Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [x] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

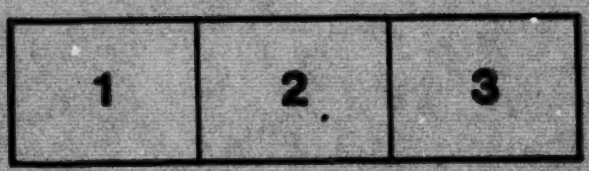
Bibliothèque nationale du Canada

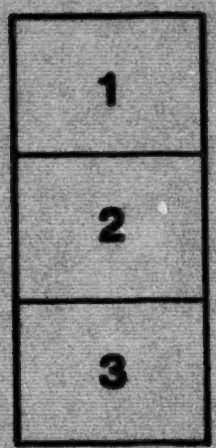
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

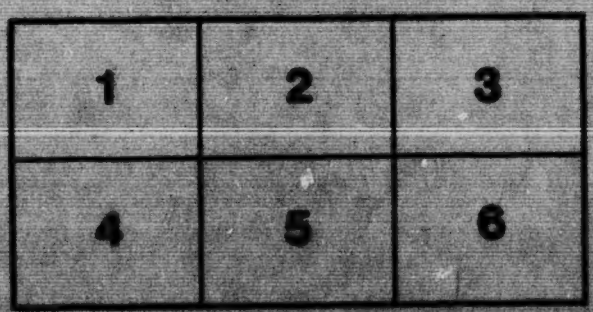
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





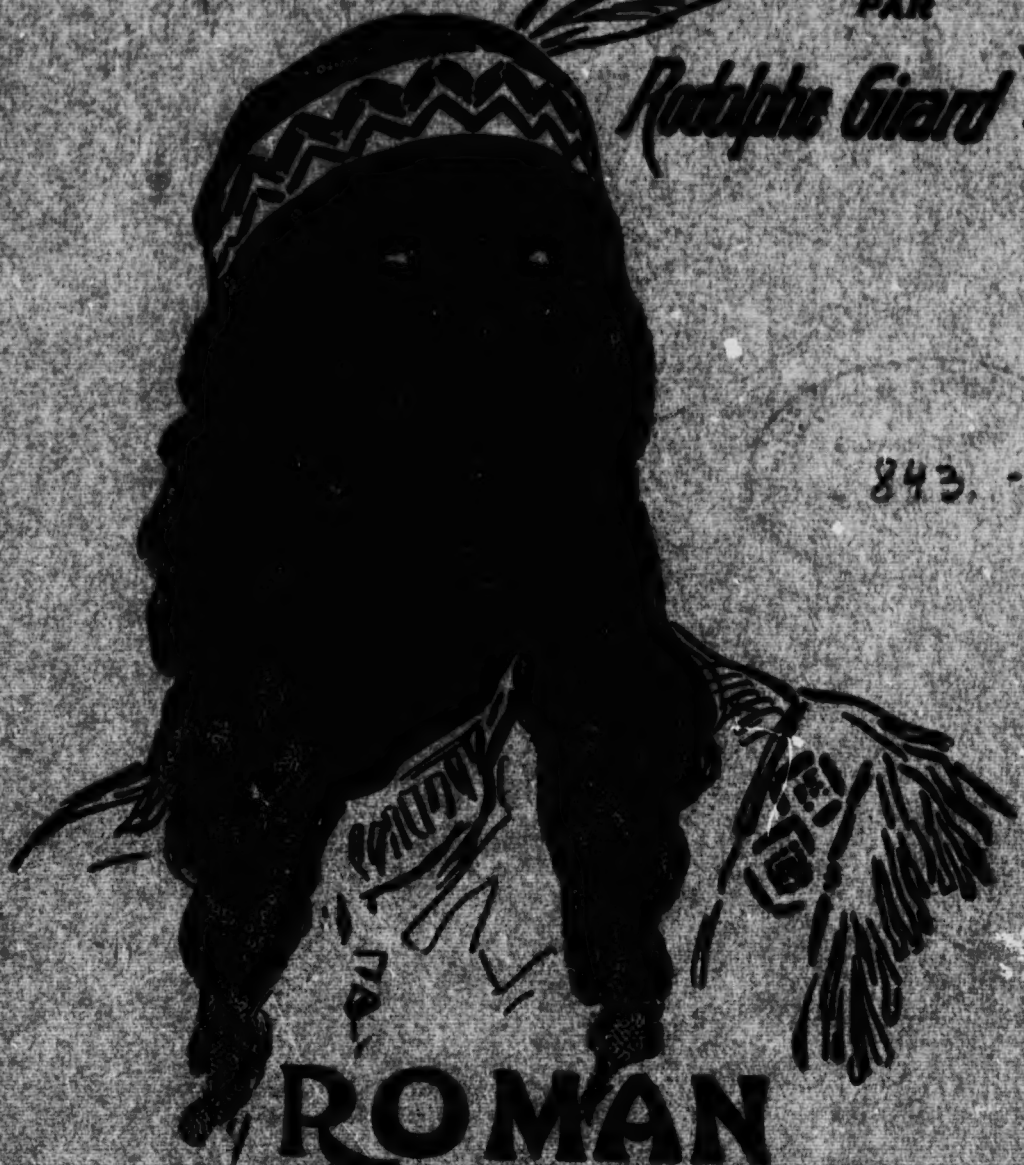


L'ALGONQUINE

PAR

Rodolphe Girard

843.



ROMAN

des JOURS HÉROÏQUES de la

NOUVELLE-FRANCE.

1910

L'ALGONQUINE

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Florence (roman) . . . . . *Epuisé*
Mosaïque (contes) . . . . . *Epuisé*
Marie Calumet (roman) . . . . . *Epuisé*
Rédemption (roman) . . . . . *Epuisé*
L'Algonquine (roman)

THEATRE

Fleur de Lys
A la Conquête d'un Baiser
Le Conscrit Impérial
Le Doigt de la Femme
Le Chien d'Or
Corinne
Dialogue sur les Morts

CONFERENCE

Madeleine de Verchères

A PARAITRE

Un enlèvement au dix-septième siècle (contes)

RODOLPHE GIRARD

L'Algonquine

Roman des jours héroïques du Canada sous la domination française

MONTREAL
LA COMPAGNIE DE PUBLICATION DE "LA PATRIE"
120, rue Ste-Catherine Est, Coin Hotel-de-Ville

Enregistré en l'année 1910, au ministère de l'Agriculture à Ottawa,
conformément à l'acte des Droits d'Auteur.

DÉDICACE

A Monsieur Ernest Cyr, ancien député de Provencher à la Chambre des communes du Canada.

Me permettrez-vous, Monsieur, de mettre votre nom sympathique en tête de cette œuvre. Ce sera un témoignage de reconnaissance du patriotique intérêt que vous portez à l'essor des lettres canadiennes.

Vous travaillez en silence, avec toute l'humilité du vrai mérite. Vous ne cherchez pas à parer votre nom de futiles clinquants.

L'écrivain de chez nous manque trop souvent d'encouragement. Mais le bien accompli par vous a fleuri comme une perce-neige dans un champ d'hiver.

Votre sincèrement affectionné,

RODOLPHE GIRARD

Ottawa, le 10 décembre 1909.

PROLOGUE

SUR LE PONT NEUF

Le 5 août 1652, le comte Louis d'Yville et sa jeune femme, dont la beauté attirante était fort admirée à la cour de Versailles, causaient avec abandon dans le boudoir de leur luxueux hôtel du faubourg Saint-Germain.

Gaston, leur unique enfant, âgé de cinq ans, était à cheval sur les genoux de son père, qui caressait affectueusement les boucles noires de la belle tête de son fils adoré.

Le pendule-cartel en marbre, avec appliqués en bronze ciselé et doré, venait de faire entendre deux fois son timbre grave et mélodieux comme la voix d'un bon génie des contes des Mille et une Nuits.

Maintenant, le jeune comte et son épouse se taisaient comme il arrive si souvent dans ces entretiens délicieux où l'on a tant à se dire et où l'on dit si peu.

Ne croirait-on pas que les livres se ferment et que les voix font silence pour laisser parler les cœurs dans une langue mystérieuse, que comprennent sans ne l'avoir jamais apprise deux êtres qui s'aiment.

Ah ! qui pourra jamais décrire le charme subtil et enivrant qui se dégage de la contemplation silencieuse de la personne aimée.

Voilà une sensation que la plume la plus délicate et la plus audacieuse se refuse à rendre.

On devrait représenter l'Amour avec un bandeau sur la bouche et avec une flamme divine dans les yeux.

Les lèvres, en effet, peuvent mentir, les yeux, jamais.

Le petit Gaston, lassé de ce silence dont il ne comprenait pas encore le langage, jette soudain ses bras autour du cou de son père, et l'embrassant avec câlinerie, diplomatie d'enfant, il demande d'une voix suppliante :

—Dites, papa chéri, voulez - vous bien me conduire au théâtre de Tabarin. Il y a quinze longs jours que je n'y suis allé ?

Cette prière ne parut pas sourire au comte d'Yville. Il fronça les sourcils, et branla négativement le chef sans dire un mot.

Gaston resserra ses bras, étau que le père ne put se défendre de trouver très agréable.

—Ah ! papa, insista-t-il, avec de nouveaux baisers, dites oui ; vous me ferez tellement plaisir !

Alors la comtesse d'Yville se joignit aux instances de son fils.

Se levant et se penchant au-dessus de l'épaule de son mari, elle dit :

—Mais, mon ami, je ne vois pas ce qui vous empêche d'acquiescer à la prière de notre cher enfant. Il fait une température magnifique. Une promenade fera du bien à Gaston. Redouteriez-vous quelque danger, par hasard ? Avec vous, notre fils est en sûreté.

—Aucun danger ! repartit le comte, en serrant son enfant contre sa poitrine. Comment donc, ma chère Gabrielle, vous n'êtes pas sans savoir que tous les vagabonds et les malfaiteurs, profitant de l'agitation dans Paris depuis la révolte de Condé contre Louis XIV — Dieu le protège ! — sont plus audacieux que jamais.

Le comte se leva et mit son enfant à terre après l'avoir baisé au front.

—Tenez, continua-t-il, en passant son bras autour de la taille svelte de sa femme, et l'entraînant à la fenêtre, voyez, de l'autre côté de la chaussée, ce manifeste que des mains inconnues ont cloué sur les murs de cette maison, pas plus tard que ce matin.

Rien qu'à lire les placards séditieux, les libelles en prose et en vers que l'on distribue à profusion dans toute la ville, rien qu'à entendre les faux bruits et les cris de révolte, rien qu'à voir les attroupements à toute heure du jour et de

la nuit, tout cela n'est-il pas suffisant pour alarmer un père sur la sécurité de son enfant dans les rues de Paris ?

Gabrielle d'Yville, comme toute femme qui aime et estime son mari, ne voulut pas contredire le comte.

Elle baissa la tête sans répondre.

—Oh ! papa, reprit l'enfant en levant ses grandes prunelles noires, je serai bien sage, je vous tiendrai tout le temps, tout le temps par la main, comme il y a deux semaines. Dites oui, papa, oh oui ! si vous saviez comme vous me rendriez heureux !...

—Faites comme il vous plaira, monsieur, intervint la jolie comtesse d'Yville. Soyez assuré que je ne m'opposerai jamais à vos volontés. Cependant, permettez-moi de vous répéter que je n'appréhende aucun danger pour notre Gaston. Du reste, combien de braves gens se promènent tous les jours, sur le Pont-Neuf avec leurs enfants, et l'on ne distingue sur leurs visages que la sérénité et la gaieté.

—Fort bien, répliqua le comte, en faisant asseoir sa femme et son enfant sur un sofa en bois doré et en brocatelle de soie fleurie vert olive.

Mais, ajouta-t-il, cette quiétude me fait croire que les bonnes et paisibles gens de Paris, à force de vivre au sein du danger, finissent par s'y faire. Je ne suis pas aussi rassuré que ça, moi. Car, enfin, la tranquillité publique est aussi troublée, et la police est aussi nulle sous notre jeune souverain que sous Louis XIII.

Hier encore, n'a-t-on pas vu des attroupements séditieux dans la cour même et la salle du Palais, à la Place Royale et au faubourg Saint-Germain ?

—Votre bras est ferme et votre œil vigilant, dit la comtesse en regardant son mari avec fierté. Advienne quelque attroupement, et c'est peu probable, vous serez là pour protéger Gaston.

Le comte garda le silence.

Evidemment, il se laissait gagner.

Il se mordillait la moustache.

—Et tu seras bien, bien sage, demanda-t-il à Gaston, en l'asseyant sur ses genoux.

L'enfant battit des mains avec transport et sauta par terre.

—Oh oui! s'écria-t-il.

Et cependant, lorsque le comte, tenant Gaston par la main allait franchir le seuil de son hôtel, la comtesse fut prise d'un pressentiment subit.

Elle serra son enfant contre son cœur, et lui répéta en l'embrassant :

—Prends garde à toi, mon chérubin, et écoute bien ton père.

—Oui, maman, je vous le promets.

Longtemps la mère suivit du regard son fils, son unique enfant, sur qui elle fondait les plus brillantes espérances.

Après qu'elle l'eût vu disparaître au tournant d'une rue, elle referma, avec un soupir, la porte en chêne sculpté de feuilles d'acanthe entrelacées.

Elle, qui s'était jointe aux instances de son fils, regrettait déjà de l'avoir fait. Le remords naissait en son cœur. Ses inquiétudes grandissaient. N'eut-il pas été trop tard, elle eût crié à son mari et à son fils de revenir sur leurs pas.

Mais ils étaient déjà loin.

L'histoire nous apprend que le Pont-Neuf était alors l'endroit le plus animé et le plus passant de Paris. C'était là aussi que se déroulaient nombre de mauvais exploits. Toutes les classes de la société s'y coudoyaient, depuis le noble, le front orné d'un orgueilleux panache, portant le manteau de velours et de taffetas, les bottes blanches garnies d'éperons d'or, la longue épée au côté, jusqu'au mendiant aux guenilles puantes et hideuses et aux ulcères repoussantes.

C'était le rendez-vous commun des étrangers. Depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, les curieux et les oisifs y affluaient.

Ici, on voyait des charlatans qui vendaient de l'onguent et jouaient des farces, là des banquistes qui faisaient des tours de gobelets. Un peu plus loin, les enfants émerveillés et les badauds ahuris s'exclamaient devant les jeux de marionnettes. De ce côté-ci du pont, c'étaient des marchands de chansons qui les chantaient eux-mêmes pour mieux les débiter ; de ce côté-là, on apercevait des marchands de livres, de quincaillerie, de jouets, et que d'attractions et de choses encore !

Mais c'était du côté de la Place Dauphine qu'était situé le fameux théâtre de Tabarin.

L'homme qui a voulu se défaire de sa marchandise a, de tout temps, pris les moyens d'allécher et d'attirer l'acheteur. Il a voulu annoncer sa marchandise. Mieux un bon vendeur connaît l'âme humaine, plus il sait exploiter ses côtés faibles, plus enfin, disons le mot, il est psychologue, plus il a de chances de réussir. On ne le répétera jamais assez: le monde est un grand enfant, et quiconque veut atteindre son but ne doit pas le regarder autrement.

C'est ce que comprit, au dix-septième siècle, entre autres, un nommé Mondor, marchand de baume et d'onguent. Partant du principe que le peuple est un enfant, il nous faut d'abord l'amuser. Amusons - le donc et nous obtiendrons de lui tout ce que nous voudrons.

Profond psychologue, Mondor prit à son service un bouffon, célèbre à cette époque, du nom de Tabarin.

Mondor se costumait généralement d'un habit de docteur. Il se couvrait la tête d'un imposant bonnet basque, portait une longue barbe et tenait entre ses mains le fameux onguent, autour duquel pivotait toute la comédie.

Tabarin, lui, le principal personnage, était coiffé d'un bonnet d'Arlequin, vêtu d'une souquenelle et d'un ample pantalon. A sa ceinture était pendue une batte d'Arlequin. Il fléchissait les genoux en y portant les deux mains. Sa figure était recouverte d'un masque.

Et que faisaient ces deux intéressants personnages?

Tabarin apparaît sur la scène, tréteau ouvert de tous côtés. Il joue le rôle d'un niais et pose à son maître des questions aussi sottes que difficiles. Mondor résout doctoralement ces questions dans des termes scientifiques auxquels personne ne comprend le premier mot. Tabarin, jamais satisfait des réponses du savant, donne des solutions toutes différentes, et plus abracadabrantes les unes que les autres. Mondor rétorque en traitant Tabarin de gros âne, de maraud et de qualificatifs "ejusdem farinae."

Et voilà tout le mécanisme des scènes que ce charlatan et son valet jouèrent sur leur théâtre durant nombre d'années, et qui y attirèrent toutes les classes de Paris.

Naturellement, il y avait un autre personnage, le plus important celui-là, le grand premier rôle, dirons-nous. C'était le plus souvent une femme, assise à l'arrière-plan, coiffée d'une toque éclatante ornée de plumes. Devant elle, était un grand coffret, ouvert, rempli de pots ou boîtes de baume et d'onguent.

Gaston s'amusait immensément de la mimique et des bouffonneries de Tabarin. Il battait des mains et riait d'un rire qui tintait agréablement aux oreilles de ses voisins comme des clochettes d'argent.

La représentation finie, le comte d'Yville, qui n'était pas sans inquiétude, à cause de la foule qui se ramassait sur le Pont-Neuf, voulut ramener l'enfant chez lui. Mais ce dernier demanda avec tant d'insistance d'aller voir les attractions du Pont-Neuf que son père ne put résister à son désir.

Ils étaient là depuis quelques minutes quand, soudain, comme une tempête qui s'élève au milieu d'un grand calme, le Pont-Neuf se couvrit d'un attroupement d'ouvriers et de vagabonds qui se bousculaient pour gêner la circulation des passants.

A cette vue, le comte d'Yville eut l'appréhension de ce qui allait se passer.

Il tenait son enfant par la main.

Pour plus de sûreté, il le prit dans ses bras, et le tint étroitement serré contre sa poitrine.

Il voulait fuir.

Malheureusement, il était trop tard.

A ce moment même, le carrosse de la duchesse d'Elbeuf traversait le pont suivi de plusieurs autres voitures de seigneurs.

Les carrosses sont, en un clin d'œil arrêtés, pillés, mis en pièces.

Le comte d'Yville est emprisonné dans la foule.

Ses vêtements sont en lambeaux.

La foule ameutée crie, hurle, rage.

Femmes et enfants sont foulés aux pieds.

Gaston tient son père étroitement serré par le cou.

La terreur est peinte sur ses traits, mais, comme il a promis à son père d'être sage, il n'ose crier.

Cependant, deux larmes coulent le long de ses joues pâles, comme deux grosses gouttes de rosée le long de la corolle d'un lys qui se flétrit.

Enfin, le comte va s'échapper de la mêlée.

Soudain, un gueux, qui paraissait se traîner lamentablement sur deux béquilles, lui assène à la nuque un coup violent, avec un court bâton ferré.

Le comte chancelle.

Lâchant là ses béquilles, le malfaiteur dénoue les bras de l'enfant, et le saisit dans les siens.

Pour étouffer ses cris, il appuie une main sordide sur cette bouche fraîche faite pour le sourire et les baisers.

—Vive le roi! Vive le roi! Pas de Mazarin! crie la foule.

Et le ravisseur se sauve dans les rues tortueuses, étroites, bordées de loin en loin de quelques édifices somptueux, mais dont les vides sont comblés par des baraques de mauvaise apparence, des taudis fangeux, obstruées çà et là d'immondices, de fange, de flaques d'eau corrompues et stagnantes.

Le ciel, tantôt si pur, se couvre, la foudre gronde, et des nuages amoncelés qui se crèvent la pluie tombe en torrents.

Gaston, tête nue, trempé jusqu'aux os, grelotte sous la pluie froide.

Le faux boiteux continue sa course à travers les rues les plus repoussantes, les plus infectes, les plus détournées de Paris.

Il arrive enfin à l'un des quartiers les plus mal construits, les plus hideux et les plus reculés de la ville.

Epuisé, il ralentit sa course. Maintenant, il ne craint plus rien.

Il descend dans la rue Neuve-Saint-Sauveur, entre le cul-de-sac de l'Etoile et les rues de Damiette et des Forges, une longue pente, raboteuse, inégale, tortueuse.

Là est la cour des Miracles, ainsi appelée parce que les prétendus mendiants et les voleurs déposaient en y entrant le costume de leurs rôles respectifs.

Ironie religieuse, lui, pour qui, rien n'était sacré, ni baptême, ni sacrement, ni mariage, il fit une courte prière devant une grande niche, dans laquelle était une image de Dieu le Père, volée dans une église de Paris.

Puis il se glissa dans une maison de boue, à demi entourée, toute chancelante de vétusté et de putréfaction, qui n'avait pas quatre toises carrées, et où étaient entassés cinquante ménages d'une multitude de petits enfants, légitimes, naturels ou volés.

Tout alentour de ce taudis grouillaient plus de cinq cents familles, dans des maisons basses, sombres, faites de terre et de boue. — Toutes ces familles qui se nourrissaient de rapines et de brigandages vivaient dans le crime et le vice. Leur chef appelé Colère, et leurs capitaines dénommés cagoux ou archi-suppôts, avaient sur eux une autorité suprême.

Là vivaient ensemble les orphelins qui, par groupes de trois ou quatre tremblotants et à demi-nus, parcouraient en mendiant les rues de Paris ; les marcandiers, qui se disaient ruinés par la guerre; les rifodés, qui exhibaient des certificats comme quoi leurs maisons avaient été brûlées; les malingreux, qui contrefaisaient les malades; les capons, qui mendiaient dans les cabarets;les piètres, qui contrefaisaient les estropiés ; les francs-mitaux et les sabouleux, qui feignaient tomber d'épilepsie; et encore, les callots, les hubans, les coquillards, les cortaux de boutange, les marpaux, les millards, tous gens de courte épée, ainsi appelés, à cause des ciseaux avec lesquels ils coupaient les bourses que, sous Louis XIV, on avait encore l'orgueil et la folie de porter pendues à la ceinture.

Et c'est dans ce cul-de-sac immense, vaseux, infecte, où ni les commissaires de police, ni les huissiers ne pouvaient pénétrer sans s'exposer à des injures ou à la mort, que fut séquestré l'enfant, l'héritier du grand nom et de la fortune du comte d'Yville, dont un aïeul avait le premier illustré son blason aux côtés de saint Louis de France, à la prise de Damiette.

I

GIOVANNI

C'est vers la fin de l'été de 1672 que le comte de Frontenac foula pour la première fois le sol de cette Nouvelle-France qu'il devait aimer de toute son âme et défendre avec une énergie et un courage indomptables.

Tout Québec s'était porté à sa rencontre.

L'arrivée du nouveau gouverneur général, dont la réputation militaire était bien établie, avait mis la joie dans tous les cœurs.

Après les revers dont ils avaient été accablés, les habitants sentaient qu'ils auraient dans la personne de ce gouverneur un soldat capable de les protéger.

Louis de Buade, comte de Palluau et de Frontenac, était alors un homme dans la force de l'âge, cinquante ans environ. Sa carrière militaire avait été brillante et la renommée de ses hauts faits d'armes avait traversé l'océan avant lui. Son père "premier maître d'hôtel et capitaine du château de Saint-Germain-en-Laye", un des familiers de Louis XIII, l'avait initié de bonne heure au rude et dangereux métier des armes. Louis de Buade avait servi successivement en Flandre et en Italie, en Allemagne, devant Candie, dont il fut le dernier défenseur. A la bataille d'Orbitello, où tomba le célèbre Bréné, il était maître de camp au régiment de Navarre. C'est là qu'il eut un bras cassé, blessure dont il ne se remit jamais complètement. A la journée de Saint-Gothard, en 1664, il accomplit des prodiges de valeur. On dit que l'établissement au Canada des soldats de Carignan-Salliéres qui prirent une part si brillante a ce combat, fut peut-être une des raisons de sa nomination dans la Nouvelle-France.

Le roi lui-même, dans les provisions du comte, avait déclaré que M. de Frontenac avait donné plusieurs preuves de son expérience et de son courage, et qu'il avait toutes les qualités requises pour s'acquitter avec honneur des devoirs de sa charge.

Si les mauvaises nouvelles nous arrivent avec la rapidité de la foudre, les bonnes, qui ne vont qu'en boitant, finissent toujours par nous atteindre. On comprend, alors, que les braves habitants de Québec, attendissent avec impatience la venue d'un homme dont il se disait tant de bien.

Le drapeau blanc, dont les fleurs de lys d'or avaient au soleil l'étincellement d'une victoire, déployait ses plis majestueux sur les principaux édifices du plateau, où se dressait la haute ville, en avant des plaines d'Abraham, sur les couvents des Jésuites, des Ursulines et des Hospitalières; sur le séminaire joint à la grande église; sur le palais de l'Intendant qui, situé sur le bord de la petite rivière Saint-Charles, où l'on voyait le couvent des Récollets, était presque détaché de tout le reste de la ville; sur quelques maisons groupées autour; sur le château Saint-Louis, résidence des gouverneurs; sur le fort, qui posté sur la rampe de la montagne, comme un dogue gigantesque à l'aspect menaçant, commandait la basse ville où étaient les plus belles maisons et les magasins.

Frontenac avait tenu à arriver au Canada comme un gouverneur qui comprend la dignité de sa situation.

Comme le disait Mademoiselle de Montpensier, dont Madame de Frontenac était l'une des dames d'honneur, le comte avait des goûts très prononcés pour la parade et l'ostentation. Il en usait comme si on lui eût dû de grands devoirs. Il se vantait de sa table, de sa vaisselle, de ses habits, de ses chevaux. Et Saint-Simon dit: "Frontenac était un homme de beaucoup d'esprit, fort homme du monde et parfaitement ruiné."

Cependant, comme nous l'avons dit, Frontenac, quelle que fût la médiocrité de sa fortune, voulut arriver au Canada au milieu d'un décor digne de ses titres et de sa position. Le roi lui avait fait quelques libéralités : 6,000 livres "pour se mettre en équipage," 9,000 environ pour former "une compagnie de vingt hommes de guerre à cheval, dit carabins," qui seraient sa garde du corps. Frontenac avait chargé un vaisseau de ses "ameublements et équipages," mais les Hollandais, auxquels Louis XIV venait de déclarer la guerre, s'en emparèrent à la hauteur de l'île Dieu, petite île

qui est situé dans le golfe de Gaspesgne.

Aussitôt que le navire du comte de Frontenac eût mouillé l'ancre, M. de Courcelles, qui retournait en France, alla saluer à bord son successeur, pendant que la population, groupée sur le quai et sur le rivage, faisait retentir d'enthousiastes vivats.

M. de Courcelles, revient à terre, et, à la tête des habitants de la ville, reçoit les compliments du secrétaire du nouveau gouverneur et lieutenant général de la Nouvelle-France.

Ce dernier, enfin, met pied à terre avec ses gens.

Les acclamations, alors redoublent; les cloches sonnent à toute volée, et les canons du fort et du navire, mêlant leurs joyeuses détonations, répercutent leurs échos sur le calme des eaux et dans la profondeur des bois.

Frontenac, précédé de quatre pages et de vingt-quatre gardes, portant les couleurs du roi, de six laquais, et suivi de ses officiers et soldats, se met en marche pour aller prendre possession du fort.

Chaque cavalier, chaque fantassin est entouré, applaudi. A ce spectacle, on dirait que la petite troupe de Frontenac apporte avec elle le salut et la gloire de la Nouvelle-France.

A la suite de l'escorte du gouverneur, gravissant le sentier étroit et escarpé qui reliait la basse à la haute ville, viennent des marchands, des ouvriers, des laboureurs, des domestiques, tous hommes nécessités par le progrès de la colonie.

Frontenac, après avoir pris possession du fort et du château, dont M. de Courcelles lui remet les clefs, continue à l'église pour remercier Dieu de son heureuse traversée. Puis il rend visite aux Jésuites et à l'Hôpital.

Frontenac était, sans contredit, la figure la plus remarquable des nouveaux arrivés.

Mais un personnage mêlé à la foule, et qui ne cherchait nullement à attirer l'attention, n'en excitait pas moins une sympathique curiosité.

Très grand, mince, nerveux, le port noble, la démarche fière, il dominait ses voisins de toute la tête.

Le visage imberbe était d'une beauté singulière et séduisante. Son teint bruni et ses traits mâles et amaigris trahissaient les courses, les fatigues et les souffrances, physiques et morales.

Les yeux brillaient d'un noir si pur qu'on ne pouvait distinguer la prunelle de l'iris.

Légèrement recourbé, le nez long avait l'arête large et régulière.

Comme pour un homme dont le lot n'a pas été heureux, et que la fortune a traité en paria les lèvres fines et bien dessinées formaient aux commissures de la bouche un pli amer. Dans le menton, on n'apercevait aucune ligne indécise: il était carré, énergique.

Toute la figure était encadrée de longs cheveux noirs qui, selon la mode du temps, retombaient en grosses boucles sur les épaules solides.

Cet homme paraissait avoir vingt-cinq ans.

Il était vêtu de la façon la plus originale du monde.

Son chapeau d'un gris sale, à larges bords déchiquetés par un long usage, était orné, si l'on peut appeler cela ornement, d'une plume d'autruche qui pendait lamentablement.

La chemise lacérée et trouée, que ne cachait pas un pouce de pourpoint, laissait voir la peau en mains endroits. Cette chemise était traversée en sautoir, par un baudrier de vieux drap d'or, auquel était suspendue une longue rapière, à la garde de fer forgé, dont la pointe brillait à l'extrémité du fourreau.

Les hauts-de-chausses de velours cramoisi disparaissaient dans de longues bottes évasées de cuir jaune bonnes tout au plus à cacher les jambes d'un gueux.

Ce jeune homme, militaire nomade, que son regard martial et sa rapière empêchaient seul de faire croire à un saltimbanque ambulant, s'appelait Giovanni.

Giovanni n'avait pas un liard. Il avait employé ses dernières pièces à l'achat de cette rapière et de ce baudrier, trouvés chez un marchand d'occasion avant son départ du vieux continent.

Il ne regrettait pas cette dépense folle, toute sa fortune, car avec une bonne épée et du courage, s'était-il

dit, un jeune homme ne doit rien craindre des vicissitudes et des surprises de la vie.

Et cependant, il allait au hasard, suivant la foule.

Où passerait-il la nuit, aurait-il de quoi se mettre sous la dent, il l'ignorait ?...

—Bah ! se dit-il, avec une fataliste insouciance, tout orphelin que je suis, j'ai bien vécu jusqu'à ce jour. Pourquoi m'inquiéterai-je ?...

Soudain, il entend des cris de terreur, au moment même où Frontenac allait rendre ses hommages au monastère des Ursulines.

Les habitants, effrayés, se repoussent les uns les autres, et fuient de tous côtés.

Une monture sans cavalier, traverse le plateau à bride abattue.

Conversant avec une amie, une jeune fille n'a pu prévenir le danger.

Elle va rouler sous les sabots de la bête emportée.

Avec un cri d'épouvante, Giovanni saisit la jeune fille dans ses bras, et l'écarte du péril.

Mais ce dévouement lui est fatal. Frappé violemment par le poitrail du cheval, il est projeté sur le sol rocailleux, et atteint à la tête par l'un des sabots de l'animal.

Son sang s'échappe à longs flots par une plaie béante.

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre.

En apprenant la chose, le gouverneur est retourné sur ses pas, désireux d'inaugurer son règne par un acte d'humanité.

Arrivé sur les lieux, il trouve Giovanni inanimé sur le sol, baignant dans une mare de sang.

Le malheureux a toutes les apparences de la mort.

Un soldat lui tient la tête appuyée sur ses genoux, un autre cherche à arrêter l'effusion du sang qui s'échappe avec la vie.

La jeune fille, sauvée par Giovanni, pâle et défaite, est penchée anxieusement au-dessus du blessé. Elle essuie ses yeux pleins de larmes de son mouchoir brodé avec des glands aux quatre coins.

Elle se dévêt d'une longue écharpe de soie crème qui laisse apercevoir la naissance d'épaules adorables et, enlevant ses gants d'Espagne parfumés et fendus, comme c'était la coutume, sur le dos de la main, elle bande elle-même, de ses doigts tremblants, la tête du jeune homme.

Muette de stupeur, et, le cou penché en avant, la foule suit cette scène avec attendrissement. Des femmes pleurent, et des enfants crient, pendus aux jupes de leurs mères.

Maintenant, les uns et les autres, tous gens qui se prétendent bien renseignés, en ces circonstances, se mettent à donner des conseils sur les soins à donner au blessé.

Certains vont même jusqu'à dire qu'il est mort.

Soudain, le silence se fait.

La haute carrelure de Frontenac vient de fendre la foule des curieux.

Il s'agenouille auprès du blessé. Sans mot dire, il entr'ouvre la chemise, et met la main sur le cœur. Voyant qu'en dépit de la pâleur mortelle des traits beaux et virils cet organe conserve encore un reste de vie, il donne un ordre :

—Qu'on transporte ce brave au château, commande-t-il, et qu'on lui donne tous les soins que requiert son état.

Les deux soldats allaient obéir à l'ordre du gouverneur, quand la jeune fille, qui était encore à genoux aux côtés de Giovanni, sa robe blanche couverte de sang et de poussière, dit :

—Excellence, ce gentilhomme m'a sauvé la vie ; permettez qu'on le transporte chez mon père, le baron de Castelnay.

Ce dernier, qui, à la nouvelle du danger qu'avait couru sa fille, s'était rendu en toute hâte auprès d'elle, protesta :

—Mais, ma chère enfant, tel est le bon plaisir de Son Excellence le gouverneur.

Un éclair traversa le regard humide de la jeune fille.

Elle reprit aussitôt d'un ton à la fois suppliant et imposant, et les mains jointes :

—Je vous en prie, Excellence, faites que ce gentilhomme soit transporté chez moi.

Le comte de Frontenac, encore tout plein de l'excessive et inimitable galanterie de la cour de France, de cette galanterie qui, même, quand il portait les bottes éreintées des batailles, l'avait rendu remarquable

au sein de la brillante et tourbillonnante phalange des courtisans de Louis XIV, enleva son chapeau mousquetaire d'un geste noble et gracieux.

Il s'inclina profondément devant la jeune fille, et lui tendant la main pour l'inviter à se relever, il lui dit avec un sourire de bienveillance :

—Mademoiselle de Castelnay, je ne suis que trop heureux que le premier acte de mon administration dans la Nouvelle-France soit de me rendre à vos désirs.

II

JOHANNE DE CASTELNAY

Au nombre des principales familles attirées dans la Nouvelle-France, soit par la passion de l'aventure ou l'appât des richesses représentées par la traite des pelleteries, soit par les déboires éprouvés là-bas dans la vieille France, soit enfin par l'amour seul de la patrie et de la foi, pour la gloire du drapeau français et la propagation de l'Evangile dans le pays de Jacques-Cartier, on remarquait celle du baron de Castelnay.

Pierre de Castelnay n'avait pas trente ans quand il débarqua sur nos bords. Il emmenait avec lui sa jeune femme, pauvre poitrinaire qui mourut quelques mois après son arrivée au pays, et une enfant d'une beauté merveilleuse.

Pierre de Castelnay avait eu une jeunesse orageuse. Pour avoir embrassé la carrière des armes, il en avait pris et les qualités et les défauts.

Brave jusqu'à la témérité, généreux, débonnaire, d'humeur joviale, il était, par contre, joueur, orgueilleux, fantasque, ami du vin. Quand il avait bu, il était vif et querelleur. Un coup d'épée ne lui coûtait pas plus qu'un coup de poing.

C'était même pour cela qu'il avait émigré en Amérique. Un jour, qu'en état d'ivresse, il jouait aux cartes, il se prit de querelle avec son colonel et lui enfonça quatre pouces de fer dans l'estomac et le mit en danger de mort. Il eut juste le temps de ramasser son argent et de s'enfuir vers la Nouvelle-France avec sa femme et son enfant, à bord d'un navire qui mettait à voile ce jour-là même.

Il y avait de cela vingt ans. Aujourd'hui le baron de Castelnay était un de nos meilleurs soldats.

Johanne de Castelnay était, de l'avis de tous, la beauté la plus célèbre de la Nouvelle-France.

Grande, svelte, admirablement proportionnée, les formes souples et riches, elle captivait au premier regard. Mais la beauté de cette femme n'eût pas été parfaite sans l'exquise pureté de ses traits de patricienne qui connaît toute la puissance de la femme belle. Son front poli et blanc comme un marbre de Carrare, était auréolé d'une opulente chevelure qui avait la blondeur fauve des blés mûrs quand, au coucher du soleil, la brise légère et parfumée du soir les courbe en ondes d'or frémissantes.

Les grands yeux cernés de longs cils avaient tantôt la limpidité troublante d'une mer au repos, tantôt, ils perçaient, dans les moments d'humeur, comme une lame d'acier. Ces yeux seuls contenaient tant de charme, de passion ambiante, d'irrésistible séduction qu'ils suffisaient à faire le malheur des rivales.

L'arête du nez gros était admirablement dessinée, et les lèvres semblaient une ravissante miniature de l'arc de l'Amour, quand il se prépare à lancer un de ces dards empoisonnés qui atteignent toujours leur but. Le menton arrondi, dans lequel se blottissait frileusement une fossette charmante, terminait l'ovale impeccable de ce visage de fée.

Johanne voulait-elle obtenir une faveur de son père, elle s'asseyait câlinement sur ses genoux, et, enchanteresse, lui appuyait sa tête grise contre son épaule. Elle promenait avec caresse dans sa chevelure et sa barbe rebelles, des mains petites aux doigts fuselés, d'une blancheur et d'un satin éclatants.

A l'âge de trois ans, Johanne perdit sa mère. Ce fut un malheur pour elle. Privée de cet appui ferme et tendre, dépourvue de cette conseillère sublime qu'est une bonne mère, et dans le cœur de laquelle le Créateur s'est complu à placer un dévouement illimité et sans égal, la jeune fille grandit comme une belle fleur transplantée

dans un terrain exotique par les mains inhabiles d'un jardinier novice et maladroit.

Pierre de Castelnay adorait sa fille, mais comme on adore un vase précieux qui fait notre orgueil et que l'on montre avec ostentation aux connaisseurs. Sa vie accidentée de soldat, et son affection désordonnée et mal comprise ne lui permirent pas de donner à son enfant une éducation saine et solide.

Aussi Johanne pousse-t-elle, au gré de sa nature violente et primesautière, avec toutes les qualités et les défauts qu'elle avait apportés avec elles en venant au monde.

D'obtenir sans effort tout ce qu'elle désirait, de voir tous ses caprices spontanément satisfaits, elle en vint à croire que le monde était fait pour elle, et que tout devait ployer devant les fantaisies et les frivolités de son imagination.

Bonne et aimante de sa nature, elle devenait, dans la contradiction, d'une méchanceté surprenante. Rien, alors, ne pouvait l'arrêter, tant qu'elle n'avait pas atteint l'objet de son désir. Sa douceur se changeait en colère, et son amitié en haine. La vengeance grondait dans son sein.

Spirituelle, elle avait contre ceux à qui elle en voulait des répartie terribles.

Ses mots d'esprit ressemblaient parfois à une coupe d'or remplie de poison.

Prompte à s'attendrir sur le malheur d'autrui, elle était envers ceux contre qui elle en avait d'une méchanceté extrême.

Alors, ses coups d'épingle faisaient couler le sang comme des blessures de stylet.

La charité, pour elle, était un plat qu'elle servait chaud ou froid, selon qu'elle était bien ou mal disposée.

Une après-dînée d'hiver qu'elle retournait chez elle après une course, elle est arrêtée près du palais de l'Intendant par une petite, qui, l'onglée aux doigts et les pieds à demi - nus dans la neige, lui demande l'aumône d'une voix grelottante. Sans la moindre hésitation, elle laisse tomber dans cette main bleue de pauvresse sa bourse en mailles de soie pourpre à travers lesquelles brillent les pièces d'or. Non satisfaite de cette aumône, elle enlève ses gants en peau de daim qu'elle donne à la petite mendiante. Sans attendre la litanie de remerciements de cette dernière, Johanne, fière d'elle, poursuit sa route.

Elle n'a pas fait vingt pas qu'elle rencontre Louise de Châtillon, la jolie fille du capitaine de Châtillon, qui commandait l'une des compagnies du régiment de Carignan. Simple question de se venger d'une rivale en beauté, Johanne lui dit que la veille, au bal des officiers du régiment, au château Saint-Louis, elle s'est laissé embrasser par le lieutenant Robert Dumoulin,fiancé de Louise.

Huit jours plus tard, l'infortunée Louise, la mort dans l'âme, prenait le voile chez les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu.

Quand la fille du baron de Castelnay avait supplié le gouverneur de la Nouvelle-France, de faire transporter chez elle le jeune et intéressant blessé, ce n'était pas un seul sentiment de pitié, ou de reconnaissance, qui inspirait sa conduite.

Il arrive un moment où tout l'être humain, au cours de son existence, rencontre l'âme qui parle à la sienne, mieux et plus fortement que jamais dans le passé.

Les inconstances de l'avenir n'effaceront jamais l'empreinte de ce moment suprême où une âme se révèle à une autre.

C'est le coup de foudre.

Quelles qu'aient été nos affections, quelque amour que nous puissions nourrir plus tard,oncques,ces grands sentiments ne détruiront la passion qui, un jour, fit palpiter notre coeur si violemment, qu'il en restera jusqu'à la mort un quelque chose suave et mélancolique.

Certains controversistes ont beau ergoter, on n'aime réellement qu'une fois.

On peut croire aimer, on peut aimer même, mais dans l'existence d'un homme, comme dans celle d'une femme, un amour seul demeure, le grand amour, celui-là, qui resplendit parmi les autres comme,dans une belle nuit de printemps, la reine des astres au sein de la pléiade de diamants que le Créateur a

jetés à pleines mains dans les espaces.

L'amour est une coupe enchantée dont un être seul peut boire le breuvage divin sans ternir le bord où il applique ses lèvres.

Johanne de Castelnay avait aimé; elle avait été aimée surtout.

Mais ses amours successifs allaient, devant la passion, le grand amour, l'amour par excellence, qui venait de naître en son âme, s'écrouler comme des chalets de plage sous la poussée d'une gigantesque vague envahissante.

Giovanni parut, elle aima.

Cette fois, la flèche de l'amour, ne fit pas qu'effleurer son cœur, elle infligea une blessure mortelle.

Et Johanne aima avec d'autant plus de force, que ce jeune homme se présentait pour la première fois à ses yeux, avec le nimbe fascinateur d'un héros mystérieux.

Quel était ce bel inconnu si bizarrement rencontré?

D'où venait ce soldat, ce bohémien, cet aventurier, qui ne foulait pour la première fois le sol de la Nouvelle-France que pour l'arracher elle, à une mort certaine et lamentable.

Cet homme ne pouvait passer inaperçu dans sa vie,

Il allait y jouer un rôle que, dans son pressentiment merveilleux de femme sensible, elle redoutait avec effroi, avec d'autant plus d'épouvante que son cœur lui criait qu'elle l'aimait déjà cet inconnu, et qu'elle l'aimerait comme une folle.

Et plutôt que de laisser s'accomplir sa destinée, plutôt que d'attendre les événements et subir sa fortune, elle allait, nature ardente et passionnée, se jeter, les yeux bandés et tête baissée, dans la gueule de ce lion rugissant et redoutable qu'est l'amour indompté.

III

AU CHEVET

Giovanni était couché dans un lit dont les quatre colonnades à treillis soutenaient un baldequin de damas garance.

A quelques pieds du lit, appliquée contre le mur, était une console de bois d'olivier supportant un buste en bronze Louis XIV. Sur la tablette de marbre onyx de la cheminée, dont le chambranle représentait deux nymphes se donnant la main au-dessus du foyer, un chandelier en argent ciselé—un mousquetaire de Louis XIII—jetait une douce clarté dans la pièce.

Giovanni n'avait pas encore repris connaissance. Sa belle et mâle figure d'une blancheur cadavérique faisait un contraste frappant avec les boucles noires qui se déroulaient sur l'oreiller bordé de dentelle fine.

Le crâne, par où le sang avait coulé rapide, était ceint d'un bandeau en toile qui avait remplacé l'écharpe de soie crème de Johanne.

Le silence de la chambre n'était interrompu que par le tic tac grave d'une pendule en bronze repoussé, qui représentait le géant Atlas supportant la terre sur ses épaules.

Mais voici qu'une main fine et blanche comme une aile de colombe entr'ouvre doucement la porte de la chambre, et Johanne, tremblante d'émotion, se glisse comme un rayon de soleil par la porte entre-bâillée.

Ses mules de satin piqué étouffent ses pas.

Elle s'arrête devant le lit.

Et là, comme en présence d'un dieu d'amour, elle contemple, les mains jointes, celui qui spontanément, aveuglément, avait couru au-devant de la mort pour la sauver, elle, pour ne pas laisser faucher dans tout l'éclat de son printemps et de sa beauté, cette fleur qui enivrait de son parfum troublant.

Johanne vivait encore, mais on lui avait pris son cœur.

Elle ne s'appartenait plus.

Au moment même où Giovanni roula blessé sur le sol, Johanne cessa d'être la fière et indomptable enjôleuse qui avait promené le fer et le feu dans un si grand nombre d'âmes subjuguées.

L'amour faisait d'elle une esclave.

Pour être apparu, ceint de la triple auréole de l'inconnu, de la bravoure et de la beauté, Giovanni, inconscient de son triomphe, conquérait sans combat cette âme rebelle qui avait tant fait de victimes.

—Qui que tu sois, bel inconnu, je t'aime et t'aimerai toujours! mur-

murmura-t-elle tout bas, avec un regard débordant de passion.

Elle fut tirée de sa rêverie et de son extase par une jeune Indienne qui, après avoir frappé discrètement à la porte, entra dans la pièce en disant :

—Mademoiselle, le médecin vient d'arriver.

Au son de cette voix, Johanne tressaillit.

Elle fronça les sourcils.

Prise d'un pressentiment extraordinaire, elle crut voir un grand oiseau noir, et de mauvais augure, étendre au-dessus de sa tête blonde ses ailes de malheur.

Elle frissonna.

La vue de la jeune fille lui déplut, à ce moment-là.

Cette Indienne l'arrachait à sa rêverie qui la berçait avec un charme inaccoutumé.

Cette mauvaise messagère la faisait redescendre d'un pays féerique, pour lui rappeler que cet homme en qui elle avait mis toutes ses complaisances était blessé, mourant peut-être.

Et surtout, l'Indienne était belle.

Johanne allait parler, quand Giovanni, avec un soupir, ouvrit les yeux.

C'était le premier signe de vie qu'il donnait depuis l'accident.

Ses regards se portèrent successivement de l'Indienne à Johanne, et de Johanne à l'Indienne.

Il parcourt des yeux toute la chambre, comme un homme qui ne comprend pas.

Puis, il porta la main à son front.

Il ne prononça pas une parole, il n'articula pas un son.

Est-ce un effet de son imagination malade, de sa tête meurtrie, de ses sens abattus, de la fièvre qui le brûle ?

Est-ce une vision de l'au-delà ?

Elevé au hasard des villes et des grandes routes, ballotté par toutes les capricieuses vicissitudes de la vie, pas étranger aux superstitions d'une existence vagabonde, il est plongé, à la vue de cette Indienne superbe, dans un ravissement inexprimable.

D'après ce que lui ont appris, au cours de la traversée, ses compagnons de voyage, il se croit déjà dans le royaume du Grand-Esprit.

Peut-être une divinité indienne est descendue de ce royaume pour qu'il y monte avec elle.

Et même, est-ce une aberration de ses yeux fatigués, il lui semble que cette apparition fascinatrice tient sur lui des regards attendris.

Mais non, c'est une folie.

Il ne peut exister au sein de cette race grossière et nomade, qu'il ne connaît, il est vrai, que très superficiellement pour en avoir entendu dire quelques mots, de femme aussi purement belle.

Alors, lui qui ne se rappelle que comme dans un songe ceux qui lui avaient prodigué les premières caresses de l'enfance, lui, le paria de la vie, lui qui ne connaissait aucune affection pour réchauffer son cœur, il ferma les yeux pour conserver en son âme l'image bénie de cette vision et ce regard qui s'était abaissé sur lui avec commisération.

Ses yeux se sont reportés sur ceux de l'Indienne et ils y restent rivés avec une fixité étonnante.

Dans la pénombre de cette chambre qu'il ne connaît pas, dans le rayon faiblement lumineux de cette bougie qui prête aux objets des contours de rêve, à l'aspect de cette jeune blonde et altière beauté, et surtout de cette Indienne à la grâce si étrangement captivante, il se croit victime d'une hallucination.

Il a donc quitté la terre, enfin.

Il en a fini avec sa vie de misères, de luttes, de souffrances.

Contre l'espoir même, il espère qu'un Dieu bon, qu'il a prié dans son enfance, l'a pris en compassion, et l'a reçu dans un royaume à lui.

Qu'elle était belle dans cette lumière douce avec la couronne de ses cheveux d'un noir éclatant qui descendaient sur ses reins en deux longues et lourdes tresses !

Dans la demi-clarté de la chambre, l'ovale pur du visage était d'un contour indécis et vaporeux, comme ces têtes exquises que les peintres estompent sur le fond de leurs toiles. Le nez était aquilin. La bouche petite, voluptueuse, rouge comme une fraise sauvage, d'un coloris qui s'harmonisait merveilleusement avec le teint de vieil or, appelait les morsures de l'amour.

Jamais on ne vit d'yeux si candides, si noirs, si bien dessillés. De taille moyenne, elle charmait par sa

grâce parfaite de ses membres. Drapant ses formes riches, une robe à franges en peau de daim était coupée à la cheville du pied. Plissée à la taille souple et fine, cette robe dérobait mal une poitrine où l'on soupçonnait la vie courir à flots rapides et bouillonnants, et sur laquelle pendait un collier en porcelaine blanche et violette. Ses pieds, les plus délicatement mignons, étaient chaussés de mocassins en peau de castor, ornés de perles aux couleurs les plus variées.

Et entre ces trois êtres, dans cette chambre chaude et éclairée à la façon d'une peinture de Rembrandt, il se dégageait un magnétisme ambiant qui les attirait l'un à l'autre.

Il y avait là l'enfant des villes et l'enfant des bois qui allaient se disputer l'amour d'un homme dont elles ne connaissaient ni le nom, ni le foyer. Toutes deux, cependant, avec le pressentiment inné et aigu de la femme, savaient qu'il exercerait sur leurs destinées une influence à laquelle elles ne pourraient ni ne voudraient se soustraire.

Par quel caprice du sort, Giovanni, quand il rouvrit les yeux après son long évanouissement, fut-il plus charmé par l'Indienne que par la blanche à la chevelure rayonnante comme une échappée de soleil, par une femme d'une race étrangère, que par une femme de sa race qui avait conquis ce nouveau monde si plein de promesses et de dangers ?

Pourquoi un homme laid et sans fortune est-il aimé par une femme belle et riche; pourquoi un homme spirituel et d'un physique agréable met-il tout ce qu'il a de plus précieux aux pieds d'un avorton de femme sans esprit, voilà de ces fatalités du sort qui font que la destinée se subit sans qu'on la puisse combattre.

Johanne avait surpris le long regard d'étonnement, d'admiration, d'amour que Giovanni riva sur l'enfant des forêts. Avec un geste de colère et de dépit, elle ordonna à l'Indienne, en se mordant les lèvres au sang:

— Allez prévenir le docteur Grandpré que je l'attends.

Sans mot dire, l'Indienne disparut légère comme une ombre suivie des yeux par le blessé.

Quand cette dernière fut sortie de la chambre, Johanne se dirigea vers la cheminée. Plaçant derrière la flamme de la bougie sa main qui prit une teinte de rose, elle éteignit la lumière.

Puis, allant à la fenêtre, elle écarta les rideaux de velours gris-bleu.

Le soleil, comme impatient d'avoir été retenu si longtemps, fit irruption dans la pièce.

Ce fut une pluie d'or qui se glissa dans les moindres recoins.

L'astre magnifique, qui montait derrière la draperie verdoyante de l'île d'Orléans, mit un rayon d'espérance et de joie dans le cœur de Johanne, où, tout à l'heure, il y avait de la colère et de la tristesse.

Mais cette réaction fut de courte durée.

En attendant l'arrivée du médecin, qui devait être à causer avec le baron de Castelnay, Johanne, l'âme remplie d'appréhensions dont elle ne pouvait se rendre compte, contemplait, tristement, le superbe panorama qui se déroulait devant elle.

.....

— Oh! oh! déjà debout, mademoiselle de Castelnay. Vous êtes matinale comme une jolie hirondelle.

Johanne se retourna vivement.

Le docteur Grandpré, célibataire, bien qu'il comptât aujourd'hui plus de soixante-cinq ans, n'en avait pas moins conservé cette délicieuse galanterie qui a fait de la France le pays le plus poli du monde.

Il portait une redingote et des culottes de drap noir, des bas en soie de même couleur, et des souliers à larges boucles d'argent. Un gilet de satin blanc, parsemé de petites fleurs myosotis, corrigeait avec la cravate blanche la note trop sombre de ce costume.

Bien qu'il eût la bouche large, comme fendue accidentellement d'un violent coup de couteau, les yeux larmoyants et verrons, le nez, camard, les oreilles en contrevent, les cheveux rares et lisses, et les jambes grêles, le docteur Grandpré, par un prodige de la nature, portait beau son âge et sa laideur.

—Ah, docteur, répondit Johanne, en tirant sa plus gracieuse révérence, pourquoi n'êtes-vous pas médecin de Versailles, vous y feriez fureur par votre galanterie.

—Vous croyez, reprit-il flatté. Mais je ne pourrais servir d'aussi belle dame que vous. Et permettez-moi de vous féliciter de tout mon cœur d'avoir échappé à ce danger.

—Vous êtes bien bon, et je vous suis reconnaissante de votre témoignage de sympathie. Mais voici le gentilhomme qu'il faut féliciter, car sans lui...

Le bon et galant médecin, qui allait continuer ses protestations d'estime, se rappela l'objet de sa visite.

—Ah oui ! dit-il avec vivacité, en approchant du lit, voyons le blessé. Vous me l'aviez fait oublier par votre présence.

Johanne suivit le médecin jusqu'au chevet.

Penchée au-dessus du lit, retenant sa respiration, elle cherchait avec anxiété, à lire dans les yeux de l'homme de la science un arrêt de vie ou de mort.

Maintenant, le sourire du galant avait disparu des lèvres du docteur Grandpré pour faire place à un pli soucieux qui s'était dessiné sur son front.

Il enlève délicatement le bandage et demande de l'eau chaude pour laver le sang caillé qui s'est mêlé aux cheveux.

—J'y vais moi-même, dit Johanne avec un empressement qui laisse le docteur Grandpré tout perplexe.

Pourquoi ne donne-t-elle pas Oroboa, se demande-t-il, tout en examinant avec soin la blessure de Giovanni.

Mais le médecin eut beau se creuser la tête, il ne trouva pas la solution à sa demande.

C'est qu'il était plus fort en science médicale qu'en psychologie. Il diagnostiquait mieux le mal physique qu'il ne démêlait les fils si mêlés de l'âme humaine.

Johanne remonta tout essoufflée, rouge comme un coquelicot.

Elle portait à la main une bassine aussi polie qu'un miroir, qui laissait échapper des nuages de vapeur. A son bras pendait une grande serviette de toile fine qui sentait bon, encore tout imprégnée de l'herbe fraîche où elle avait séché.

Le blessé, les yeux fiévreux tout grands ouverts et les joues pâles, se laissait panser sans mot dire.

Le médecin, après avoir examiné la plaie béante et baigné les cheveux sanglants, fit une grimace rien moins que rassurante.

Johanne, les sourcils arqués, le regard navré, suivait les moindres mouvements du docteur Grandpré.

Elle cherchait à surprendre les expressions successives qui se réfléchissaient sur la physionomie de celui qui représentait, à cette heure, le salut de l'homme qu'elle aimait.

Enfin, la figure du médecin s'éclaira d'un sourire qui couvrait tout un ciel de bonheur à la jeune fille.

—Eh bien ! monsieur le docteur? demande-t-elle sans qu'elle eût achever.

—Soyez sans crainte, ma chère demoiselle, répondit-il avec assurance. L'intéressant malade vivra. Mais il lui faudra beaucoup de soins, de grands ménagements, et surtout, ajouta-t-il, avec un sourire significatif, pas d'émotions, pas d'émotions !...

Johanne ne dit rien, mais elle attacha sur Giovanni un de ces regards de femme qui sont tout un monde de bonheur pour l'homme dont le cœur n'appartient pas à une autre.

Comme ils allaient sortir de la chambre, tous deux s'aperçurent que le jeune homme s'était rendormi. Son pansement, sans doute, lui avait fait du bien.

Sa respiration était plus calme et il reposait avec tranquillité.

—Dans une heure, dit docteur Grandpré, je vous enverrai des pilules. Vous en ferez prendre [illegible] deux à toutes les trois heures. Je compte sur votre dévouement pour avoir bien soin de lui.

—Oh ! pour cela, s'écria Johanne avec transport, soyez sans inquiétude.

Une flamme intraduisible avait lui dans ses yeux qui resplendirent comme un beau ciel de printemps.

IV

OROBOA

Remontons à trois mois antérieurement à l'arrivée de Giovanni à Québec, et transportons-nous aux Trois-Rivières.

Deux Hurons étaient allés à quatre ou cinq milles au nord de cette ville, pour en rapporter la chair d'un élan tué la veille. Malheureusement ils tombèrent dans une embuscade d'Iroquois, de la redoutable

tribu des Assistaronnons, qui les firent prisonniers. Ces derniers, dans l'espoir d'échapper aux tourments qui les attendaient, dévoilèrent la situation des Français aux Trois-Rivières et la direction prise par les Algonquins, partis depuis quelques jours pour la grande chasse.

C'était le samedi saint. La plupart des Français étaient réunis en prières à l'église. Les Iroquois, payant d'audace, vont piller trois ou quatre maisons écartées de quelques arpents des bastions et des courtines de la ville naissante. Ils font main basse sur tout ce qu'ils peuvent trouver : couvertures, vêtements, plomb, poudre, arquebuses, et autres choses semblables.

Après cet exploit, ils se retirent en toute hâte dans l'épaisseur de la forêt, où ils cachent le fruit de leur pillage.

Mais cet acte de brigandage ne satisfait pas l'Iroquois, chasseur d'hommes, qui regarde ce butin comme une bien maigre pitance.

Ils se divisèrent alors en deux bandes pour s'élancer à la poursuite des Algonquins qui faisaient la chasse, les uns du côté nord, les autres, du côté sud du fleuve Saint-Laurent.

La bande de la rive nord trouva facilement les chasseurs, en suivant leurs pistes sur la neige qui n'était pas encore toute fondue, à cause de l'épaisseur du bois qui interceptait les rayons du soleil.

Ils tombèrent comme un coup de foudre sur les tentes des Algonquins. Ils n'y trouvèrent que des femmes et des enfants. Tous les hommes étaient partis pour la chasse. Pas une femme, pas un enfant n'a le temps ni de se reconnaître, ni de s'enfuir. L'ennemi ne laisse aucun d'eux s'échapper. Trois Iroquois sont préposés à leur garde, et quinze autres partent à la recherche des hommes.

Jérôme Tessouchat, chef des Algonquins des Trois-Rivières, s'en revenait sans défiance, l'arc passé en bandoulière en travers de son corps huileux à demi-nu et son carquois vide de flèches. Sa fille Oroboa, âgée de dix-sept printemps, marchait à ses côtés, gracieuse et légère comme une biche.

La réputation de bravoure et de férocité de Tessouchat était reconnue au loin. Ses ennemis avaient laissé entre ses mains quantités de chevelures. Son carquois ne contenait plus de flèches, mais à sa ceinture pendaient un long couteau à la lame étincelante et un tomahawk en pierre. De toute nécessité, il fallait s'emparer sans combat du chef algonquin, car une lutte ouverte avec Tessouchat signifiait la mort certaine de plusieurs d'entre eux.

Ils s'avancent donc vers lui avec de grandes manifestations de joie, sans porter la main à leurs armes. Tessouchat, assuré que ces Indiens venaient à lui en amis, entonna sa chanson de paix.

Il chantait encore, qu'un Iroquois, s'étant glissé en arrière, lui plongea traîtreusement son épée dans les reins. La chanson commencée se termina dans un râle d'agonie. Transpercé, il battit l'air de ses bras, et tomba la face contre le sol.

Tous aussitôt poussèrent des hurlements de joie et leur cri de guerre. Oroboa se jette éperdue sur le corps sanglant de son père, tandis qu'un Indien scalpe le cadavre.

Un autre allait faire subir le même sort à Oroboa, quand un jeune Iroquois, l'œil enflammé par la passion, arrête le bras armé du couteau fatal.

D'une voix colère, il commande qu'on épargne la jeune squaw. Il réclame l'Algonquine pour son esclave et déclare qu'il en fera l'ornement de son wigwam. Oroboa demande la mort à grands cris.

—Lâches, s'écrie-t-elle, lâches, vous tous dont le cœur n'est pas digne d'être donné en pâture aux chiens, tuez-moi donc! Vous, les rejetons horribles d'Okadi, vous dont les pères captifs ont dû supplier avec larmes leurs vainqueurs de leur épargner les tortures du bûcher, tuez-moi! Vous, qui frappez un homme en arrière, par crainte de le combattre en face, vous ne chanterez jamais la chanson de mort. Pas un de vous n'est digne de chausser les mocassins de la plus dégradée de vos squaws. Vous n'êtes bon qu'à charroyer l'eau et à faire le feu de vos wigwams!...

Et au comble de la douleur et du désespoir, la jeune Indienne ajouta:

—Sales chiens, je vous crache à la face !

Cette fois, dix bras se levèrent pour frapper.

Arrêtez ! cria Bec-de-Vautour, d'une voix terrible. Cette squaw m'appartient. Le premier d'entre vous qui touchera à un cheveu de sa tête paiera cette audace de sa vie.

Tous, sur-le-champ, laissèrent retomber leurs armes, tandis qu'Oroboa, couchée sur le cadavre de son père, versait des torrents de larmes.

Les Iroquois se mettent, alors, à la poursuite du gros de la bande des Algonquins qu'ils ont bientôt rencontrés et surpris.

Comme la panthère bondit sur sa proie sans lui donner le temps de se reconnaître, ainsi l'Iroquois, avec un cri sinistre et retentissant, dont l'écho est répercuté dans la profondeur des bois et sur la nappe du Saint-Laurent, s'élance sur l'Algonquin.

Ceux qui font mine de se défendre sont impitoyablement massacrés; les autres chargés de liens.

Vers le même temps, les Annishronnons qui marchaient au sud surprirent l'autre parti de chasseurs algonquins. Ces derniers, qui étaient pris dans un attirail de femmes, d'enfants, de bagages, de provisions de toutes sortes, étaient mal en état de se défendre.

Marie Taoutsiaron, femme de Jean-Baptiste Tessouchat, le frère d'Oroboa, marchait une des dernières avec son enfant emmailloté sur son dos. Ayant tourné la tête, elle aperçut avec épouvante les Iroquois qui, bien qu'en nombre, allaient en silence sur la neige fondante et parmi les broussailles et les branchages, avec la légèreté de jeunes daims.

Un Algonquin, qui fermait l'arrière-garde, tombe sans un râle, sans une plainte, comme foudroyé. Il a reçu entre les deux épaules un coup de couteau qui a pénétré dans les chairs en brisant la colonne vertébrale.

—Vite! vite! courez prévenir nos gens de se mettre en défense, crie Marie Taoutsiaron à Jean-Baptiste Tessouchat.

N'occupez-vous pas de moi.

Mais le valeureux Algonquin, qui était de la race fière d'Oroboa, fait face à l'ennemi. Protégeant sa femme et son enfant de son corps, il arme son bras d'un tomahawk, et attend l'attaque de l'Iroquois de pied ferme. Pas un muscle de son visage ne tressaillit. Son front est calme.

Son âme guerrière se réfléte dans son regard.

D'un coup rapide et violent de son tomahawk, il ouvre le crâne du premier ennemi qui se présente à lui.

Mais il n'a pas encore retiré l'arme fumante de sang de la cervelle qu'il est enveloppé, assailli, terrassé.

Il tombe en attachant sur sa femme et son enfant des yeux lamentablement tristes que la mort a bientôt vitrés.

La mort de Jean-Baptiste Tessouchat laisse Oroboa seule survivante de sa famille. Personne ne la protégera désormais contre la barbarie ou les convoitises du vainqueur.

L'Iroquois, maintenant qu'il se voit découvert, a lancé son cri de guerre. L'Algonquin, qui a eu le temps de se mettre sur la défensive, grâce à l'héroïque dévouement de Jean Baptiste Tessouchat, se bat avec toute la bravoure et la rage du désespoir.

L'ennemi est bien armé; l'Algonquin est paralysé par l'embarras de femmes et d'enfants qui l'entourent. Plaintes et râles des blessés et des mourants, hurlements des combattants, pleurs et cris des femmes et des enfants, menaces et lamentations se confondent en une épouvantable cacophonie.

De part et d'autre, mais surtout du côté des Algonquins, il y a des tués et des blessés.

Et comme le soleil disparaît à l'horizon, derrière la ligne sombre des pins, ensanglantant de son disque le bleu fade du ciel, le combat cesse.

Les guerriers qui conservent encore assez de forces pour s'enfuir sont étroitement garrottés. Vieillards, femmes, enfants, incapables de marcher, sont achevés avec barbarie.

On broie, taille, brûle. Le plus doux des supplices est l'extraction des ongles.

Une pauvre mère voit son fils blessé à la cuisse d'un coup de poignard. Comme le jeune Indien ne peut marcher, elle l'enveloppe sur un traîneau, et s'attelant à ce traîneau, elle suit les ennemis chargés de prisonniers et de dépouilles. Son fils est peut-être réservé à des tortures inouïes, mais n'importe,il faut lui épargner une mort certaine. Son cœur maternel lui fait espérer que plus tard il échappera au supplice, grâce à des circonstances imprévues.

Soudain, on entend des cris de joie qui ressemblent plus à des rugissements de bêtes fauves dans les déserts de l'Amérique. Ce sont les barbares qui ont massacré la première bande d'Algonquins et qui reviennent en triomphe avec leurs captifs et Orobon.

Les Algonquins s'aperçoivent alors que leur malheur est complet. Les femmes et les enfants fondent l'air de leurs gémissements. Mornes et sombres, les guerriers captifs se regardent avec angoisse et désespoir.

Alors Orobon se lève.

La figure sereine, la contenance noble et fière, elle est belle comme une nuit d'été resplendissante de myriades d'étoiles.

D'une voix qui descend en leurs âmes tristes comme une pluie rafraîchissante sur les sables brûlants des solitudes, elle dit:

—Fils d'une race de guerriers fameux, qui avez remporté autant de victoires qu'il y a d'arbres dans ces bois, qui avez scalpé autant de chevelures que vous avez eu d'ennemis à combattre, ne vous laissez pas abattre parce qu'un lâche ennemi vous a défait par surprise. Allons! ne vous donnez pas en spectacle à vos vainqueurs. La vie est courte,et le royaume du Grand-Manitou, éternel.Debouts,vaillants guerriers,chantez avec joie et orgueil votre chant de mort. Montrez que la plus humble des squaws des Algonquins a plus de cœur et de courage que le premier des guerriers iroquois.Levez les yeux au ciel et priez le Grand-Manitou de vous pardonner vos fautes. Si vous êtes condamnés aux supplices, que les enfants de vos enfants proclament, en apprenant à lancer la flèche et le tomahawk,que les Algonquins n'ont jamais frémi devant la mort, et qu'ils ont subi les plus grandes tortures en chantant, avec courage le chant de mort !

Tous, alors, se mettent à chanter pour montrer à Orobon qu'ils ne craignent pas la mort. La cadence de leur chant, désagréable comme tout chant sauvage, finit par les aspirations réitérées de: oh ! oh ! oh! ah ! ah ! ah ! hem ! hem! hem !

Il était trop tard,pour que les vainqueurs reprissent le chemin de leur bourgade où les prisonniers devaient subir les derniers supplices.La nuit était descendue sur les bois. Ils allumèrent un grand feu.

Ouvrons ici une parenthèse historique pour rappeler que le fusil des Indiens n'était pas ce morceau d'acier que l'on frappe sur un caillou, pour faire jaillir des étincelles et allumer ainsi un morceau d'amadou.

Ils avaient généralement pour mèche la peau d'une cuisse d'aigle, avec le duvet, qui prend feu facilement. Ils frappaient l'une contre l'autre deux pierres de mines, comme faisaient les Français d'une pierre à fusil, avec un morceau de fer ou d'acier. Le tondre, bois pourri et bien séché, s'étant allumé au jaillissement des étincelles, ils le le mettaient dans de l'écorce de cèdre pulvérisée. Enfin, ils soufflaient doucement sur le tondre, et l'écorce s'enflammait aussitôt.

Les Iroquois ne purent remettre au lendemain le plaisir de torturer quelques-uns de leurs prisonniers

D'abord, tous les ongles furent arrachés. On commençait toujours par ce tourment. Nombre de captifs furent ensuite brûlés à demi.D'autres subirent le supplice du couteau et des bâtons pointus. Des femmes furent exposées toutes nues à la risée du vainqueur.

Détail horrible, un enfant de quatre ans fut crucifié à un gros arbre, ses bourreaux ayant percé ses petits pieds de bâtons pointus, tandis qu'il perdait connaissance, sous la force des douleurs.

Oroboa, seule, n'avait encore reçu le moindre mauvais traitement. La passion que le jeune guerrier iroquois avait conçue pour elle la protégeait comme un bouclier impénétrable.

Et cependant, si ses grâces merveilleuses et ses paroles éloquentes et téméraires avaient éveillé l'admiration de l'ennemi, l'audace même de ce langage avait fait gronder dans leurs cœurs une rage violente.

C'est en vain que certains d'entre eux, gagnés par la tendresse de son âge et par la beauté de son corps, parlèrent de lui donner la vie.

Rec-de-Vautour lui-même ne put, en dépit de toute son autorité et de toutes les ressources de son éloquence, sauver sa charmante prisonnière.

La fille de Jérôme Tessouchat, chef algonquin, a insulté publiquement la tribu des Anniehronnons.

Elle doit mourir...

Mais elle ne mourra que dans la bourgade du vainqueur.

Toute la tribu doit assister aux tortures d'Oroboa, la dernière survivante du fameux Jérôme Tessouchat, le redoutable chef algonquin qui fit périr tant de guerriers iroquois.

V

OROBOA S'ENFUIT

Il faisait une nuit noire.

Le vent se lamentait dans les branches sans feuilles.

Tout autour du feu qui jetait des lueurs rouges sur la neige crevée çà et là de taches brunes, aux endroits où elle avait fondu, les Indiens dormaient enveloppés dans des peaux d'ours, de castors ou d'orignaux.

Seule Oroboa veillait.

Elle était liée par les deux pieds et par les deux mains à quatre pieux fichés en terre et disposés en croix de saint André.

La fille du chef Algonquin était brave; elle ne craignait pas les tourments qui l'attendaient.

Mais elle était bien jeune pour mourir.

Et quand ne serait-ce que pour exciter la rage des assassins de son père, quand ne serait-ce que pour leur montrer qu'une squaw algonquine a triomphé de tant de guerriers iroquois, pourquoi ne tenterait-elle pas de mettre son projet à exécution?

Après tout que risquait-elle, en déhouant: la mort? Elle y était vouée d'avance. Les supplices? Elle savait que si on la surprenait dans son évasion, ces supplices ne pourraient être plus affreux que ceux auxquels on la réservait.

Quand Oroboa fut à peu près certaine que le camp entier était plongé dans le sommeil, elle fit un mouvement. Le vent seul répondit.

Alors elle s'enhardit.

Une lueur d'espérance se glissa dans son cœur quand elle s'aperçut que les liens de l'un de ses bras, ne la pressaient pas trop. Elle fit tant et si bien qu'elle mit ce bras en liberté.

Au comble de la joie, l'Indienne voit déjà la splendeur de la délivrance briller comme un météore dans les ténèbres.

Et cependant, elle était encore prisonnière, et surtout, elle n'avait pas encore franchi cette enceinte du camp endormi. Mais il faut si peu au prisonnier, pour changer la morne tristesse de son âme en une joie exhubérante.

Prudente, comme tous les gens de sa race, Oroboa, après avoir dégagé son bras, ne fait pas un mouvement. Elle attend.

Quelque Iroquois qui aurait feint lui aussi le sommeil, ou qui se serait réveillé par hasard, l'aura peut-être surprise au moment où elle se dégageait.

Pas un être ne bouge.

Avec une hâte fébrile, alors, la jeune Algonquine emploie ses dents et son bras libre pour détacher les courroies en peau de daim qui captivent le reste de son corps.

Encore une jambe à délier, et elle sera libre!

C'est fait.....

Oroboa bien qu'elle se sente des ailes aux pieds, marche en rampant ramassée sur elle-même. Vingt fois en passant par-dessus ces grandes masses noires, plongées dans le sommeil et qui, à la lueur mourante du feu, ont pris dans le repos, les formes les plus fantastiques, elle court le danger de jeter l'alarme dans le camp endormi.

Un vieil Algonquin, le torse nu, brûlé en maints endroits, les soudes transperçés de bois pointus, les ongles arrachés, ouvre la bouche, pour parler à Oroboa. Mais celle-ci lui applique gentiment la main sur les lèvres. Le vieillard a compris.

Il étend les deux bras en avant, comme pour bénir la fuite de la fille de son ancien chef.

La fugitive regrette, cependant, de n'avoir point d'armes.

A ce moment même, son pied choque contre un obstacle. Elle se baisse et trouve une hachette.

Elle s'en empare.

Encore quelques pas et l'Algonquine aura franchi la zône la plus dangereuse de sa fuite.

Elle bondit déjà pour s'élancer à toute vitesse dans les bois, quand tout à coup elle étouffe un cri de terreur.

Droit devant elle, les bras croisés, un sourire de dédain sur les lèvres et les yeux chargés de passion, Bec-de-Vautour lui barre la route.

Le jeune guerrier iroquois ne dit mot. Il attend.

Que signifient ce calme, cette immobilité ?

Chose certaine, c'est un obstacle. Il faut passer outre.

Alors Oroboa rapide comme la foudre, terrible comme une bourrasque, saisit son arme des deux mains.

Animée d'une fureur guerrière grandie du péril qui l'attend, elle décharge de toutes ses forces centuplées un coup de hachette sur le crâne du sauvage, comme le bûcheron qui enfonce une hache dans une souche.

Le fer est resté dans la tête entr'ouverte, tant le coup a été violent.

Bec-de-Vautour pousse un cri, un seul, bat l'air de ses grands bras bronzés et huileux, chargés d'anneaux de cuivre, et il s'abat dans des flots de sang.

Le cri d'agonie du chef iroquois a jeté l'alarme dans le camp.

En un clin d'œil, les barbares sont sur pied.

On allume des flambeaux d'écorce, on court aux armes, et va ça et là sans se reconnaître.

La terreur est peinte sur tous les traits. On se croit assailli par un ennemi invisible. Les prisonniers se prennent à espérer.

Enfin, un sagamo trouve les liens qui retenaient Oroboa captive, un autre guerrier, le cadavre de Bec-de-Vautour.

Alors, on comprend.

Dans la nuit, retentissent des hurlements de rage et des cris de vengeance.

Il ne reste au camp que trois ou quatre Iroquois pour garder les captifs. Tous les autres guerriers s'élancent de côté et d'autre à la poursuite de la fugitive.

Oroboa, toutefois, n'était pas encore sortie du camp. Aussitôt l'alarme donnée, elle s'était blottie dans le creux d'une souche énorme.

Combien de fois ne fut-elle pas sur le point d'être prise.

Nombre de ceux qui s'étaient élancés à sa poursuite frôlèrent cette cache en courant. Il arriva même qu'un des Iroquois préposés à la garde des prisonniers s'assit sur cette souche quelques instants.

Oroboa, pensant qu'elle ne peut rester là plus longtemps sans danger, d'autant plus que l'aurore ne tarderait pas à paraître, prend sa course dans la forêt, évitant les pistes qu'elle découvre sur la neige.

Le soleil vient de se lever brillant. Le vert sombre des pins altiers prend, sous le ruissellement de flots d'or de l'astre levant des teintes joyeuses d'émeraude, et la masse des eaux calmes du Saint-Laurent paraît être un gigantesque creuset contenant de l'or et de l'argent en fusion. Les corneilles, à la robe noire à reflets violets, se balançant à la cime des érables, des noyers, des chênes, des pins, des hêtres, annoncent par leur croassement la venue du printemps.

Les Anniehronnons, qui avaient déjà fait un immense circuit pour être plus sûrs de se lancer sur la piste de l'évadée, finirent par découvrir l'empreinte de ses petits mocassins sur la neige.

Deux jours et deux nuits ils poursuivent l'Algonquine.

Un midi que cette dernière avait grimpé à la cime d'un peuplier pour s'orienter, elle vit soudain quatre ou cinq de ses poursuiveurs qui se montraient à divers endroits sur une distance d'un demi-mille. Elle examina ces hommes. C'étaient bien de ceux qui avaient massacré les chasseurs algonquins.

Ils s'avançaient vers elle.

—Que faire ? que faire ? s'écria-t-elle dans un état de perplexité indescriptible.

Allait-elle se laisser prendre bêtement comme un renard aux abois dans sa tanière ?

Jamais.

Elle dénoua son étroite ceinture de peau de cerf et s'en fit un nœud coulant.

Déjà, l'Algonquine se préparait à se lancer dans le vide, quand, soudain, elle étouffa un cri de joie.

Ayant baissé les yeux, elle découvrit un étang bâti par des castors.

Consciente du danger imminent qui l'attendait, elle se laissa choir plutôt qu'elle ne descendit de l'arbre.

Elle n'avait pas touché le sol que déjà, sans hésiter, la brave enfant se plonge dans les eaux glacées de cet étang.

Oroboa venait de disparaître quand les Iroquois parurent en même temps sur les lieux.

Leur étonnement fut tel qu'ils ne remarquèrent pas que les pistes de la fugitive s'arrêtaient à la piste d'eau.

Convaincus que l'Algonquine, accablée de terreur et de désespoir, d'a.. été découverte, et n'osant pas aller se jeter dans les bras de ses ennemis, était revenue en toute hâte sur ses pas, ils ne s'arrêtèrent point à examiner la direction des pistes, et s'élancèrent à la poursuite de celle qu'ils cherchaient, bien certains, cette fois, de la prendre entre leur bourgade et l'endroit où ils se trouvaient.

Deux minutes plus tard, et la petite Algonquine serait morte de froid et de suffocation dans cet étang.

Pour se réchauffer, elle se mit à courir, ne se reposant que pour reprendre haleine.

Il y avait cinq jours et cinq nuits qu'Oroboa marchait à l'aventure, se dirigeant, le jour, par la mousse des arbres, et la nuit par les étoiles. Elle ne se nourrissait que de racines et de fruits sauvages qui avaient pourri sous la neige. Ses vêtements en lambeaux cachaient mal les grâces de son âge.

Un soir, comme elle allait traverser une petite rivière à la nage, sa curiosité fut éveillée par une peau d'ours qui sortait du sol détrempé par les pluies et la fonte des neiges.

Décrire sa joie à cette découverte est chose impossible. Elle avait compris aussitôt l'importance de cette trouvaille, pour elle qui se mourait de faim et qui n'avait plus que de sales guenilles pour se couvrir.

Et cependant, l'Algonquine n'avait vu qu'un coin de peau de bête fauve.

Avec une impatience fiévreuse, anxieusement, comme si elle appréhendait de s'être trompée, l'Indienne se mit à gratter la terre avec ses ongles.

Elle poussa un cri d'allégresse.

C'était bien une cache.

Quand, l'été ou l'automne, un Indien voulait faire une cache dans ses courses dans les bois pour n'être pas pris au dépourvu au retour, ou pour aider des amis qui connaissaient l'endroit exact, il commençait par enlever le gazon avec des précautions infinies. Il avait bien soin de déposer chaque poignée de terre sur un cuir quelconque. Une fois le trou creusé, l'Indien y cachait des provisions boucanées, des armes, des vêtements. Cela fait, le tout était recouvert d'une peau d'animal, de branchages et d'herbes sèches. Pour enlever à la terre l'odeur de terre fraîche, il imbibait cette terre ; autrement, les carnassiers alléchés par la senteur de la viande eussent pu déterrer la cache. Enfin, on foulait le sol, on replaçait le gazon, on redressait les herbes foulées, on jetait dans la rivière la terre que l'on avait déposée sur la peau.

Oroboa, avec l'intelligence et la sagacité des enfants de sa race, avait deviné sur-le-champ que ce coin de peau d'ours devait couvrir quelque cache faite l'été ou l'automne précédent. Celui qui l'avait creusée, n'avait pu revenir en cet endroit, ayant perdu son chemin ou étant tombé sous les coups de l'ennemi.

L'Algonquine trouva de la venaison de chevreuil boucanée, un arc et des flèches, une robe en peaux de castors et une hachette.

Comme elle était presque nue, elle se vêtit aussitôt de cette robe de castors. Cela fait, elle se mit aussitôt en quête de quelque tronc d'arbre abattu par la tempête.

Elle errait depuis dix minutes, quand, soudain, elle fit quelques pas en arrière, frappée d'horreur.

Etendu sur le dos, tenant à la main une hache toute rouillée, un squelette d'homme semblait regarder Oroboa, tandis que la cavité

qui avait été sa bouche, faisait une grimace épouvantable.

Tout près, était un énorme tronc de pin à demi creusé.

Alors Oroboa eut un frémissement, et elle se signa.

C'était là, sans doute, un malheureux qui, comme elle, s'était égaré dans les bois, un fugitif peut-être.

Et tandis qu'il se creusait une pirogue dans ce tronc d'arbre, il avait été surpris par un ennemi.

Peut-être encore, était-il mort de faim, de privations et de misère dans cette solitude ?

Quel terrible rapprochement ne fit-elle pas alors entre la destinée de cet homme et la sienne.

Allait-elle donc, elle aussi, qui sentait ses jambes fléchir, et un voile de deuil passer devant ses yeux, tomber aux côtés de ces ossements.

La mort pouvait-elle jamais être représentée sous une image plus terriblement saisissante que sous celle de ce squelette hideux armé d'une hache.

C'était la mort, non pas la mort terrassée, mais la mort qui lasse de frapper à droite et à gauche, se repose un moment pour se relever plus forte et plus cruelle que jamais, et promener à travers le monde son arme invincible.

Soudain, elle voit le squelette grandir, grandir, grandir.

Il est gigantesque.

Sa bouche immense comme un abîme sans fond s'ouvre pour prononcer l'arrêt fatal.

Les bras s'allongent avec un sinistre craquement.

La hache siffle dans les airs.

Autour d'Oroboa, la nuit se fait.

Elle s'écroule dans les bras de la mort qui fait entendre un gémissement lamentable.

VI

ENTRE DEUX FEUX.

Il y avait un mois que Giovanni avait roulé sous les sabots de la bête emportée.

Plusieurs jours il fut entre la mort et la vie.

La convalescence fut très lente.

Dire tout le dévouement, la sollicitude, l'anxiété de Johanne durant ce mois interminable est chose impossible.

Une mère n'eût pas mieux soigné son fils, une sœur, son frère. La pâleur de ses joues témoignait toute la fatigue qu'elle s'était imposée.

Et Johanne était heureuse aujourd'hui de son triomphe. Car c'est son dévouement et son amour à elle, plus que la science du médecin, plus que la vitalité du blessé qui avaient été plus forts que la mort.

Giovanni rêvait, assis dans l'encadrement ensoleillé de plantes grimpantes.

Au-dessus de sa tête, le ciel d'un bleu délicieusement pur attirait les yeux et les cœurs au delà des espaces vers l'Infini. Les oiseaux chantaient dans la ramée, avec des bruissements d'ailes exquis, comme de la soie que l'on froisse.

De la terre embaumée de ce tiède matin d'été montaient des parfums de lilas en fleurs dispersés par une brise si légère qu'on eût dit le souffle d'anges en adoration devant le Créateur de cette nature enchanteresse.

Là-bas, au pied de ce cap redoutable, sur lequel Québec était assise comme une jeune reine fière et belle, le Saint-Laurent déroulait ses eaux calmes et incomparables, sillonnés çà et là de pirogues indiennes et de voiles blanches, qui, sous l'étincellement des premiers feux du jour avaient des reflets d'argent.

Giovanni reporta ses regards en arrière, vers ses années de souffrances, de grandes souffrances. Sa jeunesse s'était écoulée sombre et triste comme un jour pluvieux d'octobre que ne traverse aucun rayon de soleil. Il avait laissé des lambeaux de son âme mélancolique à mille aspérités de sa vie d'orphelin. Poursuivi sans relâche par les rigueurs de la destinée, il n'avait rencontré chez celle-ci qu'une marâtre impitoyable.

Et maintenant, il se produisait une accalmie dans la bourrasque de son existence. Au sein des caresses enveloppantes de ce matin d'été, il trouvait la vie bonne. Il était heureux de vivre, en raison, sans doute, de cette faiblesse naturelle à l'homme, qui lui fait d'autant plus apprécier la vie qu'il a été plus près de la perdre.

Mais voici que dans le bourdonnement de la nature au réveil, une chanson mâle monte à ma fenêtre :

Courez, joyeux cortège,
Raquettes agiles, traîneau léger,
Courez, joyeux cortège
Sur l'éclatante neige.
Laissez-vous emporter
Gai!
Ah ! qu'avez-vous la belle
Longai ?
Ah ! qu'avez-vous la belle ?
Qu'avez-vous à tant pleurer
Malouron.
Lurette,
Qu'avez-vous à tant pleurer
Malouron
Luré ?

La suite de ce chant rustique se perdit dans le lointain. Alors Giovanni, qui n'avait jamais connu les douces émotions du cœur qui frissonne sous le regard de l'amante, Giovanni le paria du destin, laissa librement couler ses larmes.

Pleure, jeune homme, pleure, toi qui ne te rappelle que comme une vision insaisissable les seules affections chaudes, sincères qui aient réchauffé ton pauvre cœur endolori. A ta nature exubérante qui ne demandait qu'à aimer ont répondu seules les caresses vagabondes et capricieuses de ta vie errante. Ton âme soupire après l'affection pure et charmeresse qui met un baume sur toutes les plaies et arrache d'un bonheur éternel !...

Soudain Giovanni tressaillit.

Son sang afflua vers son cœur oppressé qui battit à lui rompre la poitrine.

Sa tête tourna comme sous l'effet du vertige..

Il venait d'apercevoir à l'extrémité du jardin, appuyée à la margelle du puits, Orotoa, si belle avec ses grands yeux doux, ses longues tresses d'ébène, sa taille voluptueuse, et son costume pittoresque. Ses moindres mouvements avaient la grâce d'une jeune fnon.

Elle ne se savait pas observée, et ses yeux fixés dans le vague semblaient en contemplation devant un spectacle invisible.

A quoi rêvait-elle, la délicieuse petite Indienne ?

A sa famille, à ses bois, à son ancienne vie nomade. Voici qu'un sourire mélancolique erre sur ses lèvres entr'ouvertes qui laissent voir des dents mignonnes d'une blancheur éclatante.

Ah! l'amour seul peut faire rêver et sourire ainsi une femme à cet âge où son âme s'épanouit comme un suave bouton de rose sous les baisers et les caresses du printemps.

Accoudée à la margelle du puits, elle s'attarde au souvenir de la mâle et belle figure de l'inconnu qui, depuis un mois, habite sous le toit du baron de Castelnay.

Elle se rappelle la mort des siens, sa capture, son évasion, son odyssée à travers la forêt vierge, ce moment terrible, où, terrassée par la faim, les fatigues, les misères de toutes sortes, elle s'écroula sur le squelette, croyant, dans son esprit malade, que c'était la mort qui lui ouvrait tout grands ses bras et l'y attirait avec une force irrésistible. Puis elle reprenait ses sens et désarmait le squelette, poursuivait l'œuvre de la mort, achevait de creuser le tronc d'arbre pour en faire une pirogue, et munie d'un aviron rudimentaire, lançait cette embarcation dans la petite rivière et atteignait le fleuve-roi. Sans même attendre le lever du jour, elle faisait glisser sa pirogue sur les flots noirs du Saint-Laurent, traversés d'une raie d'argent.

Et, dans la solennelle quiétude de la nuit, nymphe indienne vêtue de peaux de bêtes, sa longue chevelure noire flottante sur ses épaules comme une chape de deuil, elle allait, seule, être fantastique, dans les ténèbres, vers la mort ou la liberté.

Enfin, un soir, à l'heure où les cloches saintes égrenaient dans les airs les notes mélodieuses de l'angélus, elle poussait sa pirogue sur les rives de Québec.

A ce moment précis, une jeune fille et un homme revenaient à terre d'une promenade sur le fleuve. Cette jeune fille, c'était Johanne de Castelnay, cet homme, c'était le père de Johanne.

Le bizarre accoutrement et la fantastique embarcation de l'Indienne, autant que la beauté merveilleuse de l'enfant des bois frappèrent d'étonnement Johanne et le baron de Castelnay.

Celui-ci fit parler l'Algonquine.

Il fut ému de pitié au récit de ses infortunes.

Elle lui plut.

Il l'adopta.

Et, depuis lors, Orobca fut une sœur pour Johanne, et une enfant pour le baron.

Et, depuis ce jour, la sérénité avait reparu sur son front insouciant d'Indienne et ses lèvres avaient repris le sourire d'autan.

Elle allait dans la maison, dans le jardin, dans la ville, gaie comme un pinson, légère comme le rouge-gorge, qui voltige de branche en branche.

Jeanne l'aimait, elle adorait Jeanne.

Le baron de Castelnay était pour elle plein de bonté.

Que pouvait-elle désirer de plus?

Et cependant...

Hélas! il avait paru, lui, ce jeune homme, cet étranger, et toute la paix, toute l'insouciance de sa nouvelle vie s'étaient écroulées comme un château de cartes sous le souffle de cet enfant capricieux, fantasque, cruel qu'est l'amour.

Elle se rappelait bien la terreur et la sensation délicieuse qui s'étaient emparé de son être, quand Giovanni avait attaché sur elle ses regards brillants de fièvre et d'adoration...

Et aujourd'hui, ces instants les plus précieux et les plus doux n'étaient-ils pas de se trouver en présence du jeune homme.

L'aimait-il, lui ?...

Sans doute, non. Ce regard passionné qu'elle avait cru surprendre au réveil des sens du blessé n'était que du délire.

Comment ce jeune homme pourrait-il aimer une Indienne, fugitive de son pays et adoptée par le baron et par Mademoiselle de Castelnay?

De plus, le dévouement admirable de Mademoiselle de Castelnay ne laissait pas de la rendre, elle, quelque peu perplexe.

Pour qu'une jeune fille se dépense ainsi il faut qu'un sentiment plus fort que celui de la charité la fasse agir.

Et que voulaient dire ces longs regards troublants et humides que Johanne attachait souvent à la dérobée sur son malade?...

Mais alors la fille du baron de Castelnay aimerait le bel inconnu, et elle-même, Orobca, l'Algonquine serait la rivale de celle qui l'aurait adoptée et qui lui aurait témoigné tant de bonté!...

C'était impossible.

Heureusement pour elle-même—elle se sacrifierait—le jeune homme ne l'aimait pas, elle, l'Indienne.

Jamais personne ne pénétrerait le secret de son pauvre cœur souffrant. Elle aimerait jusque dans la tombe, et emporterait son secret avec elle. Comment pourrait-elle jamais faire de peine à Johanne? Pourrait-elle jamais être capable de la voir malheureuse?

Orobca, cependant, comme poursuivie par une vision obsédante, se demanda:

Mais pourquoi ce regard persistant et fixe que je n'oublierai jamais, jamais?...

Ah! ces yeux, la première fois qu'elle les avait vus, comme ils l'avaient bouleversée!

Dans ce regard, vivait tout un monde. Bah! encore une fois, illusion!... C'était un caprice de malade, qui, en rouvrant les yeux à la vie, les jette au hasard sur le premier objet ou la première personne qui les frappe...

Orobca leva la tête.

Elle aperçut Giovanni qui, dans l'encadrement fleuri de la fenêtre, la contemplait avec des yeux débordants d'amour et de mélancolie.

Intimidée comme si le jeune homme avait lu dans son cœur, craignant qu'il n'eût surpris l'objet si secret de ses pensées, elle prit sa course légère et gracieuse comme une gazelle, vers la maison, en évitant de passer sous la terrible fenêtre.

Comme Orobca allait disparaître, Giovanni ouvrit la bouche pour l'appeler.

Mais il n'en eut pas le courage.

La vue de l'Indienne, toutefois, le confirma dans la résolution qu'il avait prise la veille, et qui le tourmentait depuis plusieurs jours.

Giovanni, malgré les hasards de sa vie vagabonde et accidentée, avait toujours gardé dans le fond de son âme cette fleur suave qu'on regarde trop souvent aujourd'hui, comme une fleur exotique, qui ne pousse que dans un monde imaginaire ou utopique, et qui s'appelle la noblesse de sentiments.

Cette noblesse de sentiments, elle était innée en lui.

Son front en portait l'empreinte ineffaçable, comme une glorieuse devise sur l'écu d'un chevalier.

On avait pu le ravir à sa famille, mais ce qu'on n'avait pas été capable de lui enlever, c'était la noblesse de ses sentiments, la fierté de son caractère, et la bravoure qu'il tenait de ses aïeux comme un héritage inaliénable.

L'arbrisseau ployait la tête sous la violence de la tempête, mais il ne rompait pas. L'orage passé, il relevait vers le beau ciel ses jeunes feuilles pures chargées de pluie qui n'étaient que les larmes de sa souffrance d'enfant bourrasqué par l'infortune.

Giovanni se rendait parfaitement compte qu'il ne pouvait demeurer davantage sous ce toit, ni manger le pain de ceux qui le comblaient de tant de prévenances et de bontés.

Johanne de Castelnay, il le soupçonnait fort, nourrissait pour lui des sentiments qui se rapprochaient plus de l'amour que de la simple charité ou de la pure amitié.

Et, lui, par un des caprices mêmes de l'amour, ne pouvait, en dépit des charmes et de la beauté de la fille du baron de Castelnay, lui rendre ce sentiment qu'elle implorait dans le silence.

Pourquoi prolongerait-il alors cette situation fausse?

Pourquoi, puisqu'il ne pouvait dire à Johanne que son coeur était pris tout entier, tarderait-il à faire ses adieux.

Maintenant qu'il était guéri, quel motif honorable prétexterait-il de partager la vie de famille de Johanne et de son père?

Il s'en irait.

Il avait, il est vrai, sauvé la vie de Johanne, et c'est son dévouement qui l'avait conduit sous ce toit hospitalier. Mais tout homme d'honneur, pensait-il, placé dans des circonstances semblables, n'eût pas agi autrement.

Une chose qu'il ne pouvait laisser durer, cependant, c'était de tromper, même malgré lui, cette jeune fille qui, depuis qu'il avait été transporté sans connaissance dans cette maison, s'était montrée si bonne pour lui.

On ne joue pas impunément avec le coeur d'une femme. Les regrets en sont parfois terribles.

Victime de la fatalité, Giovanni devait fuir devant les délices de l'amour qui se présentait à lui sous les formes les plus séduisantes.

Hélas, en fuyant Johanne, c'était Oroboa qu'il quittait pour toujours, peut-être. Mais l'honneur lui commandait de soumettre le devoir à l'amour.

Il ne balancerait pas.

Et plus il y songeait, plus il se confirmait dans sa résolution.

En demeurant davantage dans cette maison, il se rendait grandement coupable. Puisqu'il était remis de sa blessure, s'il ne partait pas c'est qu'il acceptait, d'un consentement tacite, les preuves d'affection de la fille du baron de Castelnay.

Soudain, il se leva avec décision.

Il parlerait ce matin même à monsieur de Castelnay. Il le remercierait de sa charmante hospitalité et le prierait de le laisser partir.

Peut-être ne reverrait-il jamais cette délicieuse et étrange créature, qui, un jour, avait frappé son imagination et son coeur avec tant de puissance, qu'il était resté insensible à l'éblouissante beauté de Johanne de Castelnay.

Trop tard.

Son coeur était plein du souvenir d'Oroboa.

Dès l'éclosion de son amour, amour immense s'il en fut jamais, il avait, dans son coeur, juré à l'Algonquine une fidélité que ni les faveurs, ni les épreuves ne devaient ébranler.

Giovanni, quand il avait, ce matin-là, ouvert les yeux au soleil qui inondait sa chambre de ses flots d'or, avait découvert avec étonnement sur un fauteuil de damas vert, à la droite de son lit, un riche vêtement de velours noir tout broché d'argent, des bas de soie noire, des souliers à boucle d'argent, un tricorne orné d'une riche plume d'autruche blanche, du linge fin qui sentait l'orange, et une fine épée dont la garde était d'or.

Cette découverte surprit le jeune homme.

Croyant rêver, il se frotta les yeux et regarda de plus près.

Cette fois, il trouva un billet sur lequel étaient écrits ces mots:

"Au noble inconnu qui a sauvé ma fille.

Baron de Castelnay."

Giovanni n'eût pas plutôt pris connaissance de ce billet qu'il serra les poings avec colère, tandis que le rouge de la honte paraissait sur son front. Fallait-il donc qu'il attendît qu'on lui fît la charité, qu'on lui jetât des vêtements propres comme à un pauvre du bon Dieu.

Pour cela, jamais ! Un costume de seigneur en velours noir brodé d'argent, des souliers à boucle brillantée, il s'en souciait comme de l'an quarante. Est-ce cette grande plume blanche qui le rendrait heureux? Et cette épée à garde d'or remplacerait-elle jamais en bonne vieille rapière qui, en tant d'occasions, il le pressentait, défendrait vaillamment et fidèlement le seul bien qui lui restait en monde, son honneur? Toutes ces belles choses le laissaient froid. Ses haillons à lui valaient bien, dans son estime, la garde-robe d'un prince. Et s'exagérant sa fierté naturelle, il se dit que cette charité intempestive était une insulte à son malheur.

Ce moment d'humeur passé, le calme se fit dans son âme, et la voix de la raison se fit entendre.

Allait-il donc en vouloir aux bons coeurs qui n'avaient songé qu'à lui faire du bien.

On avait été si dévoué pour lui jusqu'à ce jour, que la pureté de leurs intentions était indiscutable. Du reste, il eût été de fort mauvais ton de chercher noise au baron de Castelnay où à sa fille à propos d'un vêtement.

On ne blesse pas la main de celui qui donne avec délicatesse et bonté.

Giovanni avait fort grand air dans son élégant costume de seigneur Louis XIV. Le noir, la couleur la plus distinguée qu'un homme puisse porter, faisait paraître avantageusement la pâleur de son visage et l'éclat de ses yeux.

Bien que la façon dont il tenait sa main fine et ferme sur la garde de son épée dénotait l'origine du sang patricien.

Il était bien le Prince Charmant qui s'en va réveiller la Belle au Bois dormant. Mais la belle que Giovanni allait rencontrer tout à l'heure ne dormait pas. Loin de là, l'amour tenait son coeur constamment en éveil.

Johanne était une avaricieuse de l'amour.

Elle veillait sur son trésor, jour et nuit, de crainte qu'un ennemi ne vînt et l'enlevât.

Depuis un mois, Johanne ne sortait plus ou qu'à de rares intervalles. Les galants de Québec étaient dégoûtés de cette vie de recluse que menait maintenant la fille du baron de Castelnay.

Quant aux jeunes filles que la présence de Johanne laissait inquiètes sur le sort de leurs affections les plus chères, elles rayonnaient.

La chatte était partie, les souris dansaient.

Ce ne fut pas sans un sentiment de regret et de mélancolie que le jeune homme franchit le seuil de cette chambre qu'il quittait pour la première fois, et pour la dernière, pensa-t-il.

A vivre sous le même toit qu'Oroboa, à partager son existence, il avait senti grandir dans son âme l'amour déjà si fort qui s'y était implanté dès le premier jour.

En disant adieu à la charmante Indienne, c'était une des cordes vitales de son être qui se brisait, il ignorait s'il pourrait lui confier ce secret qui faisait la joie et le désespoir de sa vie.

Comme le naufragé ballotté sur un frêle radeau par les vagues d'une mer en démence, il avait vu poindre la voile du salut. Cette voile allait-elle donc passer outre, et ne lui laisser que la mort en perspective?

A cette pensée, Giovanni marcha fébrilement dans la chambre ; mais, honteux et irrité contre lui-même de la lâcheté qu'il allait commettre en ne parlant pas, il dit à haute voix:

—Non, non, il le faut, il le faut!

Comme il mettait le pied sur la dernière marche de l'escalier, à la droite, duquel était le salon et à la gauche, la salle à manger, il se trouva face à face avec Johanne.

Cette dernière était vêtue d'une robe de velours saphir qui faisait resplendir sa beauté de blonde dans tout son épanouissement.

Le regard réjoui de la jeune fille contrastait avec le front soucieux de Giovanni.

C'était-ce s'inclina respectueusement et effleura d'un baiser la main revenante que Johanne lui tendait.

—Monsieur, dit-elle, avec un sourire ineffable, permettez-moi de vous féliciter de votre guérison. Ce sera bien, aujourd'hui, dans la maison du baron de Castelmay.

—Oh! mademoiselle, répliqua Giovanni, comment vous remercier de votre dévouement. Je vous dois la vie.

—Que vous avez mise en danger pour moi.

—Tout entre ce est fait autant, mais je remercie le sort de m'avoir choisi.

—Et moi de même, reprit vivement Johanne.

Mais à peine avait-elle prononcé ces paroles qu'elle rougit et se tut. Le silence qui suivit devenait gênant pour tous les deux.

Alors Giovanni lui demanda:

—Aurais-je l'honneur de parler à monsieur le baron ?

Cette demande, si simple en apparence, jeta le trouble dans l'esprit de Johanne.

De même que dans un grand calme, l'œil exercé du marin découvre l'avant-coureur de la tempête dans un firmament pur et sans nuages, ainsi Johanne à ce mot, crut voir, à l'horizon de son ciel, le grain qui allait bouleverser ses projets de bonheur.

Sa figure rayonnante se couvrit d'un voile de tristesse.

Elle hésita un instant.

Enfin, elle dit avec hauteur:

—Mon père est au château où l'a demandé Son Excellence le gouverneur. Il regrettera, sans doute, son absence, quand il apprendra qu'il n'a pas été ici pour vous féliciter le premier de vous voir debout.

Cependant, si vous voulez bien m'accompagner, nous rompreons ensemble le pain de l'amitié.

—Vous me faites réellement trop d'honneur, répondit le jeune homme, avec un sourire triste.

Il offrit son bras à Johanne et pénétra dans la salle à manger.

Si jamais la fille du baron de Castelmay fit jouer tous les ressorts de son art de plaire, si jamais elle mit à profit toutes les ressources de son esprit et de sa beauté, ce fut bien en cette circonstance. Les sirènes de la légende n'eurent pu être plus séduisantes.

Johanne, quand elle se vit en présence de Giovanni qui réunissait tous les charmes qui affolent la femme, quand elle l'aperçut si captivant, il se passa en elle une sensation inexplicable. Dans ses yeux brilla la flamme de convoitise du chercheur d'or qui découvre soudain un trésor du haut d'un précipice et veut atteindre, au risque de sa vie, l'objet de ses désirs.

Elle se jura qu'elle posséderait cet homme.

Coûte que coûte, elle l'arracherait à l'ennemi qu'elle soupçonnait dans la personne de l'Algonquine.

Oh! ce soupçon ne pouvait durer.

Et, sans par cette pensée désordonnée qui nous pousse à souiller l'innocent, quand c'est pour notre malheur surtout, elle voulut savoir.

Elle voulut savoir, avec sa curiosité de femme, et principalement de femme jalouse, si oui ou non, Giovanni aimait Orobpa.

Et s'il l'aimait?...

A cette pensée, elle fit un effort pour retenir au bord de ses paupières les larmes qui montaient à ses yeux.

Oh ! non, non, ce serait affreux.

Elle souffrirait trop.

Plutôt la mort.

Grand Dieu, était-il donc possible de tant aimer!...

Elle qui s'était tant ri de l'amour jamais elle ne l'eût cru...

Et s'il l'aimait? se répéta-t-elle.

Alors, gare à cette Indienne, car elle ne demeurerait pas une heure de plus sous ce toit. Elle la chasserait comme une mauvaise bête, comme un oiseau de malheur.

C'était son amour, son bonheur, toute sa vie qu'elle défendrait!...

Qui la blâmerait?

Et même, s'il le fallait...

A cette dernière pensée, un frisson d'épouvante la secoua.

Pour détourner le cours lugubre que prenaient ses réflexions, elle demanda à tout hasard en se versant une tasse de café.

—Monsieur, je vous prie de pardonner ma curiosité bien excusable, du reste, chez mon sexe. Mais, dites-moi, n'est-il pas juste que je con-

même en taisant le nom de celui qui m'a sauvé de la mort?

Giovanni ne s'était ouvert à personne de ses antécédents et de sa vie aventureuse. Il n'avait même pas donné son nom de Giovanni.

Les heureux sont généralement ennuyeux, mais non les malheureux.

Le jeune homme fut deux quelques secondes sans répondre, puis une rougeur au front et les yeux humides, il dit:

—Mon nom, mademoiselle, je n'en ai pas, ou plutôt oui, je m'appelle Giovanni.

—Giovanni, répéta Johanne, quel beau nom !...

—Un nom qui n'est pas le mien, reprit-il avec mélancolie. Mon père, ma mère, je ne me les rappelle que comme deux bons génies qui ont dirigé vers la voie de la vertu mes premières années. Après les jours ensoleillés, la nuit se fait. Ceux qui furent si bons pour moi vivent-ils encore ? Je demeurais dans une belle maison aux lambris dorés. Soudain, je ne l'oublierai jamais, dans la ville de Paris, au sein d'une émeute, un bandit m'arrache des bras de mon père, me transporte dans un affreux quartier où je vis longtemps, longtemps. Puis, je bats le pavé, je mendie, je vis comme je peux, au jour le jour. Enfin, je parcours les champs de bataille de l'Europe, je suis blessé plusieurs fois. Je reviens à Paris, je me bats en duel à propos d'une affaire d'honneur, et pour échapper à la justice injuste je m'enfuis dans la Nouvelle-France.

Voilà toute mon histoire, mademoiselle, j'ai été malheureux. Chaque fois que je voyais un enfant dans les bras de son père ou de sa mère, je pleurais.

L'esprit de la femme est toujours frappé par ce qui sort du commun, de la banalité de la vie. Quand Johanne apprit que Giovanni avait été malheureux, que les renseignements laconiques qu'il lui avait fournis sur sa jeunesse cachaient tout un roman, elle fut attirée davantage vers lui.

—Et, pourquoi, demanda-t-elle, vous êtes-vous enfui dans ce pays sauvage plutôt que dans un autre ?

—Le sais-je moi-même, répondit-il. Je me suis senti attiré avec une force irrésistible dans cette Nouvelle-France de patriotisme et de religion. Il me semble qu'en venant ici, je me suis soumis à une destinée que je ne m'explique pas, mais que je subis.

—Et maintenant, qu'allez - vous faire ?

—Je l'ignore, mais peu m'importe. L'homme, dont le cœur est bon et le bras ferme, peut toujours être utile à son Dieu et à sa patrie, que ce soit en France ou dans les colonies lointaines de ce pays.

—En attendant que vous soyez tout à fait remis de votre blessure, mon père et moi espérons que vous nous ferez l'honneur et le plaisir d'accepter notre hospitalité toute modeste qu'elle soit.

—Je suis touché de votre offre généreuse, répartit vivement Giovanni, mais mademoiselle, je regrette de ne pouvoir accepter.

Johanne pâlit et fronça les sourcils.

—Je suis complètement guéri, continua Giovanni. Ma présence sous ce toit hospitalier n'a donc plus sa raison d'être. C'est ce que je voulais dire à monsieur votre père, quand vous m'avez appris qu'il était au château.

Giovanni parlait d'un air résolu. En l'entendant, Johanne se dit qu'il lui serait impossible de le faire revenir sur sa décision.

Et elle qui n'avait jamais souffert la contradiction, elle qui avait broyé toute résistance de sa main de fer gantée de velours, elle courba la tête pour la première fois de sa vie.

Elle aimait.

—Non, non, supplia-t-elle, d'une voix caressante et avec un regard magnétique, restez encore quelques jours, je vous prie.

Me refuserez-vous cette faveur ?

Johanne savait que Giovanni, une fois parti, échapperait à l'enjôlement de ses charmes, et qu'elle le perdrait pour toujours.

C'est ce qu'elle voulait éviter à tout prix.

—Enfin, mademoiselle, répliqua Giovanni, avec une certaine impatience aussitôt réprimée, vous savez aussi bien que moi que je ne puis demeurer ici plus longtemps. A quel titre ?

—A quel titre ?... murmura Johanne dans un écho, de sa voix en-

chaleureuse, tandis que son front se rougit.

—A quel titre !... reprit-elle s'étant elle-même en posant nerveusement sa main fine sur le bras de Giovanni, ah ! si vous saviez...

Elle s'interrompit tout à coup, comme effrayée de ce qu'elle allait dire.

Et, avec cette étonnante versatilité qui la caractérisait, elle reprit plus calme :

—Mais, monsieur, parce que vous n'êtes pas encore complètement remis de cette noble blessure que vous avez reçue en sauvant une femme de la mort, parce que nous ne pourrons jamais nous acquitter de la dette de reconnaissance que nous vous devons, parce que je...

—Ah ! pourquoi insister sur une chose dont il ne vaut plus la peine de parler. Je considère bien de m'être trouvé sur votre chemin et d'avoir été aussi heureux qu'un autre, une fois au moins dans ma vie, puisque j'ai eu le bonheur d'accomplir une bonne action. Mais de grâce, mademoiselle de Castelnay, la seule reconnaissance que j'attends de vous, c'est de ne plus me rappeler cet incident.

—Soit, dit-elle, avec une moue de dépit qui arqua délicieusement ses lèvres si belles. Mais si je n'ai pas moi-même assez de puissance sur votre esprit pour vous convaincre et vous retenir, au moins, je l'espère, ne refuserez-vous pas cette faveur à mon père ?

Promettez-moi donc, ajouta-t-elle, de rester avec nous jusqu'à ce que vous ayez décidé comment orienter votre vie à Québec. Ce n'est pas après avoir sauvé une femme — Giovanni la menaça du doigt—que vous refuserez sur ce sol de la Nouvelle-France où la galanterie fait loi tout aussi bien que dans l'autre France, la première prière qu'une femme vous ait adressée.

Giovanni se leva de table.

—Mademoiselle, dit-il, en s'inclinant, vous êtes divinement irrésistible. Je reste. Mais, permettez-moi de ne pas abuser plus longtemps des bontés de monsieur votre père et de vous-même pour moi.

—Vous restez, à la bonne heure, s'écria Johanne, au comble de la joie et battant des mains. Voilà qui est parler en galant homme.

Maintenant,monsieur Giovanni, en attendant le retour de mon père—et j'espère qu'il sera long à revenir, se dit-elle—veuillez me donner votre bras que nous fassions un tour de jardin. Je vous ferai voir les fleurs que j'ai cultivées moi-même, et vous me conterez un peu plus au long votre vie que je brûle de connaître.

—Pour ce qu'elle vaut la peine! ne put s'empêcher de dire Giovanni, avec tristesse.

L'Algonquine avait entendu la fin de cette conversation, ayant passé lentement et légère comme une ombre devant la porte de la salle à manger.

—Il reste, murmura-t-elle, et mademoiselle Johanne est bien heureuse. Pas autant que moi.

Mais, hélas! au lieu d'être l'orpheline du chef Tessouat, que ne suis-je la brillante fille du baron de Castelnay!...

VII

OU LA BREBIS DEVIENT LOUVE

La patrouille n'avait pas encore sonné l'heure du couvre-feu.

Il faisait une calme et tiède soirée de fin d'été.

Dans le ciel paisible, la lune montait sereinement. On voyait ça et là des tâches d'étoiles.

Ce n'était pas le soir, ce n'était pas la nuit, heure de recueillement, de prière, de confidences, de quiétude, de douceur et de mystère.

Giovanni offrait à la caresse de la brise son front fiévreux, se promenait dans les allées du jardin de son hôte. Son agitation contrastait singulièrement avec la paix envahissante de la nature.

Il repassait dans son esprit tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de France.

Et ses pensées se reportaient constamment vers la même figure étrange et superbe qui le hantait avec force.

Il prenait plaisir à poser cette figure dans son imagination et son cœur.

Il prêtait à cette Indienne toutes les qualités et les vertus inhérentes à la femme.

Et sa méditation, transportée dans les espaces sur les ailes de l'amour exalté, lui présentait l'Algonquine non plus sous les traits d'un être mortel, périssable, mais sous ceux d'une fantastique divinité.

Parfois, il s'en voulait presque d'être aussi follement épris d'une femme qui n'était pas de sa race, alors qu'il était poursuivi par l'amour de cette Française dont la souveraine beauté faisait tant de malheureux.

Mais sa passion pour l'Algonquine était, il le savait bien, supérieure à sa volonté.

On ne commande pas à l'amour, on le subit.

C'est un magnétiseur auquel nul ne résiste.

Une fois qu'il a jeté son dévolu sur un être, cet être n'a plus qu'à se soumettre. Il lui faut accepter toutes les lois qu'il plaît à l'amour de lui dicter.

DURA LEX SED LEX.

L'amour est un chérubin aux yeux d'azur et aux cheveux d'or qui, du soir au lendemain, devient un tyran impitoyable qui se nourrit du sang de ses victimes.

Giovanni regrettait maintenant d'être resté, car plus il tarderait, plus il lui en coûterait de partir.

Sa passion grandissait comme le vent qui précède la tempête.

Comment, désormais, pourrait-il se passer de la présence de l'Indienne ?

Et cependant, il ne la voyait qu'à de rares intervalles, comme une merveilleuse apparition.

Il était sûr, aujourd'hui, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle.

Ah! pourquoi n'était-il pas dans une position qui lui permît d'offrir sa vie à cette Algonquine adorable!

Alors, il n'attendrait pas un jour, une heure, une seconde. Il se jetterait à ses pieds, et lui donnerait son cœur.

Mais, hélas! que pouvait-il, lui, le pauvre hère, l'enfant volé?...

Savait-il comment il subviendrait même à ses propres besoins?...

Son lot n'était pas gai.

Il ne se rappelait le bonheur que comme un rêve éphémère et impalpable.

C'était un fruit défendu dont lequel il n'avait guère eu le temps de mordre sans en savourer la douceur.

Soudain, Giovanni fit un pas en arrière et poussa un cri de surprise.

—Oroboa!

L'Indienne venait d'apparaître de la profondeur d'un massif d'arbustes.

Elle ne dit pas un mot, muette elle-même de stupeur.

Et tous deux se contemplaient en silence, comme deux êtres qui se seraient aimés de toute éternité sans se se l'être jamais dit, ni s'être regardés de si près.

Giovanni porta la main à son chapeau.

Il allait saluer et passer outre, en commandant à son cœur de se taire.

Mais sa destinée, plus forte que sa volonté, devait s'accomplir.

S'inclinant avec grâce et respect, comme il l'eût fait devant une grande dame de Versailles, il dit, tête nue:

—Mademoiselle, le caprice des événements ou quelque autre ne m'ont jamais permis de faire votre connaissance. Permettez-moi, cependant, de vous dire tout le bien que je pense de vous.

Nature simple et naïve, âme neuve à la vie, l'Algonquine ne connaissait pas l'art de la dissimulation.

Enfant des bois, son cœur avait la limpidité et la spontanéité du ruisseau qui se promène en chantant dans les méandres de la forêt vierge.

Elle sourit ingénument. Ses petites dents blanches et régulières parurent comme deux rangs de perles immaculées dans un écrin de velours pourpre.

—Oh ! monsieur, répondit-elle avec effroi, en balbutiant, si l'on nous surprenait ici, il nous arriverait malheur.

Or, dans l'esprit d'Oroboa, c'était elle, c'était Johanne, c'était la rivale.

Ces deux êtres se parlaient pour la première fois.

Et cependant, Oroboa s'exprimait comme si l'un et l'autre se fussent connus depuis longtemps, comme si

déjà, tous les deux se fussent avoué leur amour.

C'est que cet amour avait germé dans leur cœur comme une fleur à la croissance hâtive et riche.

Il en est des amours comme des fleurs : les unes croissent lentement sur le bord du chemin au grand soleil, exposées à tout instant à être foulées aux pieds du passant, les autres germent rapidement et avec sécurité dans les profondeurs des solitudes où ne va jamais le pied de l'homme.

C'était la première fois que se rencontraient Oroboa et Giovanni. Néanmoins, l'Algonquine disait : "Si l'on nous surprenait ici, il nous arriverait malheur." Comme si, Par le fait qu'il se parlaient en tête-à-tête, ce soir-là, dans ce jardin, ils commettaient un crime.

Ah ! c'est qu'ils s'aimaient, et que ce qui eût été inoffensif pour deux personnes indifférentes l'une à l'autre se changeait en faute contre la prudence, et en danger contre leur propre sécurité.

—Mais, reprit Giovanni, quel mal y a-t-il donc à ce que nous causions à cette heure, dans ce jardin ? Quand même on nous surprendrait, je ne sais pas trop ce qui pourrait nous arriver de regrettable. Et d'ailleurs, nous ne nous cachons pas.

—Quel mal ! s'écria l'Indienne. Ignorez-vous donc que Mademoiselle de Castelnay vous...

L'Algonquine n'osa compléter sa pensée.

Elle se tairait.

—Eh bien ? demanda Giovanni.

—Vous aime ? dit enfin Oroboa, d'une voix tremblante en baissant la tête.

Alors Giovanni ne put se contenir davantage.

Emporté par sa nature ardente et généreuse, il répondit avec une flamme dans les yeux.

— Ah! que m'importe, puisque je ne l'aime pas, moi!

Oroboa tressaillit.

— Que m'importe, poursuivit-il avec transport, puisque c'est vous que j'aime, vous, Oroboa, qui avez enchanté mes regards au réveil de mon long évanouissement, vous que j'ai prise alors pour une divinité descendue du ciel pour m'y faire monter avec vous vers le Grand-Esprit.

La jeune Indienne, en entendant ces paroles brûlantes, trembla de tous ses membres.

Giovanni, pensa-t-elle, venait de prononcer son arrêt de mort à elle.

Et cependant, comment décrire la sensation de bonheur incomparable qui l'envahit à ces mots enflammés.

Giovanni l'aimait !...

Elle entendait gronder la tempête, elle voyait le ciel par de son inconscience se couvrir de gros nuages noirs. Mais savait-elle s'en occuper puisque, dans son âme ravie, le soleil de l'amour se levait radieux et vainqueur.

Pour l'être qui aime, il n'y a pas de lendemain; aujourd'hui seul existe.

Giovanni s'était rapproché.

— Je ne vous ai vue que de rares instants, continua-t-il, comme une apparition fugitive et insaisissable. Et cependant, je vous aime avec autant de passion et d'admiration que si je vous avais connue et adorée des siècles et des siècles.

J'ai tort, je le sais, de vous dire ces choses.

Ne suis-je pas un pauvre vagabond du monde qui vous suis complètement étranger, indifférent même, je le crains...

Au moment même où Giovanni prononçait ces paroles ardentes, Johanne de Castelnay souffrait un enfer en son âme meurtrie.

Elle allait sortir pour rejoindre Giovanni dans le jardin, quand elle avait vu le jeune homme parler à Oroboa. Piquée de curiosité et dévorée de jalousie, elle s'était dissimulée derrière un rideau.

La gorge sèche, les dents serrées, enfonçant ses ongles roses dans ses chairs blanches, elle suivait d'un œil fiévreux cette conversation dont elle devinait le sujet.

La femme qui aime est étrangement douée. Elle devient un être mystérieux. Sans les entendre, elle sait les paroles adressées par celui qu'elle aime à une rivale heureuse.

Un homme, à qui une femme est indifférente, ne parle pas comme Giovanni parlait à ce moment à l'Algonquine.

Rien que la manière dont il penche la tête en avant pour lire dans les yeux de la bien-aimée la réponse qui le rendra heureux ou mal-

heureux découvre en pensée à l'infortunée qui guette le moindre de ses mouvements, trop loin pour entendre les propos enflammés.

Les amoureux, dit-on, sont tous fous. Que ce soit vrai ou non, Giovanni commit, ce soir-là, une folie, ou du moins une imprudence qui devait être cause de malheurs irréparables.

Laissant tomber son chapeau à ses pieds, il prit avec transport les mains de l'Algonquine dans les siennes.

—Oroboa, m'aimes-vous, demanda-t-il ?

A ce moment, Johanne de Castelnay, cédant à un mouvement de colère qu'elle ne pouvait maîtriser, s'était démasquée.

Elle apparut dans l'encadrement lumineux de la fenêtre comme une blonde déesse superbe de courroux et de haine.

Si ses mains eussent été chargées de foudres, elle les eût lancées avec le délire de la vengeance sur la tête des amants.

Oroboa allait répondre quand, levant les yeux, elle aperçut Johanne.

La jeune Indienne poussa un cri d'effroi.

Un instant, fascinée comme l'oiselet sous le regard magnétique de l'aigle, elle demeura immobile les yeux rivés sur ceux de Johanne.

Enfin, faisant un effort pour échapper à ce magnétisme, elle se sauva dans la direction de la maison.

Au comble de l'étonnement, Giovanni se retourna pour suivre Oroboa.

Elle avait disparu.

Toutes les fenêtres étaient plongées dans l'obscurité.

La fille du baron de Castelnay s'était vivement jetée derrière les rideaux de velours.

Pour rien au monde elle n'eût voulu être surprise à espionner celui qu'elle chérissait plus que son âme.

Giovanni, se méprenant sur la manière d'agir de l'Algonquine, s'accouda à la margelle du puits, à l'endroit même où elle s'était appuyée pensivement, le matin qu'il l'avait découverte de sa fenêtre fleurie.

Et, regardant distraitement l'image de la lune argentée dans l'eau calme et noire du puits, il se demanda s'il ne quitterait pas sur-le-champ ces lieux où il n'était venu que pour ajouter une souffrance de plus à sa vie qui n'avait été qu'une amère déception.

Cependant, derrière le rideau que venait de laisser retomber la main tremblante de Johanne de Castelnay, il y avait un déchaînement d'une âme humaine en fureur, plus sinistre à voir que le coup de vent qui balaie tout sur son passage.

Johanne, les yeux secs et chargés de colère, les narines dilatées et frémissantes, les lèvres pâles, lance violemment par terre un sèvre que lui avait envoyé quinze jours auparavant Pierre de la Ferté, lieutenant dans le régiment de Carignan, qui poursuivait Johanne de sa flamme.

La porcelaine, en se rompant sur le tapis à fond chamois parsemé de gerbes d'héliotropes, rend un son plaintif. C'était le cœur du pauvre de la Ferté qui se broyait. Et il y avait comme des gouttes de sang sur les feuilles brisées des roses peintes sur le vase.

Cette bourrasque passée, les nerfs de la jeune fille se détendent et elle s'écroule en travers de son lit. Comme les nuages gris d'un ciel de tempête, ses yeux laissent couler des torrents de larmes.

Ses bras se tordent de désespoir et ses épaules sont secouées de spasmes de douleur. Son opulente chevelure s'est défaite, et l'on dirait que sa figure enfoncée dans les couvertures du lit est recouverte d'une chatoyante écharpe d'or fin.

Que va-t-elle devenir ?

Hélas ! comme elle paie cher tout ce qu'elle a fait souffrir à ses rivales !

Les souffrances de l'amour, ne sont pas des souffrances, c'est un enfer.

Est-il donc possible qu'une femme aime avec tant de passion, d'oubli d'elle-même, de folie ?

Par moments, un désir immense naît en elle d'aller se traîner, elle la superbe, aux pieds d'Oroboa, et de mendier de cette Indienne le penchant de Giovanni.

Va-t-elle laisser s'échapper cet amour après avoir tant fait pour le retenir ?

Non, jamais !...

Ah ! que n'avait-elle écouté ses appréhensions ?

Pourquoi avoir laissé si longtemps l'Algonquine vivre de la même vie qu'elle et que lui ?...

Pourquoi ne l'avoir pas éloignée le premier jour de l'arrivée du séduisant inconnu ?...

Cet homme, pouvait-on le voir sans être porté vers lui ?...

Elle avait permis à l'enivrement de grandir dans le cœur de ces deux êtres, et maintenant, il était trop tard pour défaire ce que la destinée plus puissante qu'elle avait voulu.

L'Indienne allait partir, néanmoins.

Et si elle, la fille du baron de Castelnay, ne pouvait obtenir avec tous ses charmes l'affection que lui volait cette squaw, au moins, elle ne sera pas condamnée au supplice de supporter sa présence odieuse dans cette maison.

Oroboa partirait demain, non, ce soir même.

Que lui réservait le sort, peu importe, mais elle ne pouvait rester une heure de plus sous ce toit où elle n'eût jamais dû entrer.

Il faut qu'elle s'en aille! il faut qu'elle s'en aille, répétait étourdiment et tout haut Johanne, pour ne pas s'attendrir.

Elle se leva, répara le désordre de sa toilette, et se bassina les yeux avec de l'eau froide. Puis elle alla frapper à la chambre de son père d'une façon qui indiquait sa volonté autoritaire et l'état de son esprit.

Elle savait M. de Castelnay encore debout. Le baron, en effet, ne se mettait jamais au lit, sans avoir lu, une heure au moins, des pages d'auteurs français ou latins.

Dès qu'il aperçut sa fille, il ferma son livre qu'il déposa sur une console.

—Bonsoir, Johanne, dit-il. Le soir et le matin, quand vous m'offrez à baiser votre front si pur, sont les moments les plus doux de mon existence.

Johanne approcha des lèvres de son père sa tête gracieuse couronnée du diadème d'or, mais la tempête grondait sous ce crâne.

— Mon père, dit-elle, sans préambule et avec fermeté, il faut qu'Oroboa parte d'ici.

Le baron de Castelnay sursauta:

—Vous avez dit ? fit-il répéter, n'en pouvant croire ses oreilles.

— J'ai dit que l'Indienne Oroboa doit quitter cette maison sur-le-champ. Elle y est même demeurée trop longtemps.

— Mais pourquoi cette aversion subite? demanda M. de Castelnay. Vous m'avez constamment paru avoir une grande sympathie, une amitié sincère même, pour l'Algonquine que nous avons accueillie ici.

— Mes sentiments ont changé, voilà tout, répondit froidement la jeune fille.

— Oui, mais je ne trouve pas, moi, que cela soit si simple. Enfin, nous ne pouvons pas mettre cette pauvre enfant à la porte sans motifs, pour le moins raisonnables.

— Des motifs, j'en ai.

— Lesquels?

Johanne allait faire des aveux, tout dire.

Elle fut sur le point de dévoiler ses sentiments pour Giovanni, ses craintes, ses espérances, ses doutes, sa jalousie, et enfin la conversation du jardin qu'elle avait surprise tout à l'heure.

Elle se ravisa.

—Il n'est pas temps que mon père sache toutes ces choses, se dit-elle.

Alors elle se fit câline, et se coulant sur les genoux du baron, elle appuya sa tête sur la poitrine de son père, dont elle emprisonna le cou de ses deux bras, de ces bras de femme belle qui sont d'autant plus puissants qu'ils paraissent moins forts.

Petit père, supplia-t-elle, ne me demandez pas de raisons. le voulez-vous? Qu'il vous suffise de savoir que j'en ai de bonnes et de sérieuses. Allons! ne refusez pas cette faveur à votre fille, à votre Johanne qui vous aime bien, qui vous aime tant, répéta-t-elle, en promenant ses doigts fins dans la barbe blanche du baron.

— Non, répondit carrément M. de Castelnay. Je ne puis congédier cette jeune fille sans savoir ce que vous avez contre elle. Ce ne serait pas digne d'un gentilhomme. Et puis j'ai une affection sincère, moi, pour cette enfant.

Un éclair passa dans les yeux de Johanne, et elle se mordit les lèvres au sang.

— Lui aussi, se dit-elle. Mais qu'a-t-elle donc de si captivant. On dirait, ma foi, qu'elle les a ensorcelés.

Soudain, obéissant à son impétuosité naturelle, elle se leva en s'écriant:

— Mais vous l'aimez donc plus que votre propre fille, cette misérable coureuse des bois, puisque entre nous deux, c'est elle que vous choisissez. Ne refusez-vous pas d'acquiescer à la prière de votre enfant pour plaire à une aventurière, à une squaw?...

— Allons! vous êtes folle, ma chérie, dit avec douceur M. de Castelnay. La colère vous égare. Vous savez bien que je vous aime plus que ma vie, et qu'il n'y a pas une femme en Europe, ni dans la Nouvelle-France, de comparable à vous.

Mais voyons, continua-t-il, en lui prenant la main et en l'attirant à lui, je fais appel à votre bon cœur et à votre esprit de justice. Vais-je commettre l'injustice et la cruauté de mettre à la porte cette malheureuse dont nous n'avons qu'à nous louer, et qui a si grandement souffert.

— La malheureuse a été plus que dédommagée de ses souffrances, repartit Johanne avec un sourire amer.

—Que voulez-vous dire? demanda le baron. Voulez-vous parler de l'hospitalité que nous lui avons donnée?

—Non pas, mais...

Cette fois encore, Johanne arrêta l'aveu sur ses lèvres.

—Mais?... répéta M. de Castelnay en passant son bras autour de la taille souple de sa fille qu'il força gentiment à se rapprocher de lui.

Johanne s'agenouilla aux pieds de son père, et, dit en s'efforçant d'adoucir tout ce qu'il y avait de rancœur dans sa voix:

—L'homme qui a sauvé la vie de votre fille aime Oroboa.

Le baron de Castelnay fronça les sourcils.

—Comment le savez-vous? interrogea-t-il.

—Je l'ai surpris ce soir même,qui, la main dans la main, parlait tendrement à l'Algonquine.

—Cet inconnu profiterait-il de mon hospitalité pour conter fleurette à Oroboa, dit le baron avec humeur.

Johanne ne savait mentir.

Elle avoua en toute franchise qu'elle ne croyait pas que le jeune homme eût jamais parlé à l'Algonquine, avant ce soir-là. Elle ajouta que, le matin même, il avait demandé à partir.

—Et c'est parce que l'inconnu aimerait Oroboa que vous voulez la chasser? demanda M. de Castelnay, qui craignait de comprendre.

—Il y a une autre raison, mon père, répondit Johanne avec hésitation.

—Laquelle?

—C'est que... j'aime Giovanni.

—Giovanni? répéta le baron, qui est ce Giovanni?

—Notre hôte, père.

—Qui vous a dit son nom?

—Lui-même.

—Giovanni, c'est un nom de baptême, bien que la consonnance n'en soit pas bien française. Mais il doit avoir un nom de famille, ce jeune homme?

—Je ne lui en connais pas.

—Alors, il ne vous a donné que son premier nom.

—C'est son premier et son dernier. Il n'en connaît pas d'autre.

—Mes félicitations, dit M.de Castelnay avec ironie, vous êtes bien renseignée sur le compte de votre chevalier errant. Il est vrai que vous en savez plus long que moi, puisque je ne savais même pas que ce jeune homme qui demeure avec nous depuis un mois s'appelait Giovanni.

—C'est inconvenant, ajouta-t-il d'une voix grave et comme instinctivement alarmé, de vous attacher à un homme dont vous ne connaissez aucun des antécédents, à un aventurier.

Johanne leva ses beaux grands yeux humides sur son père, et ouvrit les lèvres pour protester contre cette appréciation amère de son adoré.

M. de Castelnay ne lui en donna pas le temps.

—Bien que j'aie beaucoup d'estime et d'amitié pour ce jeune homme, depuis son séjour ici, nous ne savons toujours pas qui il est, ni d'où il vient. Je me défie un peu des héros de passage. Et...

—Oh! mon père, s'écria Johanne avec transport, si vous aviez entendu parler Giovanni comme je l'ai entendu, vous ne tiendriez pas ce langage à son adresse.

—Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé à moi d'abord? demanda le baron.

—N'est-il pas naturel que l'homme malheureux se confie à la femme. Et du reste, s'il est sorti de son mutisme, j'en suis la cause. ... Vous savez qu'une femme sait tout ce qu'elle veut. Il ne s'agit que de bien s'y prendre.

—Surtout vous, remarqua le baron.

—Giovanni a bien souffert, poursuivit Johanne. Il doit être de bonne lignée. Il demeurait dans un bel hôtel de France. Des bandits l'ont enlevé à ses parents dans sa plus tendre jeunesse. Sans son courage, il eût succombé à la peine. Oh! je crois tout ce qu'il m'a raconté. Il est noble et bon, beau et brave.

Je l'aime, mon père, je l'aime...je l'aime!...

En prononçant ces paroles, Johanne était transfigurée par l'exaltation de l'amour délirant.

Le baron de Castelnay fut quelques moments sans répondre. Fait étrange, il n'approuvait pas les dispositions de sa fille à l'égard de ce jeune homme sur le compte de qui il ne savait rien ou à peu près rien.

Et cependant, il ne pouvait se défendre d'avoir pour lui une amitié réelle.

Parfois même, il se prenait à réfléchir que Johanne pourrait bien avoir raison.

Et tout désireux qu'il fût de se rendre à la prière de sa fille, il ne se sentait nullement prêt à congédier Oroboa.

Il demanda distraitement, les yeux fixés dans le vague:

—Et quand voulez-vous qu'elle parte, Oroboa ?

—A l'instant même, répondit Johanne, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

M. de Castelnay, avons-nous dit, ne pouvait rien refuser à sa fille. Il dit toutefois:

—Ma fille, vous êtes dans un état d'énervement facile à comprendre, ce soir. La nuit porte conseil. Allez vous reposer. Si, à votre réveil, vous êtes dans les mêmes dispositions d'esprit, eh bien! nous verrons. Quoiqu'il en soit, un musulman ne mettrait pas une jeune fille à la porte la nuit, et un chrétien vaut bien un musulman.

Allons! embrassez-moi et bonne nuit, ajouta-t-il, en lui tapotant affectueusement la joue.

Johanne jeta ses deux bras autour du cou de son père et l'embrassa plus affectueusement que jamais.

Et pendant que la fille du baron de Castelnay se retirait dans sa chambre blanche et lilas pour prendre son repos de la nuit, si l'on peut appeler repos un sommeil qui devait être traversé de rêves de bonheur et de tourments, il se passait dans le jardin une scène d'une tristesse empoignante.

On se rappelle qu'Oroboa s'était enfuie remplie de terreur, quand elle avait aperçu la blonde apparition de Johanne dans la baie illuminée de la croisée de la jeune fille. Elle avait dirigé sa course vers la maison, mais elle s'était jetée dans un massif d'arbustes pour réfléchir à la conduite qu'elle allait tenir.

Avec ses appréhensions de femme sensitive, elle pensait au malheur qui la guettait avec une joie féroce.

Elle se rappela alors, avec épouvante, avoir vu dans un des livres de contes que Johanne avait conservés au nombre des reliques de son enfance, une belle fille changée en fée hideuse par des puissances supérieures pour avoir envié le bonheur d'autrui. Cette belle fille ressemblait à Johanne avec ses cheveux d'or, ses yeux de pervenche et sa peau blanche, comme le lait d'ânesse, dans lequel se baignaient des princesses. Mademoiselle de Castelnay allait donc devenir pour elle, pauvre petite Indienne, cette fée méchante, envieuse de son bonheur.

Elle frémit.

Soudain, l'Algonquine entendit des éclats de voix.

Attirée par sa curiosité de femme anxieuse, elle rampa, à la façon des Indiens dans les forêts, jusqu'à la fenêtre du baron de Castelnay, située au premier étage.

Tapie contre le mur dans le silence de la nuit descendue sur la terre, elle surprit, avec une douleur indescriptible, toute la conversation

de Johanne, qui trop peu avisée pour être prudente, avait crié son ressentiment contre l'Algonquine.

Oroboa, qui, de sœur adoptive affectionnée, était devenue la rivale exécrée, versa des pleurs amers.

L'avenir ne l'effrayait point, mais elle avait hélas ! le pressentiment qu'elle quittait pour toujours celui qu'elle chérissait maintenant plus que ses bois et ses lacs où elle avait vécu ses premières années.

Elle aimait avec toute la passion d'une enfant des forêts vierges elle avait toute l'ardeur naïve de la jeune fille que n'a pas flétrie la civilisation des villes. Une fois seule, elle avait échangé quelques paroles avec Giovanni, et cependant, elle l'avait proclamé dans son cœur son Grand-Esprit, son dieu vers qui montaient, comme un encens, toutes ses pensées et ses invocations les plus humbles et les plus ardentes d'amante muette.

O sublimité fascinatrice de l'éveil d'une âme plus belle et plus pure que le lys cultivé par des mains d'archange dans les jardins célestes! Trésor ineffable que ni les pierreries, ni l'or, ni l'argent ne peuvent conquérir, qui rejette dans l'ombre le monde avec ses ambitions et ses gloires!

L'enfant des bois s'était attachée de toute la force de son être. Sa dévotion n'était tarée d'aucune pensée de lucre ni d'intérêt mesquin. Elle aimait sans raisonnement, aveuglément, avec toute l'essence immaculée de l'amour, laissant s'éclore dans toute leur puissance et leur suavité les fibres les plus intimes de son âme de vierge chaste et passionnée.

Oroboa ne savait rien de Giovanni. Son nom, elle l'ignorait. Et cependant, elle aimait cet inconnu avec toute l'extase d'une infortunée qui, après avoir cruellement souffert, verrait soudain, sous la poussée d'un bras divin, s'ouvrir, devant ses regards émerveillés, les portes étincelantes d'un paradis de jouissances ineffables.

Comprend-on alors son désespoir, quand elle entendit Johanne clamer son amour pour Giovanni, et exiger du baron de Castelnay qu'il la chassât, elle, de cette maison?...

En vouloir à Johanne ou à M. de Castelnay, qui l'avaient secourue dans son infortune, elle n'y songea même pas.

Mais, conservant dans sa nature un reste de fatalisme indien que n'avait pas complètement enlevé l'eau du baptême des chrétiens, elle courba la tête sous l'irrésistible loi de la fatalité.

Sa fierté naturelle, toutefois, se réveilla.

—Chassée!...

Était-elle donc si coupable?...

Aimer est donc un crime épouvantable, puisqu'il est suivi de châtiments aussi douloureux.

Non, on ne la chassera pas. Elle partira d'elle-même.

Elle ne permettra pas à ceux qui l'ont comblée de bontés de commettre cette bassesse.

Où ira-t-elle?...

Que deviendra-t-elle, seule au monde, sans appui, dans un pays conquis?...

Elle l'ignore.

Elle sait bien, néanmoins, qu'elle ne peut demeurer une heure de plus chez le baron de Castelnay.

Et tout le temps qu'elle est plongée dans ses sombres réflexions, elle ne prend pas garde que la nuit est venu; que, poussée par un vent du sud-ouest qui souffle avec violence, la tempête s'élève au-dessus de Charlesbourg ; que le tonnerre gronde avec des déchirements sinistres d'éclairs.

Soudain, un coup de tonnerre strident qui semble ébranler le roc sur lequel Québec est assis, arrache l'Algonquine à ses pensées.

Elle se signe, et s'enfuit en disant:

—Oh! Dieu, qui m'avez fait chrétienne comme mademoiselle de Castelnay, protégez-moi, secourez-moi !

Elle disparaît dans la nuit et la tempête.

Mais, avant de quitter ces lieux pour toujours, elle se retourne.

Une lumière brille dans l'obscurité. Giovanni, la tête appuyée sur l'une de ses mains, est accoudé à sa fenêtre, inconscient de l'orage.

L'Algonquine alors, de la profondeur des ténèbres, envoie à l'aimé qu'elle ne reverra jamais un baiser porté sur les ailes de son âme.

—Visage - pâle charmant, dit-elle, le Grand-Esprit ne sera plus avant que je cesse de t'aimer.

Adieu!...

VIII

L'ORGUEIL A GENOUX.

La tempête avait cessé mais le ciel était encore chargé de nuages gris et tristes qui fuyaient en se poussant les uns les autres comme un troupeau de moutons affolés. Il faisait un vent violent qui balayait en spirales les feuilles jaunissantes des premiers jours d'automne.

Giovanni, qui, depuis la veille, était rempli des plus sombres pressentiments, se leva avec la résolution bien arrêtée, cette fois, de quitter pour toujours ces lieux où il avait pu, cependant, quelques échappées de bonheur, comme les rares rayons du soleil qui percent un ciel froid et nuageux d'octobre.

Comme il sortait de sa chambre, il se trouva face à face avec le baron de Castelnay.

Après avoir souhaité le bonjour à ce dernier, il lui dit à brûle-pourpoint:

— Monsieur le baron, je vous suis infiniment obligé de toutes vos bontés à mon égard, et je vous prie de me laisser partir.

— Monsieur, répondit le baron de Castelnay, quoique nous fassions pour vous, nous resterons toujours vos obligés.

Mais, dites-moi, pourquoi vouloir nous quitter si tôt. N'êtes-vous pas bien ici?

— Si je suis bien! il me semble qu'il y a toute une vie que je n'ai été l'objet d'une aussi chaude sympathie. Toutefois, monsieur le baron, permettez-moi, je vous prie, de ne pas vous donner la raison de mon départ. Et du reste, vous savez bien qu'il serait indigne d'un gentilhomme d'être plus longtemps à ne rien faire, à la charge d'un hôte trop bienveillant. Vous-même, placé dans les mêmes circonstances ne tiendriez pas une autre ligne de conduite.

— Mais, demanda M. de Castelnay avec sollicitude, qu'allez-vous faire en sortant d'ici?

Giovanni allait répondre quand Johanne accourut vers son père en s'écriant:

— Mon père, Orobon s'est enfuie!

Une même exclamation s'échappa des lèvres du baron de Castelnay et de Giovanni qui porta la main à son cœur:

— Partie!...

Tous trois se regardèrent sans mot dire.

Johanne, enfin, rompant ce silence gênant, dit, les yeux rivés sur ceux de Giovanni:

— Elle a dû se sauver, hier soir, car son lit n'est pas défait.

Et comme les deux hommes se taisaient, elle ajouta:

— Monsieur Giovanni, qui a eu hier soir, avec l'Algonquine, un long et mystérieux entretien, pourrait peut-être nous renseigner sur la destination d'Orobon.

— Ma fille! s'écria le baron, sur un ton de reproche.

Un éclair traversa les prunelles noires du jeune homme.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix tremblante, quelle que soit la nature de la conversation que j'ai eue avec cette jeune fille, je vous donne ma parole d'honneur que j'ignorais son départ. Et cette parole que vous venez de prononcer prouve que je suis demeuré sous votre toit une journée de trop.

Adieu!...

Il était rentré dans sa chambre.

Giovanni était d'une fierté qui allait même, parfois, jusqu'à l'orgueil. Il ne voulait pas quitter ces lieux en laissant croire qu'on lui avait fait l'aumône.

Il enlève fébrilement le riche costume que lui avait donné son hôte. Il revêt sa défroque et ceint de nouveau sa vieille épée de fer à la garde modeste mais solide.

Un quart d'heure plus tard, Giovanni descendait vêtu de ses hautes de chausses de velours cramoisi; de sa chemise blanche en lambeaux, de ses bottes difformées, de son feutre aux larges bords effrangés, et de sa longue épée dont le fourreau laissait voir la pointe.

Comme il allait tourner la poignée de la porte donnant sur la rue Johanne lui barra le passage.

—Monsieur Giovanni, dit-elle, d'un ton suppliant et avec des larmes dans les yeux, pardonnez-moi mon étourderie de tout à l'heure...

—Oh! mademoiselle, répartit Giovanni avec amertume, vous êtes tou-

te pardonne. Ou plutôt, un gueux, un inconnu, un paria de mon espèce n'a rien à pardonner à la fille du baron de Castelnay. Il paraîtrait qu'on peut m'insulter impunément...

—Ah! s'écria-t-elle, si vous saviez à quelle impulsion irrésistible j'ai cédé en prononçant ces paroles que je regrette?

—Il ne m'appartient pas de vous juger, mademoiselle; je ne suis pas votre égal. Une fille noble insulte les manants à la légère, mais tous les manants ne ressentent pas l'insulte de la même manière...

—Un moment !.. ah! monsieur Giovanni, de grâce, ne parlez pas ainsi, vous êtes...

—Mademoiselle allez-vous encore m'humilier?...

Johanne ne semblait pas avoir entendu l'interruption de Giovanni. Elle continua:

—Vous êtes l'homme dont j'attends l'amour, depuis que mon cœur s'est ouvert à la vie, depuis que j'ai compris que ce qu'il y a de plus précieux au monde est une âme aussi belle et aussi noble que la vôtre!...

Giovanni je vous aime!...

Le jeune homme fit un geste d'incrédulité.

Ah! poursuivit-elle, pardonnez à la témérité de mes paroles.

Mais je comprends que je n'aurai jamais plus l'occasion de vous ouvrir ce cœur qui est tout à vous. Je sais que si vous sortez de cette maison, vous n'y reviendrez jamais. Ce sera pour le malheur et le désespoir d'un être qui veut vous aimer, vous adorer toute sa vie.

Giovanni, restez, je vous en supplie. Je suis folle de vous crier toutes ces choses, mais vous voyez mon impuissance à maîtriser mes sentiments.

Johanne, le visage ruisselant de larmes, les cheveux défaits et en nappe d'or sur les épaules, était à genoux, les mains tendues dans un geste d'invocation suprême.

Pour toute réponse, Giovanni se pencha en baisant respectueusement ces mains suppliantes.

Puis, forçant avec douceur, la jeune fille à lui livrer le passage, il ajouta d'une voix émue:

—Mademoiselle de Castelnay, je suis réellement sensible aux marques de sentiments dont vous voulez bien m'honorer. Veuillez présenter l'hommage de mon dévouement et de ma reconnaissance à monsieur votre père, et croyez à la sincérité de ma profonde amitié.

Après s'être incliné encore une fois devant Johanne éplorée, il s'élança dans la rue.

La fille du baron de Castelnay appela encore avec un déchirement de toute son âme:

—Giovanni!... Giovanni!...

Et elle s'affaissa sans vie, succombant sous le poids de la plus cruelle douleur qui puisse atteindre le cœur d'un être humain.

IX

SUR LA GRANDE ROUTE DE LA VIE.

Giovanni allait au hasard, d'un pas pesant, comme si une main tyrannique eût jeté sur ses épaules un manteau de plomb.

Il n'était qu'à la fleur de l'âge.A cette époque où à travers le prisme miroitant et trompeur des illusions de la jeunesse, on échafaude les plus beaux rêves de la vie, rêver de fortune, d'amour, de gloire.

Et cependant, nouveau Prométhée du destin, le malheur rongeait son cœur sans cesse renaissant.

Dans son enfance, on l'avait brutalement enlevé à l'affection des siens, le livrant à toutes les surprises et à toutes les misères d'un monde méchant. Et aujourd'hui, après qu'un ange charmant de beauté, de candeur et de bonté avait mis sur ce cœur meurtri un baume divin, il se voyait subitement enlevé l'amour d'Orebon, tout son espoir, toute sa vie,

Qui donc, pensait-il, avait forcé l'Algonquine à partir?

Johanne aurait-elle surpris leur attachement?

Aurait-elle chassé l'Indienne?

Mademoiselle de Castelnay aurait-elle, par hasard, joué la comédie pour faire croire que l'Indienne s'était enfuie de son plein gré?

Mais Giovanni se refusait à admettre que tant de perfidie pût résider dans le cœur d'une créature aussi belle et aussi bonne, que Johanne de Castelnay.

Mais si l'Algonquine était partie d'elle-même, c'est donc qu'elle ne se souciait pas de lui, qu'elle ne l'aimait pas.

Savoir ! où ! savoir ! se disait Giovanni avec désespoir.

Et quel que fût le motif qui eût enlevé la petite Indienne à son adoration, elle était perdue pour lui sans retour !.....

S'il ne la retrouvait pas, il ne pouvait plus espérer de bonheur.

Maintenant qu'il la savait loin de lui, l'absence centuplait son amour.

Où ! il la retrouverait, il le voulait, il le fallait, dût-il lui en coûter la vie !...

Mais où avait-elle dirigé ses pas? Où avait-elle passé la nuit ?

Était-elle encore dans les murs de Québec ? Poussé par le désespoir ou quelque intérêt particulier, s'était-elle lancée, à l'aventure, dans les forêts des campagnes voisines, irrésistiblement attirée par les mœurs de son ancienne existence nomade ?

Plusieurs fois, il descendit et monta le sentier escarpé qui reliait la haute et la basse ville.

Toujours dans l'espérance d'y rencontrer la fugitive, il pénétra dans les maisons publiques, dans les couvents. À l'église, dans les auberges. Il s'enquit partout, auprès des citoyens étonnés, si on n'avait pas vu une jeune Indienne dont il donnait la description.

On lui répondait généralement que l'on connaissait Oroboa, la sœur adoptive de Mademoiselle de Casteinay, mais qu'on ne l'avait pas rencontrée depuis la veille.

Giovanni avait marché une partie de la journée. Il avait faim, il avait soif, il était harassé de fatigue.

Sans un sou en poche, il savait bien qu'il ne pourrait ni manger, ni trouver un gîte.

Mendier, non, il ne ferait pas cela.

Retourner chez Johanne, jamais !

Il ne se rendrait pas coupable d'une telle faiblesse.

Et puis, pouvait-il être question de manger, de boire ou de dormir tant qu'il n'aurait pas retrouvé l'Algonquine.

Ah ! pourquoi avoir traversé l'océan, pourquoi avoir franchi cette longue distance, si c'était pour courir après cette torture morale d'être si brutalement séparé d'une âme qui était l'essence même de sa vie, sa raison d'être.

Quelle est donc cette folie de l'homme qui le pousse à parcourir le monde pour y trouver le malheur qui vient le relancer si vite à son propre foyer ?

C'est que nous sommes nés pour la souffrance. Que nous nous lancions à la poursuite du malheur, ou que nous l'attendions, c'est un compagnon terrible et inévitable qui nous persécute jusqu'aux portes du tombeau.

Giovanni se laissa tomber sur le seuil en pierre brute d'une maison, se demandant, avec anxiété, si jamais il reverrait la délicieuse petite Algonquine qui lui avait pris son cœur.

Il était là, depuis quelques minutes, la tête dans les mains, quand il se sentit touché légèrement à l'épaule.

Levant les yeux, il aperçut une bonne grosse figure rubiconde, un joyeux officier, qui lui dit d'un ton rude et sympathique :

—Hé ! l'ami, vous m'avez tout l'air d'un homme qui a perdu un pain de sa fournée !

Giovanni ne répondit pas.

L'officier continua :

—Ne pourrais-je pas vous rendre service ?

—Ah ! monsieur, répliqua Giovanni, vous me demandez si vous pouvez me rendre service. Hélas ! j'ai bien peur que non.

Et après un silence :

—Dites-moi, n'avez-vous pas rencontré une Indienne plus belle que l'autre des nuits ?

—Des Indiennes, nous en rencontrons assez souvent, mais des belles, c'est assez rare, ajouta-t-il, avec un sourire.

—Son nom est Oroboa.

—Oroboa ! Oroboa ! attendez-donc un peu, mais je la connais, cette enfant-là. Vous avez raison, mon ami, elle n'est pas laide du tout.

Giovanni s'était levé tout d'une pièce, et saisissant le militaire par les épaules, il s'écria, les yeux brillants d'impatience :

—Vous la connaissez ?

—Mh ! oui. N'est-ce pas cette Indienne recueillie par M. le baron de Casteinay ? L'histoire de cette enfant a fait tout le tour de Québec.

—Oui, oui, précisément, c'est bien elle.

—Eh bien ! je l'ai vue, ce matin, avec un jeune Huron, marchant

dans la direction de Sillery. Du pas qu'ils allaient, ils devaient être bien loin, maintenant, à moins qu'ils ne se soient arrêtés à Sillery.

J'en doute fort, cependant,car les Indiens sont souvent pris de nostalgie, et Orobca qui vient du pays des Algonquins, pourrait bien se rabattre directement parmi les siens dans les campagnes environnantes de Trois-Rivières.

D'un autre côté, il est excessivement dangereux pour deux Indiens de traverser seuls ces forêts épaisses, où ils peuvent à tout instant du jour et de la nuit, tomber dans une embuscade d'ennemis. Ils s'arrêteront donc, sans doute, sur leur chemin, pour se joindre à quelque parti d'Indiens amis.

En apprenant qu'Orobca s'était enfui avec un jeune Huron, Giovanni, pour la première fois de son existence, fut mordu au cœur par le serpent de la jalousie.Cette blessure le fit horriblement souffrir.

C'était donc pour rejoindre ce jeune Indien qu'Orobca s'était enfui de chez le baron de Castelnay. Elle aimait cet aborigène. Tous deux allaient s'unir dans leur pays.

—Cet Indien, demanda Giovanni, en relevant la tête, le connaissez-vous?

—Non, répondit l'homme de guerre, sans hésiter. Bien que j'aie vécu quinze ans dans cette ville dont je connais à peu près tous les habitants, je n'ai jamais vu cette figure.

Les traits du jeune homme se contractèrent sous la violence d'une douleur nouvelle.

Il était certain, maintenant, qu'Orobca lui avait caché la vérité, et que cet Indien ne pouvait être que l'amant de l'Algonquine.

Et alors lui qui avait cru aimer, s'aperçut à cet instant, qu'il n'avait pas connu l'amour, puisqu'il avait aimé sans jalousie.

Mais, c'est maintenant qu'il aimait avec toute la passion, la frénésie, l'affolement et l'incertitude de conquérir le cœur de celle qu'on se sent disputée.

—Peut-être, continua l'interlocuteur de Giovanni, aurez-vous une chance de rejoindre l'Algonquine.

—Parlez, de grâce, parlez, supplia le jeune homme.

—Il paraît que le comte d'Yville, officier du régiment de Carignan, doit se mettre en route aujourd'hui même avec une vingtaine d'hommes, chargé d'un message important à Son Excellence auprès du gouverneur des Trois-Rivières.

—Et par où passera cette petite troupe? demanda Giovanni d'une voix fébrile.

—A cet endroit même. Tenez ! les voici qui viennent.

Le cœur battit fort dans la poitrine du jeune homme. Ces quinze Français et ces cinq Hurons qui s'avançaient au pas militaire, sous le commandement du comte d'Yville, étaient pour Giovanni tout son espoir, son avenir, sa vie.

Les valeureux soldats étaient salués sur leur passage par d'enthousiastes acclamations.

Et ils les méritaient ces vivats, ces héros qui partaient pour une expédition aussi difficile que dangereuse. Il leur fallait franchir quelque cent milles, exposés à chaque pas à donner dans un piège tendu par les Indiens ennemis.

En effet, bien que les Français eussent conclu la paix avec les Iroquois, cette paix était chancelante. On pouvait s'attendre à tout de la part de ces derniers, gens fourbes s'il en fut jamais.

Sous prétexte de poursuivre la guerre avec les Algonquins et les Hurons, leurs irréconciliables ennemis, les Iroquois attirés comme des loups par la soif du sang et l'enivrement des carnages, n'avaient pas cessé leurs incursions dans le pays.

Plusieurs fois, ces chasseurs d'hommes, qui se promenaient par bandes isolées, faillirent compromettre les bienfaits de la paix. Mais il n'en fut rien jusqu'à ce que l'épouvantable massacre de Lachine eût mis le comble à toutes les audaces et donné le signal de la reprise ouverte des hostilités.

Heureux les Français qui tomberaient dans la bataille! Ils échapperaient ainsi aux tourments les plus atroces qui attendaient les prisonniers et les blessés.

Et cependant, ces champions de la patrie et de la foi partaient le sourire aux lèvres et l'auréole du soldat martyr au front.

La troupe allait passer outre, quand, soudain, Giovanni prenant

une décision subite, s'élance résolument au milieu de la chaussée recueillance.

Il force les soldats à faire halte.

Enlevant son vieux chapeau délabré, il dit à l'officier à la chevelure blanche et à la haute taille:

—Monsieur le comte, permettez-moi mon audace; j'ai une faveur à vous demander.

Il s'était fait un attroupement silencieux. Les gens, le cou tendu en avant, attendaient avec impatience, ce qui allait se dérouler.

A la vue de ce beau et fier jeune homme, à l'accoutrement hétéroclite, le comte d'Yville tressaillit. Son coeur battit à lui rompre la poitrine. Les paupières humides, il reporta son âme et sa pensée à vingt ans en arrière, à cette époque où, au sein du bonheur parfait, on lui avait pris son cher enfant. Il se dit que son Gaston aurait à peu près cet âge, qu'il aurait bien fait comme cet étrange aventurier.

Le comte ne répondait pas, regardant toujours cet inconnu tête découverte devant lui.

Et les spectateurs de cette scène extraordinaire trouvaient entre ces deux hommes une ressemblance étonnante, à cette exception que chez l'un, les ans et les chagrins, surtout, avaient changé l'ébène des cheveux en une couronne d'argent, tandis que chez l'autre, il y avait toute l'espérance, la force et l'épanouissement de la jeunesse.

Le comte d'Yville se sentit donc porté spontanément vers ce jeune homme.

Pour couper court à l'émotion qui le gagnait, et pour ne pas se donner en spectacle à la foule, tout sympathiquement curieuse qu'elle fût, il dit avec une bonté et une sollicitude ouvertes :

—Que puis-je pour vous, mon ami ?

—Quel que soit le but de votre expédition, répondit le jeune homme, laissez-moi vous accompagner. Je suis seul au monde, et ne fais que d'arriver en ce pays. Je veux servir la France en ce pays. Mon bras est solide, mon épée bien trempée. La peur je ne la connais pas. Au nom du Christ et de la France, acceptez-moi dans vos rangs.

Ces viriles paroles plurent au comte d'Yville, qui demanda, après un silence :

—Votre nom ?

—Giovanni.

—Votre famille ?

Pour la deuxième fois depuis son arrivée dans la colonie Giovanni avait à répondre à cette demande qui lui faisait monter au front le rouge de la honte.

—Hélas ! dit-il, en baissant la tête, je l'ignore.

Le comte se taisait. Mais il fouillait dans les yeux de cet aventurier, comme s'il eût tenté d'y découvrir quelque image du passé.

Alors, un des soldats de la troupe, se méprenant sur la cause du silence de son chef, crut que le comte d'Yville hésitait à acquiescer à la prière de Giovanni.

Il fit observer timidement :

—Permettez-moi, mon commandant, c'est ce gentilhomme qui, il y a deux mois, a sauvé la vie à Mademoiselle de Castelnay.

Un frisson d'enthousiasme parcourut et les soldats et la foule. La grande voix populaire se fit entendre pressante, impérative.

—Acceptez-le ! acceptez-le ! criait-elle.

Le comte d'Yville, levant la main, imposa silence.

—Monsieur, dit-il à Giovanni, tout me parle en votre faveur. Mon coeur m'assure que votre présence parmi nous sera un talisman de bonheur dans notre voyage. Entrez dans nos rangs. Laissez-moi voir votre épée ?

—Soyez sans crainte, observa Giovanni en montrant son arme au comte d'Yville. Le fer de cette lame est solide. Conduit par vous, je saurai bien lui faire accomplir vaillamment son devoir.

Le comte, après avoir examiné l'arme avec soin, la rendit, avec un sourire de satisfaction, au nouveau soldat de la Nouvelle-France.

—Vous avez raison, observa-t-il, j'ai foi en ce bijou-là.

Maintenant, commanda-t-il, en avant! mes amis, pour Dieu et pour la France !

Les soldats obscurs d'aujourd'hui, mais les héros de demain, se remirent en marche allègrement, accompagnés des bravos de la foule électrisée et des cris cent fois répé-

tés de "Vive la Nouvelle-France ! " " Vive le comte d'Yville ! "

X

FILLE DE FEUX

Nous avons vu de quel noir était trempé le caractère de Johanne de Castelnay. Avec une femme de cette nature, on peut s'attendre à tout : les plus grandes folies comme les plus incroyables héroïsmes lui sont communes.

Ce sont de ces êtres que Dieu n'a créés femmes, on croirait, que pour faire rougir certains hommes de leur faiblesse et de leur pusillanimité.

Quand, une fois, un désir a frappé à la porte de leur cœur, ils ouvrent toute grande la porte de ce cœur pour l'y laisser entrer en conquérant.

Le désir est-il noble, tant mieux ; est-il mauvais, tant pis ?

Rien ne les arrêtera, désormais, dans leur course à la victoire ou à la mort. Ils renverseront tout sur leur passage. Les obstacles, insurmontables pour tant d'autres, disparaîtront sous la poussée de leur volonté, comme des châteaux de cartes édifiés par des mains d'enfants et renversés par un souffle.

Mais s'ils succombent dans ce duel aveugle avec le destin, du moins tomberont - ils victime d'ivresse et de gloire, pour avoir lutté avec une âme virile.

Giovanni disparu, Johanne fut anéantie sous le coup de son désespoir et de sa douleur. Quand elle se fut remise de son évanouissement, elle n'eut pas la force de se lever, mais resta assise sur ses talons, la tête penchée sur sa poitrine, qui se soulevait en mouvements rapides, et les mains jointes sur ses genoux, tandis que des larmes abondantes coulaient le long de ses joues pâles.

C'en était fait de sa vie. En partant, son bien-aimé avait emporté son âme qu'elle lui avait donnée tout entière

Johanne aimait, non pas avec la tiédeur et la fadeur des convenances sociales et des conventions mondaines, non pas dans le but de se créer un avenir fait d'aise et de confort, mais avec toute la passion aveugle que l'on trouve dans le cœur d'une femme qui fait de la fin suprême de son existence l'acquisition d'un amour resplendissant comme la comète qui, en passant dans un ciel d'étoiles, les éteint de son éblouissement.

Oh ! qu'elle se maudissait d'aimer un homme qui n'avait eu que du mépris pour son amour, cet amour pour lequel tant de galants eussent été heureux de cracher le fer à Québec.

Et cependant, elle l'aimait d'autant plus qu'il la faisait plus souffrir, qu'il lui infligeait inconsciemment des meurtrissures morales.

Un bruit de pas, soudain, s'est arrêté devant la porte. Le lourd marteau, une tête de lion qui retient entre ses dents un anneau de fer forgé, retentit deux fois.

Johanne se sauve précipitamment dans sa chambre.

Quelques minutes plus tard, dans l'entre-bâillement de la porte, retenant son souffle, elle entend la voix familière du capitaine Adolphe Lafond, l'un des amis de son père.

—Eh bien, dit-il, mon cher de Castelnay, si mes yeux ni mes oreilles ne me trompent, ta maison se vide comme par enchantement.

Johanne tressaillit. Elle s'avance sur la pointe du pied jusqu'à l'escalier, et là, le cou tendu, elle surprend le dialogue suivant :

—Que veux-tu dire ?

—Ce matin, c'est ta fille adoptive que j'ai vue filer dans la direction de Sillery, et il y a une heure à peine c'était le tour de ce bel inconnu, le sauveur de mademoiselle Johanne et ton hôte depuis deux mois.

— Comment! ce jeune homme n'est plus à Québec ?

—Ignores-tu donc ce qui se passe dans ta maison. Je t'assure, pour l'avoir vu de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu, qu'il est parti depuis une heure, avec la petite troupe du comte d'Yville.

—Parti !.....

Un cri étouffé de douleur répondit à cette exclamation.

—Oui, comme il tenait vivement à rejoindre Orobos, l'Algonquine, je lui ai conseillé d'attendre quelques instants, en expliquant que le comte d'Yville allait porter à Trois-Rivières un message de Son Excellence le gouverneur, et qu'il pour-

suit peut-être obtenir de faire partie de cette expédition.

Ce jeune homme, pour qui je me sentais beaucoup de sympathie, a semblé des plus heureux de cette coïncidence. A peine le comte eut-il parlé, que tout ami s'est élancé au-devant de lui, en le suppliant de le laisser prendre part à cette expédition.

Tout d'abord, le comte d'Yville n'a pas paru fort empressé de se rendre à cette prière. Puis, après avoir posé quelques questions, et longuement contemplé ce jeune homme aux traits si fiers et si nobles, il a cédé. A l'heure présente, nos vaillants soldats doivent être à Sillery.

Que penses-tu de la manière d'agir de cet inconnu ?

Le baron de Castelmay passa son bras sous celui du capitaine Lefond.

—Mon cher, dit-il, tu m'as tellement intéressé que je ne t'ai pas encore offert un siège. Passons dans la salle à manger, nous continuerons à parler de cette affaire en buvant le bon vin que je viens de recevoir de France par le navire que tu vois là-bas, encore à l'ancre.

—Une chose seule surpasse l'excellence de ton vin : ton amabilité. Nous disions donc que.....

Les voix allèrent en s'affaiblissant, et il ne parvint plus aux oreilles de Johanne atterrée que des monosyllabes confus et hachés.

La jeune fille rentra dans sa chambre dont elle ferma la porte avec colère.

Sa décision était prise.

Coûte que coûte, elle reverrait Giovanni.

Elle préviendrait sa rencontre avec l'Algonquine.

Mais comment ?

Pourrait-elle seule quitter cette maison pour s'élancer à la poursuite de l'un ou de l'autre, à travers un pays qu'elle ne connaissait pas, exposée, à tout moment, à tomber dans une embuscade, avec l'affreuse perspective des tourments les plus raffinés à subir.

Et cependant, elle devait partir ou rester, il n'y avait pas de milieu.

Elle partirait.

Son père ?.....

Il deviendrait fou de chagrin...

Voilà quel était le plus terrible obstacle.

Les dangers qu'elle s'attendait à rencontrer sur sa route, elle n'y songeait pas.

Mais il y avait son père, son pauvre père, que les malheurs avaient déjà trop éprouvé.

Que faire ? mon Dieu ! que faire ?.....

Et repoussant sa pensée vers Giovanni :

—Je l'aime trop !..... je l'aime trop !... Le sort en est jeté !...

Puis, comme voulant imposer silence aux reproches de sa conscience, elle ajouta tout haut:

—Parce que je pars, cela veut-il donc dire que je ne reviendrai pas?

Néanmoins, un pressentiment aux lugubres ailes noires passa fantastique devant ses yeux que la douleur paraissait avoir faits plus beaux.

Allons ! il faut en finir, dit-elle, avec une ragoûte impatience, . en passant la main sur son front pour en chasser les sombres pensées qui l'assaillaient.

Elle s'assoit à son secrétaire, et s'emparant fébrilement d'une plume d'oie elle écrit sans s'arrêter :

Père adoré,

Je pars et ne sais quand je reviendrai. Peut-être sera-ce demain ; peut-être... plus tard. Pardonnez-moi. Je vous aime.

Votre fille à la vie et à la mort,

JOHANNE.

Elle asséche l'encre avec du sable et cachète la lettre qu'elle place à un endroit bien en vue sur le secrétaire.

—Maintenant, dit-elle, en se levant, à l'œuvre ! Je n'ai pas une minute à perdre : chaque seconde peut peser toute une éternité dans la balance de mon bonheur.

Jamais, elle ne pourrait rejoindre à pied Giovanni ; mais à l'écurie, il y avait la monture de son père, la vaillante bête qui dévorait l'espace. Elle connaissait parfaitement ce coursier, pour l'avoir monté plusieurs fois elle-même. Mais comment gagner la campagne dans ce costume de femme ? On la remarquerait, on l'arrêterait. Et puis, savait-elle quelles aventures elle allait courir ?

Des vêtements de femme sont bien gênants dans des excursions pareilles.

Et pourquoi ne se déguiserait-elle pas en homme ? Mais où trouver ce déguisement ?

Soudain, elle s'élance en courant vers la chambre qu'avait occupée Giovanni.

Ce dernier était grand et svelte. Le costume qu'il avait refusé d'apporter avec lui, elle le revêtirait.

Elle n'avait plus qu'à se hâter pour n'être pas découverte par son père. Si le baron de Castelnay s'était toujours rendu aux désirs parfois fantaisistes de sa fille, il serait inébranlable aujourd'hui, et ne laisserait jamais partir Johanne pour une expédition aussi périlleuse.

Ah ! quelle ne fut pas son émotion en retrouvant ces vêtements dans lesquels son Giovanni avait paru si charmant. Cette vue ne fit qu'aiguillonner son impatience de rejoindre le fugitif.

En toute hâte, elle agrafa de ses mains inexpérimentées le pourpoint de velours noir, enfouit ses jambes gracieuses dans des bottes un peu trop grandes pour elle, il est vrai, boucla le baudrier qui retenait l'épée à la garde ciselée et cacha sa merveilleuse tête blonde avec le feutre noir à grande plume blanche.

Il eût fallu que le cœur de Giovanni fût pris entièrement par l'Algonquine pour n'être pas subjugué par ce magnifique et séduisant seigneur de la Nouvelle-France qui s'appelait Johanne de Castelnay.

Redoutant d'être surprise par son père, elle attend son départ avec le capitaine Lafond.

Elle entend une porte que l'on ouvre et que l'on ferme ; elle court à la fenêtre, aperçoit les deux hommes qui se dirigent vers le palais de l'Intendant.

Vite ! pas un moment à perdre.

Pour rien au monde, son père ne doit la rencontrer dans les rues de Québec. Dans sa fuite, heureusement, elle tournera le dos au Palais.

Elle pénètre dans la chambre du baron de Castelnay, se choisit un pistolet d'arçon qu'elle examine en connaisseur, s'empare de munitions, et sort de la maison d'un pas rapide.

Elle court à l'écurie. De ses mains fines et blanches qu'on n'aurait cru bonnes qu'à broder ou égrener des chapelets d'or, elle selle rapidement le coursier aux jambes nerveuses, et s'élançant sur les étriers d'un bond léger, elle disparaît à bride abattue sur la route de Sillery, soulevant sur son passage un nuage de poussière.

XI

UNE MINUTE TROP TARD

Les soldats du comte d'Yville descendirent sur le rivage où les attendaient trois de ces longs et larges canots qui, en dépit de leurs vastes proportions, glissaient comme des flèches sur l'eau, même contre les vents et les marées.

Quinze minutes plus tard, les rapides embarcations, après avoir décrit une ligne courbe, atterrissaient à la mission de Saint-Joseph-de-Sillery. Le commandant de l'expédition avait donné ordre d'arrêter en cet endroit pour demander du renfort des Hurons, alliés inséparables des Français.

Le jour baissait et le messager du comte de Frontenac ne souffrait pas de retard. On ne mit même pas pied à terre.

Seul, le comte d'Yville monta jusqu'à la mission. Cinq minutes plus tard, il redescendait en compagnie de dix Hurons, jeunes, nerveux, bien découplés, portant à leurs bras ou à leurs ceintures des javelots, des tomahawks, des flèches, des épées.

A peine leurs fières silhouettes se furent-elles détachées de la masse sombre des bois qu'une immense acclamation se répercuta sur les flots.

Les nouveaux venus répondirent à cette acclamation par une autre semblable, et prirent place dans les canots sans perdre de temps.

On se remit à nager avec ardeur, les Indiens plongeant les avirons en cadence, et tenant leurs canots à peu de distance les uns des autres.

Le disque pourpre du soleil fantastiquement échancré par la ligne capricieuse des têtes des pins gigantesques, à l'horizon, là-bas, projetait un reflets brisés, sur le fleuve-roi, la lueur de ses feux mourants.

Sur les deux rives, on commençait à ne plus apercevoir distinctement les forêts qui s'étaient converties en deux magnifiques et immenses draperies tachetées, ça et là, d'or, de topaze et de grenat et à travers les trouées desquelles il y avait comme des flambées.

Le vent s'élevait, et avec la tombée du jour, la vague se mêlait.

Maintenant, on ne distinguait plus, là-bas, les canots d'avec les guerriers qui les montaient.

A ce moment même, un courrier arrivait ventre à terre à la bourgade de Sillery.

Il était blanc d'écume; ses flancs sanglants battaient précipitamment; ses naseaux tout rouges laissaient s'échapper des nuages de vapeur.

La bête n'était pas arrêtée que le cavalier, gentilhomme richement mis, sautait légèrement par terre.

Il fut aussitôt entouré d'une bande d'Indiens.

Johanne de Castelmay—le lecteur l'a reconnue tout de suite dans cet élégant cavalier—ne parlait pas la langue huronne, mais elle n'ignorait pas que plusieurs Indiens, surtout dans les environs de Québec, connaissaient joliment cette langue.

A tout hasard elle demanda:

—Mes frères des bois peuvent-ils dire au visage-pâle s'ils ont vu passer une troupe de Français?

L'un des Hurons, retirant de sa bouche, sa pipe de pierre, répondit avec la brièveté de paroles qui leur sont propres:

—Oui.

—Et mon frère, poursuivit Johanne, voudra-t-il me dire où sont maintenant les Français?

Alors l'Indien à la pipe de pierre, un grand vieillard tout droit, le torse nu traversé par une large baleûre, la tête blanche ornée d'un diadème de plumes éclatantes, prit le bras de Johanne.

Sans mot dire, il l'entraîna sur un promontoire.

Là, s'éloignant de Johanne de quelques pas, il mit sa main gauche en abat-jour sur ses yeux vieillis, puis étendit son bras droit.

—Que mon frère, le visage-pâle, dit-il, regarde là-bas, là-bas.

Sur la grande rivière, il verra des taches noires. Ce sont ses amis qui sont aussi les nôtres.

Des pleurs montèrent de son cœur brisé à ses yeux devant lesquels se déroula un voile funèbre.

Il était trop tard. Giovanni fuyait. Ces points noirs qui venaient de disparaître l'un après l'autre représentaient pour elle tout un monde, toute une éternité.

Qu'allait-elle faire maintenant?

Retourner sur ses pas, abandonner la partie?

Jamais!

Une puissance irrésistible, son amour vaste comme l'infini, la poussait, lui criait:

En avant!

Trop fière et trop prudente pour trahir sa souffrance et ses desseins devant les indigènes qui l'entouraient avec curiosité, qui épiaient le moindre de ses gestes, elle se ressaisit. Avec une indifférence feinte, elle dit:

— Onontbio m'a chargé de remettre au comte d'Yville, qui dirige cette troupe vers Trois-Rivières, un message important dont il n'a pu prendre connaissance qu'après le départ du sagamo aux cheveux de neige. Je suis porteur de ce message.

Qui parmi vous a les muscles aussi tendus que l'arc qui abat le cerf bondissant dans la forêt; qui a l'œil aussi sûr que celui du loup qui perce les ténèbres; qui a le cœur aussi vaillant que le captif, qui attaché sur le poteau de torture, entonne, le sourire aux lèvres, son chant de mort; qui possède un canot aussi rapide que la flèche qui siffle en traversant les airs et le vent?

A ces paroles, un éclair brilla dans les prunelles sombres du vieillard indien.

Redressant sa haute taille sillonnée de glorieuses cicatrices, il dit avec fierté :

— Mon frère le visage-pâle sait-il qu'il parle à Noël Tecouerimati, le chef redouté de ces indomptables guerriers. Il n'est pas un Huron qui ne possède toutes ces qualités. Mais si Tête-de-Renard a la prudence de l'ours, il a le cœur bon et aime son ami le Français. Que mon jeune frère me confie ce message, et je le ferai porter à destination par un de mes guerriers. Avant que de se le laisser enlever, il avalera ce message et souffrira sans parler les plus cruels supplices.

Johanne fut un instant interdite: elle n'avait pas prévu cet obstacle qui contrecarrait ses projets.

Elle répliqua:

— J'ai promis à Onouthio de remettre moi-même le message. Que le vaillant chef de cette tribu soit sans crainte. Le visage-pâle qui lui parle est ami des Français.

Il le jure par le Grand-Manitou.

Et comme Tête-de-Renard se taisait:

—Voici, dit-elle, en tendant une poignée d'écus d'or, pour le dédommager.

— Que le visage-pâle, dit-il, garde son vil métal pour lui. L'amitié des Français m'est beaucoup plus précieuse.

Je te crois, ajouta-t-il, parce que jamais un Français ne nous a trompés. Mon fils lui-même va te conduire. Daim-Léger te mènera où tu voudras et en sûreté. Et demain, avant que le soleil ait atteint la hauteur de ces pins, tu seras avec tes frères. Va, et que le Grand-Esprit te protège !

Au comble de la joie, Johanne tendit au chef indien sa main gantée.

— Merci, dit-elle.

Et lui montrant son cheval:

— Que mon frère des bois, ajouta-t-elle, garde cette noble bête jusqu'à mon retour. Le jeune visage-pâle à qui Tête-de-Renard rend un si grand service ne sera pas ingrat.

XII

JOHANNE ET OROBOA.

L'Algonquine était assise sur un trone d'érable abattu par la tempête. La lame venait mourir, avec un refrain monotone et plaintif, sur le sable humide, tout près des pieds d'Oroboa, chaussés de mocassins.

L'Indienne, les yeux fixés sur la Polaire qui se levait radieuse, était plongée dans une profonde méditation. Les étoiles faisaient leur apparition une à une dans l'immensité limpide du soir. Dans les bois, où noyers, chênes, érables, cèdres, bouleaux, entremêlaient leurs branches, une brise légère secouait mollement les feuilles avec un bruissement de grandes ailes d'anges. De temps à autre, de la mystérieuse profondeur de la forêt, s'égrenaient quelques notes mourantes d'oiseaux qui se frôlaient frileusement et amoureusement les uns contre les autres, à cause de la fraîcheur de la nuit qui se faisait. Le majestueux croissant d'or s'élevait dans le ciel en laissant tomber sur la nature assoupie sa lucide et magnifique clarté.

Et Oroboa, les yeux toujours rivés sur la brillante étoile de la Petite Ourse, songeait à tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle avait quitté son pays.

Comme ce tronc d'arbre abattu par la tempête, sur lequel elle était assise, elle avait été renversée par le déchaînement des passions humaines.

Ame candide, elle avait été la proie facile de la jalousie. Arrachée trop jeune à la chaude sécurité de son nid, elle était tombée victime de la malfaisance de la civilisation. Elle était l'hirondelle qui ouvre trop tôt ses ailes à la joie de vivre, à la liberté, au soleil, à tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, et tombe victime des serres du condor ou de la lance du chasseur.

Pour s'être rendue coupable de la folie d'aimer, pour avoir levé les yeux sur celui que la blanche superbe avait choisi, elle allait traînant de l'aile, le cœur meurtri, sans même savoir si jamais elle reverrait ceux de sa nation qui lui avaient témoigné de la bonté, alors qu'elle ignorait les délices et les amertumes de l'amour.

Et cependant, toute blessée, toute malheureuse qu'elle fût, elle ne regrettait rien, puisque, indigne de ce bonheur, elle avait vu les portes du ciel s'ouvrir devant elle, quand cet être, qu'elle aimait dans le silence, lui avait chanté son amour en lui pressant les mains brûlantes et en faisant passer dans son regard ravi toute la passion mal contenue de son âme.

Oh ! elle l'aimait, elle l'aimait cet homme, avec toute la force d'aimer que le Créateur avait mise dans son cœur.

A la seule pensée de ce Prince Charmant qu'elle avait rencontré sur la route rocailleuse de sa vie, et qui, comme par une éclaircie de soleil entre deux orages, lui avait tendu la main en lui disant: "Oroboa, je t'aime", elle était secouée par un frisson indescriptible.

Jamais un être de sa race n'avait prononcé son nom avec autant d'harmonie, de charme et de caresse.

Mais aujourd'hui qu'elle était partie, qu'elle n'était plus là pour raviver cet amour, se rappellerait-il l'humble Algonquine?

Ce feu dont il se disait embrasé, n'était-il qu'un feu de paille, d'autant plus brillant et plus vif qu'il était plus éphémère, ou bien si fidèle à la foi jurée, il conserverait intacte dans son coeur l'image de celle qui n'était qu'une Indienne fugitive.

Et l'absence n'était rien en comparaison du danger qui se présentait sous la forme de cette femme qui avait exigé son départ et avait voulu la chasser de la maison où on l'avait reçue à bras ouverts.

Oh! cette femme, elle était belle, spirituelle, irrésistible!

Elle lui enlèverait son amant, elle l'ensorcellerait.

A cette heure où tout est calme, où tout est divin dans la nature, où l'aveu des amours appelle le rapprochement et le battement à l'unisson de deux coeurs qui se comprennent, à cette heure, où quand on aime et que l'on est aimé, on remercie à genoux l'Eternel de nous avoir donné la vie pour être heureux, elle était là, sans doute, à ses côtés. Tous deux étaient appuyés à la margelle de ce puits, où pour la première fois, avaient retenti dans son âme extasiée les paroles d'amour dont la simplicité indéfinissable efface les plus belles pages de la philosophie des plus merveilleux génies du monde. "Je t'aime"!

A ces pensées sombres, l'Algonquine pleura.

Ce n'étaient pas les larmes diamantées que l'on trouve par un clair matin de soleil sur les feuilles de la rose orgueilleuse, mais les pleurs que cachent, le soir, les pétales de la violette modeste.

Tout à ses réflexions, Oroboa n'entendit pas le craquement d'un canot d'écorce sur le rivage.

Un Français et un Indien venaient d'atterrir dans une petite anse, à quelques pas de l'Algonquine masquée par un massif d'arbustes.

L'Indien mit le canot sur ses épaules.

—Que mon frère le visage-pâle, dit-il, m'attende en cet endroit, je m'en vais cacher mon canot et trouver un abri pour la nuit.

Nous ne saurions continuer notre route, ce soir, sans danger.

Le Français répondit:

—Mais mon frère Daim-Léger, comme je te l'ai dit avant le lever de la lune, si nous nous arrêtons, jamais nous ne rejoindrons les guerriers nos amis.

—Que le visage-pâle soit sans inquiétude, reprit Daim-Léger, avec un sourire plein d'assurance, tes frères et les miens ont fait comme nous: ils ont certainement mis pied à terre en quelque retraite sûre pour y passer la nuit et restaurer leurs forces.

Demain, l'astre du jour n'aura pas atteint la cime de ces arbres que nous aurons rejoint la flottille des visages-pâles et des enfants de Loïs, commandés par le sagamo aux cheveux d'argent.

En disant ces derniers mots, l'Indien s'enfonça sous bois.

Le Français, ou plutôt Johanne de Jastelnay, qui brûlait d'impatience de rejoindre Giovanni ne tenait pas en place.

Elle fit quelques pas le long du rivage.

Soudain, elle étouffa un cri de surprise, en portant sa main à sa bouche, et fit un pas en arrière.

L'Algonquine était là devant elle, l'Algonquine, sa rivale, l'Algonquine qu'aimait Giovanni, l'Algonquine, la cause de son malheur et la ruine de ses espérances, l'Algonquine qui lui avait pris le seul homme qu'elle eût réellement aimé jusqu'à la folie.

Elle la retrouvait enfin!...

Dans cette solitude, elles allaient se rencontrer face à face.

Et Johanne porta ses regards de tous côtés, s'efforçant de percer les ténèbres. Elle écouta.

Non, personne ne les verrait ni ne les entendrait.

L'occasion manquée ne se représente jamais, c'est un des caprices du sort. Elle ne manquerait pas l'occasion.

La rivale d'Oroboa porta fièrement la main à la garde d'or de son épée.

Son coeur battait à coups redoublés.

Elle s'arrêta.

Grand Dieu! en était-elle donc rendue là?

Elle, la séduisante fille du baron de Castelnay, née d'une mère chrétienne, s'était-elle donc venue en Amérique que pour exercer si cruellement sa vengeance contre une simple enfant des bois?

Johanne la meurtrière !...

A cette pensée, elle frémit et se signa.

Mais cette Indienne était belle, plus belle qu'elle pour Giovanni, et c'est cette Indienne qui lui avait fermé les portes du bonheur.

Quand un obstacle se présente à soi sur le chemin de la vie, on l'écarte.

L'obstacle c'était Oroboa.

Il fallait donc, à tout prix, le faire disparaître pour toujours.

Jamais être humain n'aurait connaissance du crime commis dans ce lieu désert.

Ni les arbres, ni le fleuve, ni le ciel ne pourraient parler.

Un coup d'épée est vite donné dans la nuit, surtout quand le bras qui tient l'arme est celui d'une femme jalouse.

Puis, il n'y a plus qu'à, jeter le corps dans la rivière ou les broussailles épaisses.

Et si, par hasard, on découvrait ce cadavre, qui soupçonnerait jamais Johanne de Castelnay d'avoir fait le coup. A tout moment, à cette époque d'embûches et de surprises, l'Iroquois farouche et sanguinaire tuait sur place ou emmenait prisonnier dans sa bourgade pour la torture quiconque n'était pas de sa nation.

A la pensée du crime qu'elle va commettre, Johanne se sent le cœur pris dans un étau, une sueur froide baigne son front.

Allons, il faut en finir !...

Rageusement, elle tire du fourreau la lame qui jette un éclair.

La longueur seule de cette lame la sépare d'Oroboa.

Elle brandit l'acier qui va rougir le sang jeune et pur de cette vierge indienne.

Qu'attend donc Johanne pour frapper ?

Son bras retombe inerte, pouvant à peine supporter le poids de l'arme.

Et l'Algonquine, ignorante du malheur qui la menace, enveloppée d'une auréole faite par la lune, poursuit sa méditation, les yeux toujours attachés sur cette étoile polaire qui la fascine comme l'étoile de sa destinée.

Une grande pitié est descendue dans le cœur de Johanne comme une gigantesque vague d'émeraude limpide noyant toutes les horribles bêtes qui montent à l'assaut de ce cœur lacéré.

L'Indienne est trop jeune, trop belle, trop bonne.

Au sein de cette solitude splendide et sereine, Johanne s'est rappelé un Dieu vengeur et terrible, un Dieu qui récompense le bien, mais punit le mal. Ce Dieu la maudirait si elle tuait cette enfant, et se présentait à Giovanni les mains teintes de sang.

Alors, elle rengaina lentement.

Et, après avoir rabattu sur ses yeux son chapeau à larges bords, et s'être enveloppée de son noir manteau, elle toucha l'Algonquine à l'épaule et se rejeta vivement dans l'ombre.

L'Algonquine sursauta.

—Qui êtes-vous, s'écria-t-elle, en apercevant cette forme toute noire qu'elle ne connaissait pas. Elle fut bien près d'appeler à son secours le Huron, son compagnon parti avec elle de Québec, mais un sentiment dont elle ne se rendit pas compte la retint.

Johanne, grossissant sa voix mélodieuse de sirène répondit simplement :

—Ami.

Et aussitôt après :

—Qui êtes-vous, vous-même, ajouta-t-elle.

Oroboa, après quelques secondes d'hésitation, répondit :

—Oroboa, fille de Paul Tessouehat, le vaillant chef algonquin, dont les wigwams entendront longtemps chanter les prouesses.

—Et que faites-vous seule, à cette heure, dans ces bois ?

—Je retourne dans mon pays.

—Et d'où venez-vous ?

A cette question, Oroboa fut quelques instants sans répondre, puis tout à coup :

—Après avoir été adoptée à Québec, dit-elle, par une famille honorable, j'en ai été chassée par la fille du maître de la maison.

—Chassée ! fit Johanne avec surprise.

—Oui, chassée, répéta l'Algonquine, d'une voix ferme avec un éclair dans le regard.

—Mais cette jeune fille vous a-t-elle congédiée elle-même ?

—Non, car Oroboa avait trop de fierté dans le cœur pour attendre cette humiliation. J'ai surpris la conversation de la blanche qui demandait à son père de m'éloigner du toit où j'avais été recueillie. Alors, je suis partie de moi-même.

A ces paroles, Johanne ne put se défendre d'un sentiment d'admiration.

—Et pourquoi voulait-on vous chasser ? demanda la fille du baron de Castelnay.

L'Algonquine réfléchit avant de répondre. Avec la prudence de l'Indienne et la pudeur instinctive de la vierge, elle se dit qu'elle ne devait pas dévoiler à cet inconnu les secrets de son cœur.

—Pour des raisons intimes, dit-elle.

Johanne, qui voulait savoir à tout prix, ne fut pas satisfaite de cette réponse laconique.

Alors, d'un ton dégagé, mais où perçait l'ironie, afin d'exciter la colère de l'Algonquine, et la forcer à parler, elle ajouta :

—L'enfant des bois aurait-elle eu, par hasard, quelque affaire d'amour avec la jeune fille au visage-pâle ?

A ces paroles de dédain et de défi que ne masquait pas suffisamment la légèreté avec laquelle elles avaient été prononcées, Oroboa répartit avec une fierté dans les yeux et dans la voix :

—Oui, l'enfant des bois a eu une affaire d'amour avec la jeune fille au visage-pâle, sa rivale. Elle a pris le cœur de celui qui n'a pas voulu de l'amour de la belle Française aux cheveux d'or, et aux yeux plus purs que l'onde cristalline de cette cascade qui chante près de nous.

Johanne frémit, et sa main se posa nerveusement sur la garde de son épée.

Mais, faisant un effort sur elle-même, elle avait repris son calme apparent quand elle demanda d'un ton badin :

— Et l'Indienne aime toujours le visage-pâle.

Oroboa, transfigurée dans l'étincellement de cette nuit superbe : de commencement d'automne, leva les mains et les yeux au ciel et dit avec transport :

—O Grand-Manitou, toi qui m'as fait chrétienne, je te prends à témoin que cet astre de nuit et que ces étoiles tomberont, que le lit de ce fleuve incomparable sera desséché et que ces bois seront convertis en poussière avant qu'Oroboa, fille de Paul Tessouchat, ait cessé d'aimer celui que son cœur a choisi! ...

De nouveau, Johanne étouffa un cri de colère, et elle sortit à demi l'épée du fourreau.

Elle posa une dernière question. En dépit de l'insouciance avec laquelle elle feignait de parler, une anxiété poignante se peignit sur ses traits, et les mots sortirent avec peine de ses lèvres desséchées et brillantes..

—Mais lui... vous aime-t-il... encore?...

L'Algonquine s'affaissa sur le tronc d'arbre, et deux larmes amères roulèrent le long de ses joues cuivrées.

Honteuse d'avoir donné sa douleur en spectacle à un étranger, elle se releva sur-le-champ.

Elle allait répondre, quand la lune, qui montait dans l'indigo clair du ciel, s'échappa d'un nuage, jetant Johanne dans un rayon lumineux.

En même temps, le vent qui se faisait relève l'un des bords du feutre de la jeune fille en démasquant le visage dont l'éclatante blancheur, encadrée de mèches blondes, brilla dans la nuit.

Johanne fit un pas en arrière, et tenta de cacher ses traits derrière un des pans de son manteau.

Il était trop tard.

Oroboa fit entendre un cri de terreur.

Comme l'oiseau qui, rempli d'effroi, fuit devant le faucon à l'œil perçant et aux serres aiguës, elle disparut dans l'épaisseur des bois en s'écriant:

— Mademoiselle de Castelnay! ... Je suis perdue!...

XIII

FLÈCHES MORTELLES.

Plume-de-Faucon et Orobos marchaient depuis le lever de l'aurore.

Se guidant d'après la mousse des arbres, ils se dirigeaient vers le nord. Tous deux étaient épuisés de fatigue. Ils n'avaient pas pris une bouchée depuis la veille, et n'avaient étanché leur soif qu'à de rares ruisseaux, en buvant dans le creux de leurs mains.

Le jour baissait rapidement, et bientôt le soleil allait disparaître derrière une grande ligne de rochers.

Pas une bête, pas un oiseau ne s'étaient encore offerts à leurs yeux.

Soudain, Plume-de-Faucon fit entendre un cri de joie.

Sur la cime d'un orme aux feuilles jaunissantes, un corbeau venait de se percher.

Cette grosse tache noire, qui se détachait sur l'azur du ciel et le safran des feuilles, faisait une excellente cible à l'œil de chasseur du Huron.

Il sortit une flèche de son carquois et banda son arc.

Il allait tirer, quand l'Algonquine se jeta sur le sol, enroulant les jambes de Plume-de-Faucon de ses bras.

— Un garde, dit-elle, à mi-voix.

Devant eux se déployait une vaste clairière. A l'extrémité de cette clairière, dissimulé dans les hautes herbes d'une pièce marécageuse, un Iroquois, le bras gauche tendu, tenait son arc bandé, tandis que la main droite ajustait la flèche empoisonnée qu'elle allait lancer droit au cœur du Huron.

Cet Iroquois était un Indien superbe.

La partie inférieure de son corps était cachée, mais il devait être très grand, à en juger par son buste large et élancé, son thorax bombé, ses bras immenses et musculeux. Sur sa peau brune et huileuse serpentaient des arabesques rouges, jaunes et noires. La tête légèrement penchée sur l'épaule, était ornée d'une longue plume blanche striée de jaune.

Quand Plume-de-Faucon, baissant les yeux, eut découvert l'ennemi qui tenait ses jours au bout de la flèche redoutable, il ne manifesta pas le moindre signe de frayeur.

Plus prompt que l'éclair, il rabattit son arc et lança sa flèche dans l'espace.

Deux sifflements se firent entendre, deux flèches se rencontrèrent et deux hommes tombèrent.

La flèche de l'Algonquin avait frappé l'Iroquois à l'œil droit.

Ce dernier s'était écroulé dans les herbages, la face contre terre, cassant, en tombant, le bois de la flèche dans l'orbite qui répandit un filet de sang visqueux. L'œil gauche s'était ouvert démesurément.

Le cadavre présentait un objet d'horreur et d'épouvante.

Plume-de-Faucon, atteint au cœur, était resté tout droit un moment.

Puis, ses bras avaient battu l'air, sa bouche s'était ouverte toute grande, comme pour appeler de la vie dans ses poumons, ses yeux avaient roulé dans leurs orbites, et il s'était affaissé dans les bras d'Orobos, témoin muet et terrifié de ce duel étrange au sein des solitudes de l'Amérique.

XIV

L'EMBUSCADE

Les Iroquois, qui avaient appris, par des espions, le passage prochain de la petite troupe du comte d'Yville, se portèrent à sa rencontre.

La nuit, ils marchaient serrés et sans bruit, le jour ils se cachaient dans les bois. Le jour et la nuit ils avaient des éclaireurs chargés de reconnaître la marche de leurs ennemis.

Et quand l'Iroquois apprit que la proie qu'il traquait n'était plus qu'à une demi-journée, il s'empara d'un poste avantageux sur les bords du Saint-Laurent, se retrancha sur une petite éminence, abattit des arbres pour s'en faire un fortin, et attendit.

Le soleil venait d'atteindre le zénith quand les sentinelles, qui pouvaient apercevoir de très loin sur le fleuve, annoncèrent l'arrivée de la petite flottille.

Aussitôt, le chef de la bande iroquoise cacha dans les joncs et les herbiers d'une pointe que les Français et les Hurons devaient tringler ses plus habiles tireurs.

Maintenant, on n'entend plus que le bruissement des feuilles, le chant des oiseaux, et le bruit des voix qui approchent.

Un cri terrible déchire soudain les airs et sème l'épouvante dans les âmes. Ce cri est suivi de coups de feu. Dans le premier canot, plusieurs soldats s'abattent mortellement atteints.

Les Iroquois s'élancent dans le fleuve, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture .Tout en combattant, ils attirent le canot jusqu'à la rive. Les Français et les Hurons des deux autres canots volent au secours de leurs camarades, quand, tout à coup, ils se voient enveloppés d'ennemis, les Iroquois qui s'étaient cachés dans le fortin, étant accourus sur le lieu du combat.

Dès le commencement de l'action, le comte d'Yville est atteint d'un coup de feu à l'épaule et d'une flèche qui lui laboure le front.

Il tombe sans vie dans les joncs.

Le combat fut sanglant et acharné de part et d'autre. Mais les Iroquois plus nombreux finirent par l'emporter. Giovanni fut fait prisonnier en même temps qu'un Huron.

Celui-ci avait fait une résistance désespérée avant de se laisser prendre. Il avait eu le bras cassé d'un coup de fusil, et, cependant, il n'en continuait pas moins à présenter à ses ennemis le pistolet qu'il était trop faible pour tirer.

Alors, il se jeta dans le fleuve, mais deux Iroquois le rejoignirent à la nage et le ramenèrent sur la rive, le traînant sur les roches, par les pieds.

Ce malheureux et Giovanni furent liés à un arbre.

Après les avoir dépouillés d'une partie de leurs vêtements, les vainqueurs leur charbonnèrent le visage.

Les captifs durent ensuite subir le supplice de la bastonnade.

Puis on tint conseil.

Il fut décidé que, au lever de la lune, le Huron serait brûlé à petit feu, et Giovanni tué à coups de couteau, les parties les moins vitales devant être atteintes les premières.

Le Huron fut brûlé une partie de la nuit, tandis que, apparemment insensible aux douleurs atroces qu'il endurait, il chantait courageusement son chant de mort, insultant à ses ennemis.

Ses bourreaux lui coupèrent les doigts, les coupèrent et en brûlèrent les extrémités dans des pipes.

Ils lui amputèrent le nez, les sourcils, les lèvres et les joues, et quand ils furent las de le torturer, ils lui ouvrirent la poitrine et lui arrachèrent le coeur dont ils mangèrent chacun un morceau.

Non satisfaits de ces atrocités, ils burent son sang, et après avoir déposé les restes sanglants, ils les firent rôtir et les dévorèrent.

Giovanni, qui voyait pour la première fois de sa vie ce spectacle affreux, se demanda avec douleur s'il ne faiblirait pas devant la mort épouvantable qui l'attendait, et si le blanc, qui avait conquis ce pays montrerait moins de bravoure dans les tourments que l'indigène. Il allait bientôt le savoir.

Un jeune Iroquois, qui paraissait avoir le même âge que le captif, s'étant armé d'un couteau, s'éloigna de Giovanni d'une dizaine de pieds. Alors, à la clarté brillante de la lune et du brasier à demi-consumé dans lequel avait péri le malheureux Huron, au milieu d'un profond silence, il visa.

L'arme décrivit dans les airs une courbe rapide et alla s'enfoncer dans le bras gauche de Giovanni. Le sang jaillit en un filet qui descendit le long du membre atteint.

Le prisonnier ne fit entendre aucune plainte.

Les chairs seules tressaillirent sous la violence de la douleur.

Un autre Indien lança son couteau. Mais au lieu d'atteindre la cuisse, la cible voulue, l'arme s'enfonça dans l'écorce de l'arbre en vibrant, tout près des mains ligottées.

Un troisième Iroquois se préparait à faire montre de son adresse, quand, soudain, un cri d'alarme, suivi de plusieurs autres, retentit vers la rive.

Alors Giovanni, sans perdre une seconde, arrache le couteau que le maladroit a planté dans l'arbre.

Il coupe ses liens, ramasse en courant son épée qu'on lui a enlevée, et disparaît dans les bois.

. . . . . .

Orobon, quand elle se vit laissée seule par la mort de Fleuve-de-Faucon, versa des larmes amères, plus sur la fin de son généreux compagnon que sur son propre sort.

Après lui avoir rendu les derniers honneurs de la sépulture, elle se mit aussitôt en chemin.

Elle allait se jeter tête baissée dans le campement iroquois quand, soudain, elle entendit des cris de voix et découvrit à la lueur du brasier les Iroquois qui terminaient leur macabre repas de membres humains.

Aussitôt, sans avoir aperçu Giovanni ligoté à l'arbre fatal, elle se tapit dans les joncs et les herbiers de la pointe, théâtre du combat.

Tout à coup elle entend un gémissement, suivi de ces paroles :

—A boire !... j'ai soif !... je souffre !...

Orobon prête l'oreille, se rapproche en rampant et découvre le comte d'Yville qui baigne dans son sang. Le blessé se lève péniblement sur son coude, mais retombe sur le sol.

L'Algonquine reconnaît le comte d'Yville pour l'avoir déjà vu chez le baron de Castelnay.

—Silence ! dit-elle, en mettant le doigt sur les lèvres du comte. Je vais vous sauver.

En marchant toujours sur les mains et les genoux, elle se traîne jusqu'aux canots des ennemis qu'elle défonce avec la hachette suspendue à sa ceinture. Elle fait de même pour les embarcations des Français.

Néanmoins elle respecte le canot qui lui semble le plus léger.

Cela fait, elle revient, avec des précautions infinies, vers le blessé qu'elle traîne sous les bras jusqu'à l'embarcation dans laquelle elle le couche avec peine.

Elle se saisit d'un aviron et s'éloigne du rivage en toute hâte.

Il était temps.

Un des Indiens, qui s'en allait puiser de l'eau au fleuve, aperçoit l'Algonquine qui va pousser le canot.

Un moment, il est cloué sur place, croyant voir surgir devant ses yeux terrifiés et subjugués, une divinité indienne, tant cette enfant est étrangement belle dans cette nuit claire.

Mais il se reconnaît.

Il donne l'éveil.

Tous aussitôt poussent des hurlements de rage, et s'élancent sur la rive. C'est de ce moment que Giovanni profite pour fuir.

Les Iroquois sautent dans leurs canots, mais à peine ont-ils donné quelques coups d'avirons que les embarcations coulent.

Quelques ennemis se noient, d'autres regagnent le rivage.

Les plus acharnés s'élancent en nageant à la poursuite des fugitifs.

Des flèches et une grêle de plomb sifflent dans les airs.

Mais le canot de la vaillante Algonquine est déjà loin.

XV

HEROISME DE L'AMOUR.

Dans le calme enveloppant de ce soir d'octobre, sur la nappe limpide du grand fleuve, le canot de Daim-Léger allait avec la vitesse d'un courrier des déserts.

L'embarcation était à quelques arpents du rivage.

Ni l'Indien ni Johanne ne disaient mot.

Voici que la quiétude de la nature est troublée par des hurlements et des vociférations qui se répercutent dans les bois et sur les eaux.

Johanne et Daim-Léger ont tressailli.

Ils portent vivement leurs regards vers l'endroit d'où partent ces cris.

Cinq ou six Iroquois entourent un Français qui défend sa vie avec le désespoir de la mort.

A cette vue, Daim-Léger a sorti son aviron de l'eau.

— Mon frère le visage-pâle, dit-il, ne laissera point ces loups immoler ce malheureux, un Français comme lui.

Johanne ne répond pas.

Courir au secours de cet homme apportera un nouveau retard dans sa poursuite de Giovanni, un retard irréparable peut-être.

Mais cette pensée égoïste, alors qu'un des siens court un danger imminent, n'a fait que naître, elle n'est déjà plus.

Son sang de fille des Croisés bout dans ses veines.

Elle répond avec assurance:

— A terre, Daim-Léger.

Les yeux de l'Indien brillent de joie.

Le canot vole sur l'eau.

Soudain, Johanne pousse un cri déchirant de douleur et d'épouvante, le cri du cœur qui agonise.

Au risque de faire chavirer l'embarcation, elle se lève à demi et jette ces paroles à Daim-Léger.

— Daim-Léger, au nom de tout ce que tu as de sacré, plus vite, plus vite!... Mon Dieu! mon Dieu! il va être trop tard!...

Et folle de douleur, tirant son épée du fourreau, elle dit avec transport:

— Giovanni!... tu ne vois donc pas que c'est Giovanni!...

Daim-Léger ne connaît pas ce Giovanni. Mais il sait, cœur noble et fier, qu'un des amis de sa race est en danger, et qu'il faut le sauver.

Courage!... courage!... s'écrie la vaillante fille du baron de Castelnay, nous arrivons!...

Giovanni frappait et d'estoc et de taille avec une valeur admirable. Sa longue épée, décrivait autour de sa tête des moulinets terribles. Chaque coup allait droit au but.

Un Iroquois, le ventre ouvert, par où pendaient les entrailles, se tordait sur le sol dans les affres de l'agonie, un autre combattait à genoux le flanc béant.

Mais Giovanni vient d'être atteint à l'épaule droite par un formidable coup de tomahawk qui lui casse la clavicule.

Il pâlit sous la force de la souffrance, mais continue à frapper de la main gauche.

L'un des Iroquois, qui s'est éloigné de quelques pas, lui lance une flèche qui l'atteint à l'épaule droite. Le sang coule rouge et abondant sous la chemise en lambeaux.

Maintenant le cercle tragique se resserre autour du blessé qui faiblit à vue d'œil.

Epuisé par la fatigue et la perte de son sang, Giovanni ne porte plus que des coups mal assurés.

Et Johanne hors d'elle-même, tête nue, son manteau à ses pieds, superbe de beauté, transfigurée par la douleur et l'héroïsme, crie:

—Nous n'avançons pas! Daim-Léger, nous n'avançons pas!...

Qu'as-tu fait de la force de ton bras dont tu te vantais?...

A ce moment même Giovanni plongeait son épée jusqu'à la garde dans la poitrine d'un Iroquois géant.

Il ne peut retirer à temps son épée, et le cadavre s'écroulant, brise la lame.

Il va ramasser le tomahawk de celui qu'il vient de tuer quand il est saisi dans un étau humain.

Un ennemi qui veut le prendre vivant l'enlace de ses bras de fer.

Les deux hommes roulent sur le sol. Leurs corps s'enlacent comme deux serpents.

Le Français saisit à la gorge l'Indien qui râle sous les doigts qui se referment.

Mais Giovanni est renversé lui-même en arrière par un jeune Iroquois souple et nerveux.

C'en est fait du Français...

L'un des ennemis lui tient la tête, clouée au sol par sa longue chevelure noire, un autre, celui qui l'a renversé, furieux de la résistance et voulant en finir, lui broie la poitrine sous le poids de son corps et s'arme d'un couteau qui pend à sa ceinture.

Il décrit dans le ciel un cercle rapide. L'arme va s'abattre sur le front, et la peau du crâne, après avoir été entaillée d'un seul coup, va être arrachée avec la chevelure.

Alors Giovanni recommanda son âme à Dieu.

Toute sa vie malheureuse se résuma dans son esprit avec la mystérieuse rapidité des derniers instants qui précèdent la mort.

Il eut un souvenir suprême pour l'Algonquine et attendit le coup fatal.

Mais il respire plus librement. L'Iroquois qui lui oppressait la poitrine est tombé à la renverse, tenant encore dans ses doigts crispés la lame menaçante.

Johanne, au paroxisme de la terreur à la vue de la mort suspendue au-dessus de la tête de son Giovanni, n'avait pas attendu que le canot eût touché terre. Elle s'était jetée dans le fleuve, ayant de l'eau jusqu'à la taille.

Et, au moment même où l'Indien au couteau allait scalper son adversaire terrassé, Johanne d'un bras que l'amour rendait ferme et sûr,

lui avait passé son épée entre les épaules.

Elle n'avait pas encore retiré son arme qu'elle s'affaissait sans prononcer une parole, mortellement atteinte en pleine poitrine d'un coup de poignard.

Ses beaux yeux se fermèrent à la lumière et ses lèvres exquises faites pour aimer et charmer répandirent des flots de sang.

Pour toute arme, Daim-Léger, qui n'avait que des flèches, s'empara d'une de ces flèches et en transperça le cœur de celui qui retenait Giovanni cloué sur le sol.

D'un bon le jeune homme fut sur pied. Ramassant le couteau qui devait le scalper, il ouvrit la poitrine d'un des Iroquois qui restaient tandis que Daim-Léger, d'un coup de tomahawk, mit à nu la cervelle du dernier des ennemis, qui avaient attaqué la petite troupe du comte d'Yville et rattrapé Giovanni dans sa fuite.

Daim-Léger transporta Johanne dans ses bras, à quelque distance du théâtre du combat.

Après avoir coupé trois ou quatre brassées de fougère, il en fit une couche sur laquelle il étendit la blessée qui n'avait pas encore rouvert les yeux.

La pâleur de la mort recouvrait ses traits. Le poignard était resté dans la blessure.

Giovanni, lui-même, arracha le fer de la plaie.

Et pour se rendre compte de la gravité de la blessure, et arrêter l'effusion du sang, il dégrafa le pourpoint.....

Soudain, il pousse un cri.....

Il se penche au-dessus du visage du blessé pour mieux en reconnaître les traits, à la flamme fumeuse et pétillante d'une torche résineuse que vient d'allumer Daim-Léger avec son fusil qu'il porte à sa ceinture dans une espèce de sachet en peau de castor.

—Johanne !.....s'écrie-t-il... ..Mon Dieu ! ne suis-je donc né que pour faire le malheur de ceux qui me veulent du bien !.....

La jeune fille rouvre les yeux, ses incomparables yeux profonds comme la mer, lesquels, en rencontrant ceux de Giovanni, ont un dernier resplendissement d'étoiles.

Un sourire divin de mélancolie entr'ouvre ses lèvres exsangues.

Elle s'empare d'une des mains du jeune homme qu'elle presse dans les siennes :

—Mon Giovanni, soupire-t-elle, je t'ai trop aimé !.....Dieu me punit... j'ai chassé l'Algonquine de chez moi .....Elle est digne de toi...

Maintenant Giovanni pleurait . .

Daim-Léger, debout, immobile, éclairant ce spectacle lugubre de sa torche, ressemblait à une statue.

—Johanne, sanglota Giovanni, taisez-vous, de grâce, nous vous guérirons.

—Non, mon aimé, c'est la fin !... Mais, puisque tu me refuses ton amour, je meurs contente, ayant reçu dans mon sein cette arme qui t'eût donné la mort !.....

Si vous revoyez mon père, priez-le qu'il me pardonne...et dites-lui que Johanne de Castelnay est morte en fille de preux.

La moribonde, à présent, parlait avec une extrême difficulté.

—Ensevelissez mon corps sur cette éminence, continua-t-elle. Vous planterez une croix sur ma fosse.... afin que le passant chrétien....., y laisse tomber une prière ... pour le repos de l'âme de celle qui a trop aimé.....

Réunissant tout ce qui lui restait de vie dans ce geste, elle étendit ses deux bras pour attirer vers ses lèvres assoiffées d'amour la tête de Giovanni à qui elle donna un de ces longs baisers qui contiennent toute une éternité de bonheur et de fidélité.

A ce moment, comme si le Ciel lui-même l'eût envoyé, le Père Désiel passa près du groupe, en compagnie de deux Hurons. Il venait de Montréal et se rendait à Québec en canot. Le missionnaire et les Indiens étaient descendus à terre pour se reposer.

Le père Désiel, de la Compagnie de Jésus, qui comptait quarante ans d'apostolat dans les forêts de la Nouvelle-France, était un noble vieillard à longue barbe blanche. On l'avait attaché deux fois au poteau de torture. Son corps était couvert de cicatrices, ses doigts étaient mutilés. Une large balafre traversait sa joue droite. A la place de ses cheveux, on voyait

une copie de cuivre en métal ; il avait subi le supplice du scalp.

Giovanni quand il aperçut le missionnaire alla au-devant de lui:

—Mon révérend père, dit-il, c'est Dieu qui vous envoie. Cette jeune fille n'attend plus que l'absolution du prêtre pour quitter la terre.

Après que le père Déniel eût entendu l'aveu des fautes de la chrétienne repentante, il sortit une hostie d'une custode en argent qu'il portait sur son cœur. Daim-Léger et les deux autres Indiens s'agenouillèrent.

Giovanni soutint contre sa poitrine la tête blonde de Johanne, et le missionnaire donna la communion de l'Homme-Dieu à celle qui dans quelques instants allait mourir à la vie du monde, à ses illusions, à ses souffrances.

Le vent qui s'élevait éteignit le flambeau de Daim-Léger.

Alors cette scène grandiose dans sa tristesse ne fut plus éclairée que par les reflets de la lune et des multitudes d'étoiles dont la clarté tombant en plein sur les traits de Johanne faisait ressortir étrangement la beauté, rayonnante encore dans l'agonie, de la fille des Croisés.

Soudain Johanne ouvrit tout grands les yeux; ses lèvres esquissèrent un sourire qui finit par un bâillement.

Elle n'était plus.

Tandis que l'apôtre de la foi récitait les oraisons suprêmes, Giovanni ferma les yeux de la morte et joignit ses mains sur sa poitrine.

Les prières finies, Daim-Léger chargea le corps sur ses épaules. Précédé du père Déniel, suivi de Giovanni et des deux Indiens, il se rendit à l'éminence qui dominait le fleuve où Johanne avait demandé de dormir de son dernier sommeil.

Les Indiens creusaient une fosse avec des hachettes qu'ils portaient à leur ceinture.

Le missionnaire, imposant avec sa haute taille, ses cicatrices et sa barbe patriarcale, priait, tout droit, la visage tourné vers les flots noirs striés d'une raie d'argent.

Giovanni était assis, adossé à un chêne immense dont la ramure s'étendait en dôme protecteur au-dessus de la fosse.

Il tenait appuyée contre sa poitrine la dépouille de celle qui l'avait aimé jusqu'à lui sacrifier sa jeunesse et sa beauté.

De loin, on eût dit deux amants pressés l'un contre l'autre, laissant chanter leurs cœurs extasiés, et redisant, au sein de cette nature sauvage et enchanteresse, l'éternel et toujours nouveau refrain d'amour.

En face, le fleuve-roi aux flots calmes, dans la nuit claire semblait garder le silence religieux de la mort, et sur toute la rive, les arbres courbaient leurs fronts majestueux devant ce spectacle imposant.

Johanne et Giovanni n'étaient pas des amants qui échangent, ravis, des vœux d'enivrement et d'espérance dans les trésors que la vie fallacieuse promet à la jeunesse enthousiaste.

Non, il n'y avait là qu'un jeune homme, qui, malgré ses tendres années, avait souffert toute une vie, et une morte que les joies et les promesses d'un bonheur apparent n'avait pas empêché de s'élancer à la poursuite d'une affection inassouvissable. Impuissante à vaincre la cruauté du destin, elle avait été fauchée dans tout l'épanouissement de ses grâces et de sa jouvence.

Ah! le bonheur n'est-il donc qu'un leurre, qu'une ombre fugace et trompeuse après laquelle nous courons sans cesse, sans que nous la puissions jamais atteindre?

Ou bien le mortel est-il un être insatiable pour qui le bonheur n'existe pas, pour qui un désir assouvi est aussitôt remplacé par un autre?

Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire; heureux les hommes qui n'ont ni amour ni ambition!

Aimer, c'est souffrir; être ambitieux, c'est souffrir, puisque l'homme n'est qu'une bête affamée que la mort seule peut rassasier et délivrer de ses souffrances!...

La fosse était prête.

Les Indiens y descendirent le cadavre enveloppé dans une couverte.

Avec un tremblement dans la voix le père Déniel dit: "Repose en paix, âme chrétienne!"

Et la terre tomba, tomba, sur la dépouille de celle qui avait été la

brillante Johanne, le dernier rejeton des Castelnay.

Après que la fosse eût été comblée, Giovanni coupa deux branches de bouleau qu'il lia avec une courroie. Il en fit une croix qu'il planta sur le tombeau.

XVI

LA CAVERNE

A l'aube, le père Daniel et ses deux Hurons firent leurs adieux à Giovanni et à Daim-Léger.

Ce dernier insista, pour conduire aux Trois-Rivières le jeune Français qui voulait à tout prix retrouver Orabee.

La blessure de Giovanni le faisait moins souffrir, après que Daim-Léger y eût appliqué une compresse de feuilles de sauge écrasées et largement abreuvées d'eau.

Ils partirent au lever de l'aurore, bien que le ciel chargé de nuages menaçants donnât des signes prémonitoires d'orage.

Le canot, poussé par les bras musculeux et encrés de l'Indien, allait avec la rapidité du vent. L'embarcation d'écorce semblait, parfois, sortir complètement de l'eau.

Ils étaient arrivés à deux milles au nord du Cap-de-la-Madeleine, quand tout à coup la tempête, longtemps suspendue au-dessus de leurs têtes, se déchaîna avec une violence formidable. Les sifflements aigus du vent dans les airs faisaient penser à une bataille d'hyènes et de chacals dans le désert. Dans le ciel terne, de grosses nuées de grisaille qui noircissaient couraient comme un troupeau de bêtes affolées qui fuient devant la tempête.!

Quelques instants plus tard, la pluie tombait glaciale et serrée.

Daim-Léger dit à son compagnon:

—Que mon frère le visage-pâle sache que le Grand-Manitou ne veut pas que nous allions plus loin. Nous allons tirer sur le rivage.

Giovanni n'avait pas l'expérience de la vie des bois. C'était la première fois qu'il montait ces canots dont la légèreté est si avantageuse, mais si dangereuse.

Il répondit :

—Que mon frère Daim-Léger agisse comme il l'entend.

Malgré les recommandations que lui avaient faites le Huron, Giovanni se retourna brusquement dans le canot qui chavira.

A ce moment, la tempête déployait toute son horrifique violence. La foudre, tantôt grondait sourde et continue comme si, dans les airs cassent galopé des milliers de cavaliers;tantôt elle éclatait stridente, avec des éclats secs et retentissants. On eût dit que les cieux allaient se fendre et les flots s'entr'ouvrir.

Les rives du fleuve s'apparentaient plus que comme deux lignes bleuâtres presque imperceptibles qui s'estompaient avec le gris du ciel.

Les éclairs fulguraient noirs et tranchés, en bien ils embrassaient le ciel dans une lueur aveuglante.

La première pensée de Daim - Léger, dès que le canot eût chaviré, fut pour Giovanni.

Admirable de dévouement pour les alliés de sa nation, pas un instant il ne songea à se sauver seul. Dès que Giovanni, blessé, reparut à la surface de l'eau, il l'empoigna par la taille, et se mit à nager d'une main vers le rivage, à une distance d'un demi-mille.

Le brave Indien vint à toucher au rivage. Il était temps. Ses membres sont ankylosés par le froid et l'épuisement.

Giovanni dans ses bras, il cherche, dans l'épaisseur de la forêt, une retraite que les torrents qui tombent du ciel n'ont pas atteinte.

Le plus important pour l'heure, c'est de faire du feu pour se faire sécher et se réchauffer.

Mais comment la pourra-t-il ? Il n'a pas de fusil et tout est imbibé d'eau.

Soudain, au-dessus d'une anfractuosité de rocher, dans un ravin, il découvre une fumée bleuâtre, qui, poussée par le vent, s'élève en rampant dans les airs.

Cette caverne, sans aucun doute, est habitée.

Il ne veut pas s'aventurer à l'intérieur sans armes et avec Giovanni dans ses bras.

Avec la prudence toujours en éveil du sauvage, il craint de tomber dans une embuscade.

Alors, il fait entendre trois cris d'alouette.

Un éclair de joie éclaire son front et allume ses noires prunelles,quand, des profondeurs de la caverne, retentissent trois cris semblables à ceux qu'il a poussés.

Redoublant le pas, il contourne l'entrée de la grotte, et voici le spectacle qui s'offre à sa vue.

Sur un lit de feuilles sèches, est étendu le comte d'Yville, un bras en écharpe et le front ceint d'un bandeau. L'Algonquine est assise à ses côtés sur un siège formé de deux grosses roches. A l'entrée brûle un feu de broussailles qui jette une lueur vive et une chaleur réconfortante. Les vêtements du comte d'Yville et ceux d'Oroboa sont en lambeaux. A la ceinture de cette dernière brille la lame d'un poignard, tandis qu'à ses pieds sont couchés l'arc et une couple de flèches qui restent du carquois du malheureux Plume-de-Faucon.

A la vue de Daim-Léger qui porte dans ses bras le Français inanimé, l'Algonquine s'élance en avant et pousse un cri de douleur !

L'Indien s'est mépris sur le sens de cette exclamation de désespoir qu'il a prise pour de la terreur. Il dit :

—Que la belle Fleur-des-Bois, fleur plus ravissante, en sein de cette tempête, que n'a jamais contemplée Daim-Léger, soit sans crainte : je suis son ami, de même que celui de ce visage-pâle que je viens de sauver du fleuve en furie. Daim-Léger demande à sa sœur de faire une place à son frère dans son wigwam, à côté de son feu.

Mais Oroboa, les yeux rivés sur la forme inerte de Giovanni, n'écoutait pas.

Lui, lui, qu'elle n'espérait plus revoir, il lui était rendu, mais dans quel état !.....

Elle dit enfin :

—Que mon frère Daim-Léger ne se trompe pas: je ne crains rien. Je suis ravie de partager ma retraite avec lui. Mais que mon frère parle vite: le visage-pâle vit-il encore ?

En prononçant ces paroles, une anxiété fébrile est peinte sur ses traits et des larmes abondantes coulent de ses yeux.

Le vaillant fils du sagamo Nuit Tenebrimat ne répond pas.

Il dépose sur les feuilles sèches, Giovanni, dont il entr'ouvre la chemise et il applique son oreille sur son cœur.

—Il vit, dit-il, en se relevant.

Un cri de bonheur s'échappe de la poitrine oppressée de l'Algonquine.

Le comte d'Yville qui vient de reconnaître les traits du jeune Français l'appuie sur son cœur, tandis qu'un sourire de joie erre sur ses lèvres pâles.

Tout à coup, le comte fait entendre, à son tour, un cri déchirant. Oubliant qu'il est blessé, il sort son bras de son écharpe et se jette éperdument sur le corps de Giovanni qu'il couvre de baisers.

—Mon fils ! ...mon fils ! ...enfin, j'ai retrouvé mon Gaston ...mon petit Gaston ! ...répète-t-il sans cesse.

L'Algonquine et Daim - Léger croient le comte atteint de délire.

Tous deux échangent un regard attristé.

—Mon fils ! ...mon fils ! ...enfin, je te retrouve ! ... reprend-il.

Et en retombant sur sa couche, épuisé :

—Ne te retrouverais-je que dans la mort?

A ce moment même, Giovanni ouvrait les yeux.

Cette fois encore, comme chez le baron de Castelnay, ce fut la figure enchanteresse de l'Algonquine qui s'offrit la première à ses regards.

A cette vue, ce fut comme un fluide magnétique qui se glissa dans ses membres.

Il se leva fébrilement, et, sans faire attention aux témoins de cette scène attendrissante, il prit Oroboa dans ses bras.

Il répétait en l'embrassant avec transport :

—Oh ! dis, Oroboa, est-ce bien toi que je revois dans toute la grâce enivrante de ton irrésistible beauté, ou bien si ce n'est que ton âme pure que le rayon de soleil qui brille sur le lys immaculé des vallées ? Oh ! c'est toi, oui toi, puisque je te retiens dans mes bras et que tu ne t'enfuis pas; puisque je sens battre contre le mien ton cœur généreux ; puisque je vois tes admirables yeux noirs me sourire avec la candeur d'un ange du bon Dieu.

L'Algonquine, appuyant sa tête sur la poitrine de Giovanni, murmurait avec, dans la voix, des sanglots d'ineffable joie :

—Je t'aime ! ... je t'aime ! ...

Le comte d'Yville, s'adressant alors à Giovanni, lui demanda sur un ton de doux reproche, mêlé d'orgueil et d'émotion intense :

—Et ton père, mon fils, tu n'as pas une parole pour ton pauvre père ?

—Mon père ? répliqua Giovanni tout étonné. Que voulez-vous dire ? N'êtes-vous pas le comte d'Yville ?..

—Parfaitement, mais tu es le vicomte d'Yville, mon fils qu'on m'a volé, il y a vingt ans.

—Franchement, monsieur le comte, insista Giovanni, je ne comprends pas.

—Alors, mon enfant, tu vas comprendre.

Le jeune homme s'assit aux pieds d'Oroboa, dont il tint les petites mains pressées dans les siennes. Le comte d'Yville appuya sa tête blanche sur les genoux de son fils, et Daim-Léger, après avoir alimenté le feu de branchages trouvés à l'intérieur de la caverne, prit place sur les feuilles sèches en croisant ses jambes sous lui.

Au dehors, la tempête faisait rage.

Et, c'est interrompu par les éclats de la foudre qui se répercutaient dans la solitude, que le comte d'Yville raconta ce qui suit :

Le 5 août 1653, un enfant de cinq ans, plus beau que le jour avec ses grands yeux noirs qui brillaient dans l'ovale si pur de son frais visage encadré de soyeuses boucles de jais, était assis sur les genoux de son père qui n'avait alors que vingt-huit ans.

Cet enfant, c'était toi, et le père, moi.

Tu me demandais avec force caresses de te conduire au théâtre Tabarin. Faisant taire mes pressentiments, et cédant à tes sollicitations et à celles de ta mère, je te menai, bien à contre-cœur, il est vrai, au Pont-Neuf, où il y avait, ce jour-là, plus grande foule encore que d'habitude.

Nous allions revenir à la maison, quand il se fit une poussée au sein de la foule. Je te pris dans mes bras. A ce moment même, le carrosse de la duchesse d'Hibeuf traversait le pont. En un clin d'œil, cette voiture et d'autres furent mises en pièces et dévalisées par des malfaiteurs.

J'avais réussi presque à me dégager de l'étau humain dans lequel j'étais pressé, lorsque, autour de moi, tout tourna. Je m'affaissai. On venait de m'assener un coup de bâton sur la tête.

Des figures sympathiques et gracieuses étaient penchées au-dessus de moi lorsque je repris connaissance.

On me bassinait les tempes d'eau froide, et l'on étanchait le sang qui sortait à flots d'une large blessure que je portais à la tête.

Mes premières paroles en rouvrant les yeux furent:

—Mon fils? où est mon fils ?...

Les bonnes âmes se regardèrent avec consternation. On soupçonnait que les bandits de la Cour des Miracles venaient d'ajouter un nouveau crime à la liste déjà trop longue de leurs forfaits.

Personne ne put me répondre.

Alors, je voulus me lever. Je n'en eus pas la force; mes jambes refusèrent de me porter.

Je me fis donc transporter à ma maison du quartier Saint-Germain, où, deux jours durant, je fus dans le délire, non pas tant à cause du coup que j'avais reçu, que de la douleur de t'avoir perdu.

Quand je pus me lever et que je fus assez fort pour marcher, je fouillai tout Paris sans succès.

Plusieurs fois, je me rendis à la Cour des Miracles, je ne pus y pénétrer.

Et, cependant, j'avais mille raisons de croire qu'on t'avait séquestré dans un des trous de ce repaire.

J'allai trouver le roi lui-même que je suppliai de m'aider. Il mit à ma disposition une petite troupe bien armée, et nous pénétrâmes enfin dans ce carrefour de damnés.

Hélas! tes ravisseurs t'avaient bien caché, mon cher enfant, car en dépit de nos recherches les plus habiles, nous ne pûmes te retrouver.

Combien de temps te garda-t-on dans ces lieux sordides, je l'ignore?

Ta mère infortunée ne survécut pas longtemps à son désespoir. Le soir même de ton rapt, elle s'alita. Chaque fois que je revenais seul auprès d'elle, c'était un nouveau poignard que j'enfonçais dans l'âme de celle qui t'aimait tant.

Un soir, il y avait un mois que tu étais disparu, j'arrive chez moi rompu de fatigue et de douleur.

Je me rends au chevet de ta pauvre mère... je lui parle... Elle ne répond pas... Je lui prends la main... Cette main est froide... J'applique mon oreille contre son cœur... Il a cessé de battre...

Alors, je pousse un cri déchirant, et je m'évanouis en travers du corps de la morte...

....

Gaston d'Yville laisse couler librement ses larmes, et son père, baissant la tête, garde quelques instants un religieux silence.

La grotte se refroidit, la pluie tombe toujours avec force, et les ténèbres du soir commencent à envelopper la terre.

Daim-Léger se lève pour ranimer les flammes presque éteintes, qui, sous l'entassement de broussailles sèches, s'élèvent en crépitant.

Un formidable coup de tonnerre secoue la forêt, et un pin géant, à quelques pieds de la caverne, est fendu de haut en bas par une ligne de feu.

Le comte d'Yville et son fils, non habitués à ces tempêtes grandioses au sein des forêts épaisses de l'Amérique, ont tressailli. Daim-Léger et l'Algonquine ont retourné simplement la tête sans manifester aucun signe de frayeur.

Le comte d'Yville reprend son récit:

Dégoûté de la vie, ne prenant plus d'intérêt à rien, n'ayant plus qu'une idée fixe: retrouver mon fils, je poursuivis mes recherches durant un an.

Peine inutile. Alors, désespérant de ne jamais te revoir, je pris la résolution de quitter cette terre qui m'avait vu heureux un jour, et je ne songeai plus qu'à me défaire d'une vie qui m'était devenue odieuse et insupportable.

Je ne voulus pas, toutefois, mourir en lâche, mais en vrai fils de la France.

Je sollicitai une commission du roi pour les guerres de la Nouvelle-France, où j'espérais tomber les armes à la main pour le triomphe de la foi et de la patrie.

La mort, bien que j'aie reçu de dangereuses blessures qui m'ont maintes fois mis aux portes du tombeau, n'a pas voulu de moi.

J'en rends grâce aujourd'hui à la Providence, dont les desseins sont impénétrables, puisque, après tant d'années de souffrances, elle te jette dans mes bras!...

A ces mots, le comte d'Yville attira vers lui la tête de Gaston, et déposa sur son front un long baiser.

— Mais, demanda Gaston, d'une voix émue, comment se fait-il, monsieur le comte, que vous soyez si sûr aujourd'hui, d'avoir retrouvé votre fils, puisque vous ne m'avez pas reconnu la première fois que vous me vîtes à Québec?

— Il est vrai, mon cher enfant, que je ne t'ai pas reconnu ce jour-là, bien que mon cœur m'eût crié que tu étais de mon sang.

Aujourd'hui, j'en ai une preuve irrécusable. Cet Indien, en entr'ouvrant ta chemise pour s'assurer s'il y avait dans ta poitrine un reste de vie, m'a laissé voir la cicatrice d'une blessure que tu t'es faite enfant.

Un jour que tu trottinais avec des ciseaux dont tu t'étais emparé à notre insu, tu tombas, et la pointe de l'instrument pénétra dans les chairs tendres, t'infligeant une blessure cruelle. Nous craignîmes pour tes jours, mais grâce à Dieu, tu guéris. C'est cette cicatrice que tu portes au sein gauche qui m'a confirmé dans ce que mon amour de père m'avait crié : que tu es mon fils adoré.

Mais, voyons ! continua le comte haletant, réunis bien tes souvenirs. Ne te rappelles-tu pas qu'un jour tu es allé sur un grand pont avec un homme qui te tenait par la main, et qui te prit dans ses bras, la foule s'étant ameutée.

Gaston réfléchit. Ses sourcils se sont arqués et son front s'est plissé avec la tension d'esprit d'un homme qui cherche à rassembler ses souvenirs.

Il s'écrie :

—Oui, oui, je me souviens à présent... Nous sommes assis devant une cheminée... Même, je me rap-

pelle que couchée aux pieds d'une belle dame, qui devait être ma mère, est une grande levrette grise.

—C'est cela, c'est cela, appuie le comte rayonnant de joie. C'était Diane, tu sais Diane, avec laquelle tu jouais si souvent...

Gaston reprend:

—Je veux à tout prix aller voir les amusements..., je marche aux côtés d'un homme qui me tient étroitement par la main... Tout à coup, j'entends des cris... je vois la foule fuir de tous côtés... Celui qui me conduisait me prend dans ses bras. Puis, un homme m'enlève et se sauve sous l'averse dans des rues sales et étroites... Il me semble que je fais une longue, longue route, tandis qu'une grosse main s'est appliquée sur ma bouche pour étouffer mes cris...

—C'était toi! c'était toi!... mon Gaston !... mon fils ! mon enfant!... O Dieu! soyez béni de m'avoir rendu mon fils! s'écrie le comte les yeux au ciel.

Cette fois, Gaston d'Yville ne doute plus.

Son cœur, plus encore que tout le reste, a parlé.

Il s'agenouille près de son père. Il le soulève, le serre contre sa poitrine, et l'embrasse en s'écriant, les yeux pleins de larmes de joie :

—Mon père !... mon bien-aimé père!...

....

Le comte d'Yville après s'être dégagé doucement de cette étreinte, demanda:

—Et ensuite, qu'advint-il?

—Des années durant, reprit Gaston, on me force à courir les rues de Paris, à demi-vêtu, pour mendier. Le soir, quand je ne rapporte pas suffisamment, on me labourre de coups. Mes ravisseurs m'initient à l'école du vol et du vice, mais ma conscience se révolte; je ne puis me faire à cette existence démoralisante, et un jour je ne reviens pas à la Cour des Miracles.

Alors, je gagne ma vie le moins mal que je puis; je suis tour à tour décrotteur, commissionnaire, valet, saltimbanque, et enfin, je marche à la suite de Turenne dans ses victoires.

Un soir, à Paris, j'entends des cris de détresse, j'accours ça, à la lumière blafarde d'une lanterne se balançant à une porte cochère, je surprends un homme qui tente d'enlever une jeune fille. Je veux intervenir, le ravisseur m'ordonne de passer outre. Je m'arme de mon poignard, il dégaine son épée. La jeune fille me remercie avec un regard que je n'oublierai jamais et s'enfuit. Bref, je reçois deux pouces de fer dans un bras, et je plonge mon poignard dans la poitrine du malfaiteur.

Et je me cache à bord d'un navire en partance pour l'Amérique.

Quand Gaston d'Yville eut fini le résumé de sa vie, son père, d'une voix grave et tremblante d'émotion demanda:

—Et tu n'as jamais failli aux lois de l'honneur?

Le vicomte d'Yville, droit, le front haut et rayonnant, le regard clair et franc, répondit:

—Jamais, je vous le jure, par la mémoire de ma mère.

—Oh ! mon Dieu! merci!... merci!... sanglota le comte en attirant son fils dans ses bras.

L'abattement avait succédé à la joie sur la physionomie mobile de l'Algonquine.

C'était un cri de joie débordante qu'avait poussé la délicieuse petite Indienne, quand Gaston d'Yville avait paru dans la caverne.

Mais maintenant, accablée sous le poids d'une violente douleur, elle gardait la tête basse.

Elle avait le cœur bien gros, l'Algonquine, et faisait de grands efforts pour ne pas pleurer.

Surpris de cet accablement, Gaston en demanda la cause à la jeune fille.

—O vierge des bois, dit-il, plus belle que le soleil qui se lève radieux en mêlant ses rayons d'or à l'argent du Saint-Laurent, plus enchanteresse que la lune qui resplendit au sein des myriades d'étoiles par une calme nuit d'été, dis-moi, quelle est la cause de ton silence et de ton chagrin? Toi, dont l'âme est plus blanche que l'aile du cygne, ne devrais-tu pas te réjouir avec nous de ce qu'un père et un fils se retrouvent après de si longues et si cruelles années de séparation?...

Alors l'Algonquine releva lentement la tête, et fixa sur Gaston ses grandes prunelles noires pleines de tristesse et d'amour. Elle répondit:

—Comment l'Indienne n'aurait-elle pas la mort dans l'âme, puisque maintenant le visage-pâle ne l'aimera plus, et la dédaignera pour quelque belle et noble femme de sa race.

—Que veux-tu dire, demanda Gaston, avec surprise ?

—Inconnu, pauvre errant ne vous connaissant ni père ni mère, vous avez aimé, peut-être, l'humble Oroboa errante elle-même et loin des siens. Mais comment le vicomte d'Yville pourra-t-il jamais unir sa vie à celle d'une Indienne ?

—Mon père, répondit Gaston, je remets le sort de ma vie entre vos mains. Ecoutez la prière de votre fils. C'est la première faveur que je vous demande après de si douloureuses années de séparation.

J'aime Oroboa. Son âme et sa beauté m'ont irrésistiblement attiré vers elle, comme l'étoile brillante qui, dans l'immensité du désert, guide le voyageur. Je crois même l'avoir aimée avant que nos regards se fussent rencontrés. Quand je me pensais seul au monde, seul responsable de mes actes, je lui ai juré mon amour et ma foi. Elle m'aime.

De grâce, mon père, ne défaites pas le lien qu'une tendresse et une confiance mutuelles ont si bien noué. Le cœur d'Oroboa est aussi pur que la source qui coule dans le creux du rocher le plus reculé de la forêt. Son dévouement et sa bonté sans bornes ressemblent au lierre qui s'enroule au tronc du chêne que ne peuvent abattre les tempêtes.

Le comte d'Yville, les pressant tous deux sur son cœur, répondit simplement:

—Mon fils, sois heureux. Cette enfant m'a sauvé la vie. Au risque de ses jours, elle m'a tiré des mains de mes ennemis. Avant même qu'elle devînt ma fille, elle m'aimait déjà comme un père.

Et, levant les yeux au ciel, il étendit les mains au-dessus d'eux en ajoutant:

—Que la bénédiction de Dieu descende sur vos jeunes têtes !...

Gaston prit l'Algonquine dans ses bras et déposa sur ses lèvres ardentes le baiser le plus enivrant et le plus impatient que jamais amants se soient donné.

Maintenant, les ténèbres de la nuit couvraient la terre.

A la lueur du feu, les voyageurs s'entretinrent longuement.

Puis Gaston et Daim-Léger ayant convenu de monter la garde chacun la moitié de la nuit, le comte d'Yville, son fils et Oroboa s'étendirent sur les feuilles sèches pour se reposer de leurs fatigues.

Le fils du sagamo de Sillery fit une nouvelle flambée, s'enveloppa d'une couverte, et se tint à l'entrée de la caverne.

On n'entendit plus bientôt que la respiration des dormeurs, le crépitement des branches sèches qui flambaient, la pluie qui tombait, le vent qui sifflait, le craquement des branches, et de loin en loin le roulement du tonnerre.

Daim-Léger, quand il se fut assuré que ses trois compagnons dormaient, enleva sa couverte de son torse nu, et il la jeta sur l'Algonquine en disant:

—Si cette fleur des bois eût été libre, si elle n'était pas devenue la squaw heureuse du visage-pâle, Daim-Léger en eût fait le plus bel ornement de son wigwam.

Mais il est trop tard. Le fils de Noël Tecouerimat se laissera arracher le cœur de la poitrine avant que l'on sache qu'il aime Oroboa, qu'il ne l'oubliera jamais.

Et Daim-Léger, la peau cuivrée mordue par la bise glaciale, reprit son poste de sentinelle, tandis que sur son masque aux traits accentués reparut l'impassibilité qu'il gardait depuis le moment où il avait aperçu l'Algonquine.

FIN